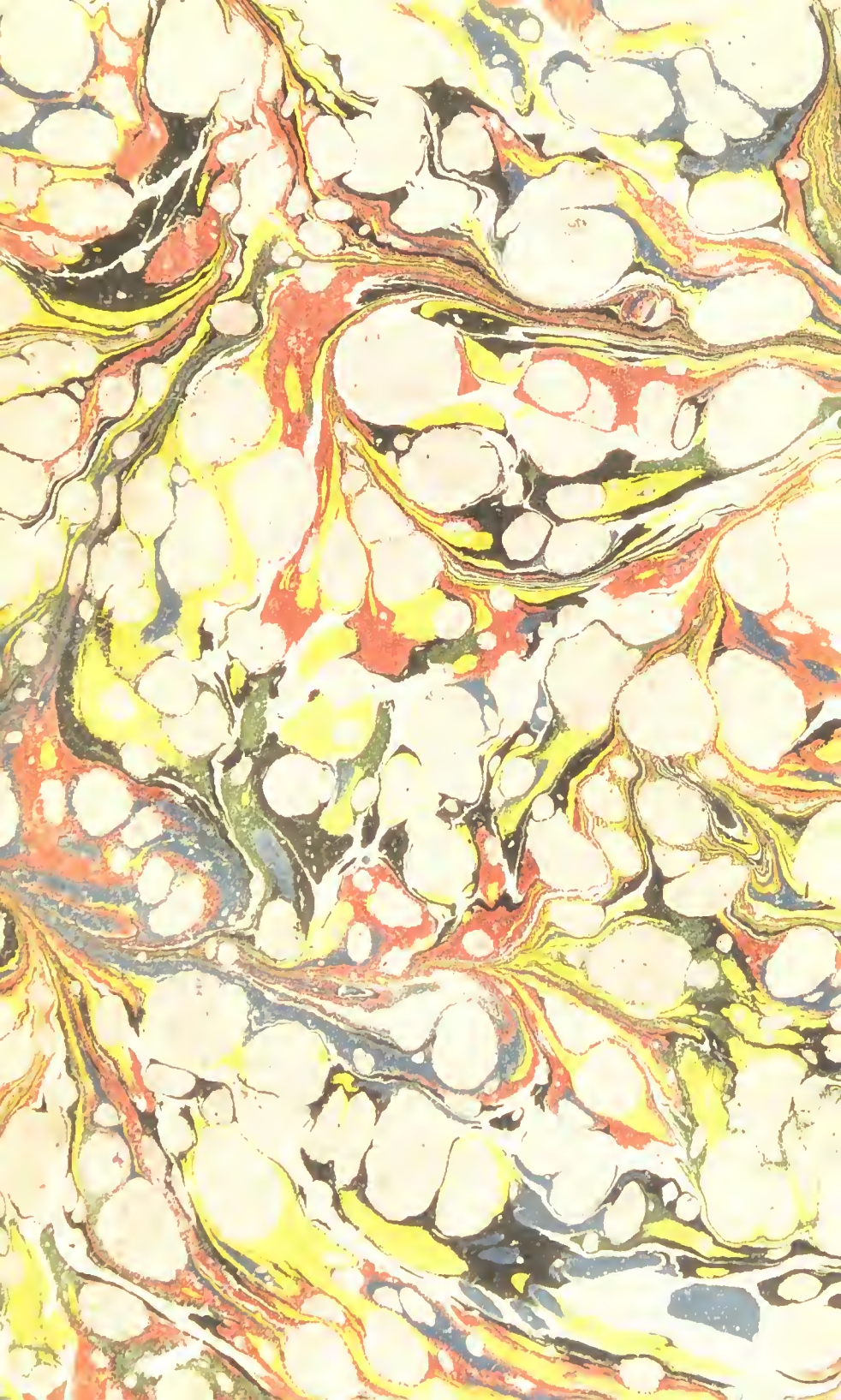
BOULANGE



23963/E/1

Digitized by the Internet Archive
in 2016 with funding from
Wellcome Library

https://archive.org/details/b28780243

DISSERTATION

SUR L'UTILITÉ

DES ÉVACUANS,

DANS LA CURE DES TUMEURS,
DES PLAYES ANCIENNES, DES ULCERES, &c.

PRÉCÉDÉE

D'un Supplément à une première Dissertation sur l'importance des Évacuans dans la cure des playes récentes,

PAR M. LOMBARD,

Maître en chirurgie de la ville de Dole, Chirurgien-major en chef de l'hôpital royal & militaire de Strasbourg, Membre de plusieurs Académies, &c. &c.

A STRASBOURG,

DE L'IMPRIMERIE DE LEVRAULT.

AVEC PERMISSION.

M. DCC. LXXXIII.

WELLCOME
HISTORICAL
MEDICAL
LIBRARY

APPROBATION.

J'AI lu un manuſcrit intitulé : *De l'utilité des évacuans dans la cure des tumeurs inflammatoires, des tumeurs froides &c.* par Monſieur LOMBARD, Chirurgien-major en chef de l'hôpital royal & militaire de Strasbourg, &c. Cet ouvrage eſt rempli de réflexions ſolides, curieuſes & utiles; ſon auteur paroit n'avoir rien épargné pour le rendre très-intéreſſant. On doit des obligations à M.r LOMBARD, d'avoir voulu entreprendre ce travail, pour faire part au public des judicieuſes remarques qu'il a faites ſur cette matière : En conſéquence j'eſtime que l'auteur feroit bien de rendre public ſon travail par la voie de l'impreſſion. Fait à Strasbourg ce 24 mars 1783.

EHRMANN,
Doyen des Médecins, Phyſicien de la Ville, & Membre de la Société royale de Médecine de Paris.

Fautes eſſentielles à corriger.

Page 4, ligne 16, les maladies, *liſez* ces maladies.

Page 5, ligne 2, on fait, *liſez* on ſait.

Page 17, ligne 22, è contrario, *liſez* à contrario.

Page 27, ligne 2, ils s'y épaiſſiſſent, *liſez* ils s'épaiſſiſſent.

Même pag. lign. 5, l'être ſain, *liſ.* l'état ſain.

Même pag. lig. 20, éminciſſent, *liſ.* aminciſſent.

Page 28, ligne 8, de l'os, *liſez* des os.

Page 134, ligne 9, le précepte, *liſez* ce précepte.

Page 142, lign. 10, les définitions, *liſez* ces définitions.

Page 192, lign. 11, la à cure, *liſez* à la cure.

AVANT-PROPOS.

LE SUPPLÉMENT qui eſt en tête de cette diſſertation n'eſt qu'une ſuite de mes obſervations & de mes réflexions ſur l'utilité des évacuans dans la cure des playes récentes. Je me ſuis attaché à éclaircir les points qui avoient paru un objet de diſcuſſion aux perſonnes qui m'ont fait l'honneur de me critiquer. Le premier de mes deſirs ſeroit d'avoir mérité leur ſuffrage.

Le ſeul but que je me ſuis propoſé dans cette diſſertation étoit de former en faveur des élèves un

petit code raiſonné, dans lequel ils puſſent reconnoître à-peu-près les cas qui admettent ſpécialement les évacuans dans le traitement de ces playes. Les accidens où jette le défaut d'attention à obſerver les circonſtances qui font préférer les purgatifs à la ſaignée, m'ont inſpiré le deſir de raſſembler quelques obſervations ſur leur uſage.

Mon projet n'a jamais été d'exclure les ſaignées de la cure des playes. J'ai plus d'une raiſon pour être perſuadé, autant que qui ce ſoit, qu'il eſt des conjonctures où elles doivent être employées, à l'excluſion même de tout purgatif ; mais je ne ſuis pas moins convaincu qu'il en eſt où l'on en

abuſe, comme il en eſt d'autres où on les ménage trop.

Ce que je dis ici de la ſaignée eſt applicable aux évacuans; l'uſage qu'on doit en faire a ſes bornes. Une méthode par laquelle on préconiſeroit l'effet de ces remèdes aux dépens des autres, ſeroit auſſi défectueuſe que ridicule.

Tandis que je m'occupois de l'utilité des évacuans dans la cure des playes récentes, je ſentis tout l'intérêt qu'il pouvoit y avoir de mettre ſous les yeux des jeunes chirurgiens une ſuite de ces mêmes principes dans la cure des tumeurs inflammatoires & des tumeurs froides, dans celle des playes anciennes & des ulcères.

Les plus ſavans chirurgiens des ſiècles paſſés ayant raiſonné ſur l'uſage des évacuans dans la cure des maladies inflammatoires externes, d'après leurs cauſes & leur ſiège, je n'ai pas cru faire mieux que de comparer leurs ſentimens, & de les rapprocher des connoiſſances modernes, afin qu'on puiſſe juger plus ſainement de la préférence qu'on doit à l'un ou à l'autre des évacuans les plus univerſellement admis, la ſaignée & les purgatifs.

Le phlegmon & l'éréſipèle étant les plus communes d'entre les maladies, on a jugé à propos de s'arrêter d'abord aux principes ſur leſquels leur thérapeutique étoit

fondée. La baſe de ces principes une fois connue, on fait enſuite ce qu'on doit aux circonſtances particulières qui peuvent intervertir l'ordre du traitement. Il eſt bien rare qu'on s'égare dans l'adminiſtration des moyens curatoires primitifs & eſſentiels, quand la cauſe de la maladie eſt connue, à moins qu'on ne ſe laiſſe prévenir en faveur de l'habitude.

L'herpès, le furoncle, le feu perſique, la puſtule maligne, l'anthrax &c. ſont des tumeurs inflammatoires qui participent toujours du phlegmon & de l'éréſipèle par rapport à leur ſiège immédiat & à leur genre d'inflammation. Mais les unes & les autres de ces tumeurs

ſont produites par des agens particuliers qui portent leur caractère diſtinctif ; ce qui ne peut manquer d'établir une différence réelle dans leur curation.

Les humeurs froides (ainſi nomme-t-on ces maladies dont le germe ſe développe dans les fluides blancs) attaquent indiſtinctement toutes les parties du corps. Quelque multipliés qu'on ſuppoſe les vices qui donnent lieu à l'altération de ces fluides, leurs effets ſont à-peu-près les mêmes.

En ſuivant les faits de la pratique rationelle, il eſt évident qu'on ne peut ſe promettre de ſuccès dans la cure de ces diverſes ſortes de maladies, qu'en faiſant uſage

des évacuans. Ce ſuccès ſera d'autant plus ſenſible qu'on les aſſociera avec les autres eſpèces de médicamens, dont les propriétés ſont connues, pour détruire plus efficacement le vice humoral particulier.

N'ayant eu d'autres intentions que de faire ſentir l'utilité des évacuans purgatifs, on a paſſé ſous ſilence les remèdes qui ont des propriétés analogues; tels ſont les diaphorétiques, les ſudorifiques, les diurétiques, les errhins, les ſialagogues &c, les topiques épiſpaſtiques même, qui ont la faculté d'ouvrir des iſſues par leſquelles l'humeur morbifique s'évacue.

Les tumeurs froides où nous

avons admiré l'utilité des évacuans, ſont toutes celles qui affectent le ſyſtême glanduleux. La ſalivation produite par l'uſage des préparations mercurielles a fourni une occaſion d'étendre cette doctrine juſques ſur les accidens qui ſont la ſuite de la dentition chez les enfans. Ces réflexions ſont ſuivies de l'avantage qu'on peut tirer des purgatifs dans la cure des tumeurs œdémateuſes, flatulentes ou venteuſes, dans les accidens qui accompagnent les hernies étranglées, comme dans ceux qui peuvent ſubſiſter après la réduction des parties. Des ſuccès publiés ſur les bons effets des évacuans dans les cas où des corps étrangers avalés

s'arrêtent dans l'eſtomac ou dans les inteſtins, ont décidé à terminer cette première ſection par un extrait court & raiſonné de la ſavante diſſertation de M. HÉVIN ſur les corps étrangers arrêtés dans l'œſophage.

La ſeconde ſection conſiſte à prouver l'utilité des évacuans dans la cure des playes anciennes & des ulcères. La ſuppuration qui affecte les vaiſſeaux dans l'une & l'autre maladie, ainſi que l'état des chairs, ont paru le guide le plus ſûr à ſuivre pour régler l'adminiſtration de ces remèdes.

Le pus conſidéré ſous les diverſes formes dont il eſt ſuſceptible en différens cas, par rapport à ſa

quantité, à ſa couleur, à ſa conſiſtance & à ſon odeur, ont dirigé toutes les réflexions qu'on ſe propoſoit de faire ſur cet objet. L'obſervation a fait connoître en outre que la quantité de la matière puriforme, ſa couleur & ſon odeur, n'étoient pas toujours des motifs pour faire uſage des évacuans. Il n'en eſt pas de même de ſa trop grande fluidité; elle peut en indiquer acceſſoirement l'uſage.

La dépravation des humeurs & la diſſolution putride ont fixé l'attention pendant un inſtant. Il a paru ſenſible, d'après les travaux de l'immortel QUESNAY & d'après l'expérience même, que l'utilité des purgatifs étoit eſſentiellement

reconnue dans les cas de colliquation humorale & dans ceux où l'infection pourroit ſe communiquer aux humeurs ; ce qu'on ne peut éviter en effet, qu'en les dépouillant, par des évacuations ſoutenues, du vice impur qui eſt diſpoſé à y porter la contagion. Cette ſection eſt enfin terminée par un paragraphe ſur la contuſion, dans lequel on croit prouver la néceſſité de varier la méthode curative ſelon le dégré de l'âge & de la conſtitution.

J'abandonne à de judicieux critiques l'extrait de cette diſſertation ; plus éclairés que moi mille fois, ils contribueront, en relevant mes erreurs, à jetter plus de jour

ſur la pratique de la chirurgie médicale, & mes vœux ſeront remplis. S'ils ont quelques égards aux raiſons qui m'ont déterminé à ſoumettre mes principes à leur jugement, ils ne pourront ni m'en ſavoir mauvais gré, ni me reprendre avec aigreur, puiſque le deſir ſeul de contribuer aux progrès de mes élèves a été le premier motif qui m'ait animé. Je n'ai répété dans cette diſſertation, que ce qu'ils ont vu & ce qu'ils ont été à portée de voir tous les jours dans le cours de ma pratique à l'hôpital : je n'ai rien écrit, en un mot, qu'après l'obſervation.

Il auroit été poſſible que je m'étendiſſe un peu plus ſur chaque

objet en particulier ; mais je n'aurois pu le faire qu'en tombant dans des répétitions ennuyeuſes, qu'en compilant les livres de l'art, & qu'en chargeant chaque feuillet d'obſervations, où les mêmes faits toujours reproduits ſous des formes & des autorités différentes, auroient infailliblement jetté de la confuſion dans les récits & fatigué les lecteurs. Si je ne me ſuis pas conformé à l'uſage, c'eſt que je craignois le reproche qu'on adreſſe avec fondement à ceux qui s'appliquent à ſuivre l'ordre chronologique de tous les auteurs pour les imprimer tour-à-tour au bas de chaque page. J'ai mieux aimé expoſer ſuccinctement mes réfle-

xions, que de m'occuper à faire des recherches qui n'euſſent ſervi qu'à groſſir cette diſſertation, & à la faire paroître érudite, travail qui demande moins à l'eſprit qu'à la patience.

SUPPLÉMENT

A LA PREMIÈRE DISSERTATION.

La Société libre de Strasbourg m'ayant invité de donner ſuite à mes réflexions ſur la néceſſité & l'importance des évacuans, je n'ai pu m'y refuſer. Cette invitation a même contribué à preſſer mes travaux, & je ſuis redevable aujourd'hui à cette compagnie de la douce ſatisfaction que j'ai de remplir mes engagemens, en préſentant au public & à mes élèves en particulier cette ſeconde diſſertation. Les témoignages de bienveillance & de bonté dont m'honorent la plupart des gens de l'art de cette grande ville, m'ont inſpiré un

nouveau courage, & je reprends la plume avec plaiſir. J'avoue de bonne foi que quelques ridicules ſemés par-ci par-là, par certains critiques, ſur ma première diſſertation, avoient refroidi mon émulation & ralenti mon zèle. Je croyois cependant n'avoir rien épargné pour me mettre à l'abri des reproches que m'a faits, l'un de m'être ſervi d'une expérience particulière tentée avec ſuccès par de grands maîtres, pour prouver une propoſition générale qu'ils n'ont pas penſé à établir (1), & l'autre de m'être efforcé de rajeunir une méthode que perſonne n'ignore, & connue depuis des ſiècles (2) : Moi, qui avois pris ſoin de dire dans mon introduction (3) que j'étois fort éloigné de penſer que mes réflexions ſur l'importance des éva-

(1) Cette imputation ſe trouve dans le 2. journal de médecine militaire, p. 259.

(2) Celle-ci dans une brochure imprimée à Kehl en 1782.

(3) page onze.

cuans puſſent avoir le mérite de la nouveauté. J'ignore ſi ce reproche eſt fondé; mais ce que je ſais, c'eſt que je me ſuis contenté de réunir ſous un ſeul point de vue les excellens principes diſperſés dans les immenſes écrits des anciens, parceque je voyois avec peine qu'on les négligeoit. Une contradiction auſſi manifeſte de la part de mes cenſeurs me prive du plaiſir de leur répondre.

On laiſſe préſumer enſuite avec adreſſe que mon unique intention étoit de diriger principalement mes vues ſur les playes de tête; puis après on fait ſentir que j'ai eu tort d'adapter la même doctrine à celles de la poitrine, du bas-ventre & des extrémités. Je dis à cela que je n'ai jamais eu le projet de reſtreindre la néceſſité des évacuans aux playes de tête ſeulement; je me ſuis expliqué à cet égard p. 6, 7, 8 de mon introduction d'une manière qui le prouve *è contrario*. Les ſentimens des chirurgiens étant encore

diviſés ſur la néceſſité & l'utilité des évacuans dans la cure des playes récentes, il m'a paru que je pouvois, ſans crainte de choquer perſonne, préſenter mes obſervations, les appuyer d'autorités reſpectables & d'un raiſonnement impartial.

Je me plais auſſi à répéter, que je n'ai point eu l'intention de faire une règle générale des évacuans dans la cure de ces playes, & que loin d'ignorer qu'il eſt des cas qui en contr'indiquent l'uſage, je ſais qu'il en eſt où ils ſont inconteſtablement nuiſibles. L'exercice de la chirurgie eſt ſeul capable d'inſtruire ſur une matière ſi importante, & il n'appartient qu'à ceux qui la cultivent avec ſoin de prononcer définitivement.

S'il eſt reçu (ainſi que je le crois) que la variété des cas doit diverſifier la pratique, cette pratique ceſſera-t-elle d'être, ſi au lieu d'une ſaignée on évacue ? Ce qu'on entend par pratique en médecine comme en chirurgie,

n'appartient-il pas autant aux évacuans qu'à la ſaignée ? Et le chirurgien inſtruit & guidé par les ſymptômes & par certains évènemens, méritera-t-il moins de l'art, parcequ'il aura ſatisfait aux indications par un purgatif, que celui qui aura placé une ſaignée qui aura été indiquée ?

Je n'ai donc point contrarié la règle générale, puiſque je l'ai ſuivie & rendue avec obſervation ; car, pour que je l'euſſe fait, il auroit fallu que cette généralité, applicable à la cure des playes récentes, n'embraſſât que ce qui a rapport à la ſaignée. Mais la ſaignée n'étant qu'un des moyens dans la cure des playes récentes, elle ne peut comprendre, ni renfermer en elle la généralité des autres moyens curatifs connus : d'où il ſuit que les différentes eſpèces d'évacuations, ainſi que la ſaignée, doivent être *identiques ;* la pratique chirurgicale employant les uns & les autres indiſtinctement, ſelon les circonſtances.

Bien loin de m'être attaché à des faits particuliers, je me ſuis donc eſſentiellement occupé à en ſuivre la généralité; & c'eſt ainſi que j'ai eu le loiſir d'appercevoir combien grande étoit leur diſcordance. Je rappelle, ſans égard d'abord pour les différentes conſtitutions, les époques de la plénitude alimentaire & de la cacochymie humorale, pour que l'on puiſſe juger, d'après des indications appuyées ſur des certitudes dans les cas de bleſſures, ſi on doit préférer les évacuans à la ſaignée, ou la ſaignée aux évacuans. Je vois parmi beaucoup d'autres le ſentiment d'un praticien recommandable, confirmer en peu de mots ce que j'ai pu dire au ſujet des évacuans, & inſiſter ſur ce que le point du traitement dans les playes demande beaucoup de circonſpection (4). Il eſt

(4) LOUBET, Traité des playes d'armes à feu, Pag. 211.

poſſible que je me ſois trompé ſur le choix des circonſtances qui réclament les médicamens évacuatifs (5); mais cette erreur ne détruiroit ni leur néceſſité, ni leur importance. Quoiqu'il en ſoit, je me ſoumets bien volontiers à changer d'opinion, dès qu'on m'aura ſuffiſamment éclairé par d'autres principes.

C'eſt inutilement que par des frivolités on a voulu prendre la peine d'affoiblir le prix de mes talens; ils ſont à un ſi bas titre, que je les croyois à l'abri d'une ſi noble attaque. Ceux qui m'ont fait l'honneur de me juger avec

(5) L'auteur de la critique imprimée à Kehl a l'indulgence de me faire obſerver que c'eſt *évacuans* qu'il faut entendre au lieu d'*évacuatifs*; mais, n'en déplaiſe à Monſieur le puriſte plutôt qu'à moi, le terme *évacuatif* eſt ſynonime à *évacuant*. Un peu moins de préſomption auroit permis à M** de vérifier le terme avant que de m'en faire un reproche. N'importe, cette correction déplacée ajoute à l'idée qu'on peut ſe faire de l'éminent dégré de perfection dans lequel il poſſède la langue françaiſe.

impartialité, m'ont rendu juſtice; ils ont bien vu que c'étoit moins à des maîtres que je parlois qu'à des élèves, d'une partie de l'éducation chirurgicale deſquels je ſuis chargé par un des premiers devoirs que je connoiſſe, qui eſt mon attachement pour eux. Quoique l'exemple ait précédé la règle, ils ne me reprocheront pas le moindre défaut dans l'application que j'en ai faite ſous leurs yeux.

Une des choſes qui ne m'a pas le moins déplu, eſt que, malgré la clarté avec laquelle j'ai cru m'être énoncé, mes ſavans antagoniſtes n'ont pas laiſſé de vouloir tourner contre moi la pureté de mes propres expreſſions, en intervertiſſant l'ordre dans lequel je me ſuis expliqué. Je vois mieux le pourquoi que le comment : c'eſt qu'on a pris plaiſir à confondre les maladies dont je ne parle pas, avec les cas de maladie dont je parle, afin, ſans doute, de me trouver

du ridicule. Si on prend la peine de lire la vingt-cinquième page de ma diſſertation, on verra que je dis que la néceſſité des remèdes évacuatifs eſt connue, ſinon prouvée, *dans tous les cas* de playes récentes indiſtinctement, quel que ſoit leur ſiège & les parties qu'elles intéreſſent. Je n'ai donc pas dit *dans toutes les playes*, comme on voudroit le faire croire à ceux qui ne m'ont pas lu; mais *dans tous les cas de playes.* Or, ces cas ſuppoſent-ils autre choſe que les conſidérations que j'ai miſes en avant, c'eſt-à-dire, la plénitude des premières voies par des alimens ou des boiſſons, la nature des maladies dont il eſt poſſible que le ſujet ſoit affecté, ſon tempérament, la diſpoſition de ſes humeurs au moment où il a été bleſſé, & enfin une cacochymie bilieuſe ou pituiteuſe, atrabilaire ou ſéreuſe, plus ou moins marquée. Mes obſervations & celles des auteurs dont je me ſuis étayé juſtifient, ce me ſemble,

la ſolidité de ma doctrine. J'aurois pu les multiplier ; mais je craignois les redondances, parcequ'elles ſont communément vicieuſes. Les particularités ſur leſquelles je me ſuis appuyé me paroiſſent prouver de reſte l'importance des évacuans dans les cas où leur uſage eſt indiqué ; & c'eſt ainſi que j'ai penſé avoir aſſez de témoignages en leur faveur. Monſieur DE LA MARTINIERE (6), Conſeiller d'État & premier Chirurgien de LOUIS XVI. & de ſon ayeul, a dit en très-peu de mots ce que j'aurois deſiré rendre dans une plus grande étendue. Il parle d'après l'expérience, & poſe pour principe, » que le danger des playes d'armes à feu, même les plus graves, dépend ſouvent moins du déſordre local, que de la dépravation conſécutive des humeurs, par laquelle toute l'économie animale eſt troublée dans ſes fonctions.

(6) Diſſertation ſur le traitement des playes d'armes à feu, vol. 4 in-4.° pag. 17.

La plupart des ſoldats, ajoute-t-il, & même les officiers, ſur-tout à la fin des campagnes, ſont, par la ſuite inſéparable de leur état, dans une diſpoſition prochaine à la maladie. Souvent à l'inſtant qu'ils ſont bleſſés, ils ont le ventre farci d'alimens de mauvaiſe qualité : auſſi voit-on qu'à peine on a calmé les premiers accidens, que les matières qui ſe putréfient dans les inteſtins ſont le germe d'une fièvre ſécondaire qui peut avoir les plus mauvaiſes ſuites. » Sa repriſe n'eſt pas moins intéreſſante, on peut la lire (*loc. citat.*). Je m'étois ſervi de l'autorité de Monſieur DE LA MARTINIERE dans un cas particulier ; j'avoue à ma honte que j'avois perdu de vue, qu'il avoit, comme moi, parlé en général de la néceſſité des évacuans, & que je n'étois plus que l'écho de ſes préceptes.

Suivons notre objet. Quelqu'intéreſſantes que ſoient les obſervations préſentées par la nature, dans des circonſtances où,

l'art forcé de reſter dans l'inaction, elle ſe ſuffit enfin, quoiqu'après avoir été imprudemment inquiétée; elles ne démontrent cependant pas ces obſervations, qu'il faille toujours l'abandonner à ſon gré. La ſagacité du chirurgien conſiſte à démêler celles des indications qui ont plus d'analogie entre la conſtitution, les beſoins du malade & les propres habitudes de la nature même; & celui qui les ſaiſit le plus directement eſt inconteſtablement le plus habile. Ne ſeroit-ce pas entreprendre de vouloir prouver l'entière inutilité des deux médecines, que de dire qu'on peut remettre tout entre les mains de la nature, elle qui a ſouvent tout autant beſoin d'être ſollicitée que contredite, & d'être ſuivie que remiſe dans la route dont elle s'eſt écartée pour la cure des playes & des ulcères ſur-tout?

L'art de connoître les tems convenables pour placer les évacuans dans la cure des playes récentes ou anciennes

a fixé d'une manière ſavante l'attention des premiers maîtres. Bien perſuadés des erreurs qu'on pouvoit commettre dans le traitement de ces maladies, ils ont ſenti la néceſſité de s'y arrêter, & ont apprécié l'intérêt qu'il y avoit d'établir des principes certains ſur un objet qu'ils regardoient avec raiſon de la dernière importance : & ces principes ſont fondés ſur leurs obſervations. Je ne me laſſerai jamais de douter qu'il ſoit ridicule de répéter leurs expériences; mais le certain eſt que l'uſage des évacuans, quoique généralement connu, a été admis par les uns & rejetté par les autres. Il n'en eſt pas de même de la ſaignée; elle a été généralement adoptée ; mais employée trop inconſidérément dans la plupart des playes, elle m'a inſpiré, ainſi qu'à tant d'autres, quelques réflexions ſur ſon abus. La légéreté avec laquelle je l'ai vu ſouvent ordonner, m'a quelquefois effrayé. J'aurois deſiré qu'in-

dépendamment des circonſtances particulières qui pouvoient l'indiquer, on eût les égards néceſſaires pour la manière de vivre des bleſſés, pour le climat qu'ils habitent, & que, ſans même s'arrêter à leur conſtitution & à l'état poſitif dans lequel ils ont été frappés, on ne confondît pas toutes les particularités qui pourroient mener à une déciſion judicieuſe, avant que d'adminiſtrer un moyen qui ne peut être indifférent. Je ne puis mieux faire ſentir la néceſſité de cette parfaite combinaiſon entre la maladie & les remèdes, qu'en expoſant ici ce que dit un des plus célèbres chirurgiens du ſiècle, M. LOUIS, dans ſa ſavante préface placée à la tête du cinquième volume des prix de l'Académie royale de chirurgie. M. LOUIS differte d'abord ſur la théorie des léſions de la tête par contre-coup, afin de ſervir de modèle aux concurrens pour le prix propoſé en 1768 par cette célèbre Académie. Il

rappelle avec autant d'exactitude & d'attention que de préciſion les divers moyens qu'on a l'habitude d'employer dans les cas d'épanchement dans le cerveau. La ſcience profonde de ce grand chirurgien le conduit enſuite à faire connoître toute la difficulté qu'il y a de ſe décider à employer un remède plutôt que l'autre dans ſemblable occurence. » On peut beaucoup nuire, dit M. LOUIS, même en voulant ſoulager, faute de règles préciſes ſur le choix & l'adminiſtration des meilleurs moyens, ſouvent indiqués par des circonſtances & contr'indiqués par d'autres. Il faut un jugement bien net pour décider, dans les cas difficiles, de la préférence ou de l'excluſion de différens moyens, relativement ſalutaires, mais dont l'uſage peut être nuiſible & dangereux : ce ſera, ſans doute, aux yeux du plus inſtruit & du plus intelligent que ces cas ſeront le moins embaraſſans. La connoiſſance des

principes eſt faite pour guider dans les ſentiers épineux de la pratique. La vie & la mort ne dépendent que trop ſouvent d'une ſaignée faite ou omiſe mal-à-propos. Les ſecouſſes cauſées par un émétique, ſi utile en certain cas, peuvent, dans d'autres, augmenter l'épanchement & le rendre mortel (7). Les ſaignées, ſi efficaces dans l'apoplexie ſanguine, peuvent être inutiles ou funeſtes dans la ſéreuſe. »

Les cas tout-à-fait ſimplifiés par la nature des ſymptômes, m'ont décidé en faveur des évacuans préférablement à la ſaignée dans le petit nombre des circonſtances que j'ai préſentées; & je crois encore ma doctrine ſi ſaine, que je n'ai garde d'imaginer avoir commis la

(7) L'auteur de la lettre imprimée à Kehl prend humainement l'exception à la règle pour une contradiction manifeſte, lorſqu'après avoir dit, pag. 82 de ma diſſertation, que dans les cas d'épanchement, à quelque choſe près conſidérable, l'action du vomiſſement ne pouvoit qu'augmenter le mal.

plus légère faute dans l'excluſion & dans l'admiſſion que j'ai faite des uns & des autres. Plus j'ai réfléchi ſur les avantages qu'on pouvoit ſe promettre en combinant les cas où les évacuans devoient précéder la ſaignée & ſur ceux qui l'excluoient, plus la théorie m'en a paru intéreſſante. Comment, me ſuis-je dit, où ſera l'inconvénient d'évacuer, quand on ſera convaincu par des ſignes poſitifs que le bleſſé a les premières voies farcies d'alimens, & qu'ainſi que les ſecondes elles regorgent d'humeurs ? Je ne vois là, ajoutai-je, ni délicateſſe de tact, ni hardieſſe, ni témérité. Une marche ſi conforme à la cure de la plupart des playes auxquelles les militaires ſont expoſés, perſuadera les nouveaux praticiens de la néceſſité de comparer les cas avant que de ſe décider, & les préſervera en même tems de l'erreur abuſive d'adminiſtrer indifféremment les mêmes remèdes. Appuyés ſucceſſivement ſur

leurs propres obſervations, ils ne manqueront pas de ſe deſſiller les yeux ſur les inconvéniens & les abus d'une pratique qui n'a force de loix que par un uſage mal entendu. Je méditois ainſi, lorſque je me ſuis rappellé un cas ſingulier où LOUBET (8) avoit donné l'émétique avec le plus grand ſuccès.

Un officier reçut en 1736 à Verdun-ſur-Meuſe deux coups d'épée; l'un coupoit trois des tendons extenſeurs des doigts, & l'autre perçoit l'eſtomac dans ſa partie moyenne: un long repas avoit précédé immédiatement le combat. A l'arrivée de LOUBET, les alimens ſortoient par la playe, & les extrémités étoient froides, quoique le tems fût chaud. Le parti que prit ce chirurgien dans un cas auſſi grave fut hardi; il donna l'émétique ſur le champ afin de vuider & d'affaiſſer ce viſcère. Les ſuites

(8) Traité des playes d'armes à feu, pag. 221.

en furent heureuſes, malgré toutes les inquiétudes que le bleſſé éprouva par les pourſuites qu'on fit contre lui, & il guérit parfaitement bien. La réflexion que fait LOUBET en terminant ſon obſervation intéreſſe trop ceux en faveur de qui j'écris, pour la paſſer ſous ſilence. Il fait remarquer qu'il eſt plus avantageux que l'eſtomac ſoit bleſſé étant rempli, parcequ'une fois vuidé, il ſe contracte aiſément & ſe guérit, ce qui n'arriveroit pas, s'il étoit bleſſé étant vuide.

Si cet évacuant vomitif n'a rien produit de fâcheux dans un cas de ce genre, pourquoi ſuſpecteroit-on toute autre eſpèce de remèdes évacuatifs dans une infinité d'autres qui ne laiſſent aucune crainte ſur le réſultat de ces remèdes relativement aux parties bleſſées ? Les évacuans (car c'eſt ainſi que je raiſonnois) n'excluent point la ſaignée : qui peut empêcher qu'on ne l'employe

& qu'on ne la répète au beſoin ? Lorſqu'après des évacuations, indiſpenſables d'abord, l'artère eſt remplie, les pulſations ſont dures, fortes & précipitées, & que les douleurs s'accroiſſent, la ſaignée agit alors bien plus efficacement; elle appaiſe plus ſûrement & plus promptement l'agitation & le mouvement tumultueux des fluides, en diminuant la roideur des ſolides que l'excès de l'engorgement portoit à une extenſion déméſurée. N'ayant plus enſuite à lutter contre le vice humoral qui pouvoit, quoiqu'en circulant confuſément, irriter les vaiſſeaux, & les forcer à ſe contracter avec violence; on a alors la reſſource de calmer l'effervescence du ſang par la ſaignée, & elle opère en effet ce prodige avec un ſuccès admirable. Qu'on ne ſe perſuade pas cependant que, malgré tous les avantages de la ſaignée, elle puiſſe être un remède univerſel dans toutes eſpèces de douleurs vives &

d'inflammations à la ſuite des playes récentes : il faudroit, pour que cela fût, que tout ce qui eſt douleur & inflammation ne dépendît que d'une ſeule & même cauſe : mais la pratique chirurgicale en préſente pluſieurs où la ſaignée ſeroit un ſecours impuiſſant, & quelquefois plus funeſte qu'utile. Indépendamment des choſes qui ont un rapport immédiat à l'hygiène, on trouve parmi ces cauſes une irritation décidée par l'eſpèce d'inſtrument qui a fait la playe, & qui demande ſouvent, pour rendre le calme, de l'étendre davantage au moyen des inciſions convenables ; par la nature & la délicateſſe des parties léſées ; par la préſence de certains corps étrangers ; par l'exiſtence de quelques eſquilles qui ne ceſſent d'inquiéter les fibres ſenſibles en les preſſant ou en les déchirant ; par l'eſpèce de médicament dont on aura fait uſage ; par la complication des pièces de l'appareil ; par ſon application non

méthodique ; par la ſituation de la partie ; & enfin par un nombre prodigieux d'autres acceſſoires également onéreux, & contraires par conſéquent à la tranquillité que la nature exige.

Tant de cauſes ſi différentes entr'elles ont cependant les mêmes effets ; & ſi elles offrent aux chirurgiens inſtruits des circonſtances propres à faire briller leur génie, loin d'accueillir la ſaignée comme un moyen de détourner la douleur & l'inflammation, ils ſe la repréſenteront comme une cauſe capable d'affoiblir les reſſorts de la nature en appauvriſſant les ſucs dont elle a beſoin pour ſoutenir les ſuites d'une maladie longue. Heureux encore ſi ces effets ſe bornent là !

D'après cette foible peinture des maux que la ſaignée abuſive peut faire naître dans la cure des playes, étoit-il juſte de me reprocher d'avoir dit qu'un peu plus de circonſpection dans ſon uſage ſeroit auſſi louable qu'utile ? Voilà mon

mot, voilà ce que j'ai voulu faire ſentir en parlant de la ſaignée ; & c'eſt pour ce mot qu'on m'accuſe d'avoir préconiſé les évacuans à ſon mépris, dans la cure des playes !

Peut-être que ſi dans un ſens contraire je m'étois attaché à faire l'apologie de la ſaignée, j'aurois trouvé plus de contradicteurs encore ; tant il eſt vrai que la critique eſt toujours féconde en reſſources, & qu'elle eſt rarement délicate ſur le choix !

L'article de la diète à part, c'eſt là à-peu-près où ſe bornent les torts qu'on me reproche. On a prétendu que c'étoit mal-à-propos que j'avois regardé la diète ſoutenue comme inſuffiſante dans la thérapeutique des playes qui offroient des indications aux évacuans. Ne ſeroit-ce pas vouloir dire, ſi je ne me trompe, que la diète abſolue peut y ſuppléer ? d'où on peut tirer cette conſéquence que les évacuans deviennent inutiles.

Mais il eſt queſtion de ſavoir actuellement ſi, dans le cas d'une diète abſolue & ſoutenue, il eſt poſſible qu'avec le ſecours des boiſſons, quelqu'abondantes qu'on les ſuppoſe, la nature affoiblie de plus en plus puiſſe conſerver une action aſſez forte pour expulſer les humeurs viciées ? J'ai toujours cru juſqu'ici que, plus la nature étoit foible, plus ſes opérations devoient être lentes. C'eſt pourquoi je concevois qu'il étoit plus à propos d'évacuer par un purgatif proportionné, que d'épuiſer le malade par une diète abſolue & durable. Perſuadé que je ſuis encore de ſon inſuffiſance dans les cas où j'ai propoſé les évacuans de préférence, je ſoutiens l'affirmative, ſans opiniâtreté cependant. Pour que la diète rempliſſe *quelquefois* la même indication que les évacuans, il faut ſuppoſer qu'une diète abſolue peut changer les humeurs viciées en humeurs ſaines ; ce qui n'eſt pas préſu-

mable. Toute abondante que puiſſe être la tranſpiration déterminée par le relâchement & la foibleſſe des parties, peut-on ſe flatter qu'elle épuiſera les ſucs impurs rentrés dans la maſſe, ainſi que ceux qui circulent avec lenteur dans les cryptes des glandes, ou qui ſéjournent dans leurs réſervoirs ; ſucs, dis-je, qu'on ne vient communément à bout de déplacer & d'expulſer qu'à force de purgatifs (9) ?

---

(9) On a aſſimilé dans la brochure dont nous avons parlé, les effets de la diète ſur la nature, avec les effets de la nature dans les maladies aigues qui ſe terminent par des criſes. Sans prétendre entrer dans des diſcuſſions qui nous éloigneroient trop de notre objet, quoique fort intéreſſantes, cependant on ſent la néceſſité de demander, ſi dans les criſes *en général* on doit ou non aider la nature ? Dans cette acception, quels ſont les cas où l'art peut lui être eſſentiellement utile, & ceux où il lui ſeroit défavorable ? Dans la circonſtance enfin où il ſeroit important de la ſervir, les moyens qu'on peut employer doivent-ils être conſtamment appliqués d'après le même principe ? On conçoit d'abord que cette dernière propoſition exige certains égards ; car en conſidérant la nature dans le travail des criſes, on

On ſait très-poſitivement par l'expérience & l'obſervation qu'une diète exacte & ſoutenue rallentit & diminue l'activité d'une maladie inflammatoire ; mais ni l'expérience ni l'obſervation ne démontrent pas qu'elle en détruiſe les principes actifs : auſſi les auteurs qui ſe ſont le plus attachés à en connoître les effets, ne la conſidèrent-ils que comme

---

ne peut ſe diſpenſer d'admettre les variétés nombreuſes dont elle eſt ſuſceptible relativement à ſes facultés effectives & agiſſantes, & à ſes facultés abolies. On peut conſulter ſur cet article les différens auteurs qui ſe ſont ſpécialement occupés des criſes.

Les maladies aigues & les chroniques ont des termes où aboutit la cure quand la nature eſt victorieuſe : chaque maladie a ſa terminaiſon particulière : mais il arrive quelquefois des changemens ſubits qui ſont marqués par certains jours dans les maladies aigues, & qui dans les chroniques arrivent le deuxième, le troiſième & le quatrième mois : ces changemens ſe connoiſſent ſous le nom de criſes : mais ces criſes ne doivent pas être confondues avec certains évènemens qui changent peu à peu les diſpoſitions de la nature, & dont elle profite pour mettre fin à une maladie qu'une cauſe ſouvent ignorée entretenoit.

un des moyens de la cure, mais non comme l'unique.

On ne doit pas confondre la diète abſolue, *diæta tenuiſſima*, avec le régime de vivre : il eſt poſſible que celui-ci opère de merveilleux effets ſans le concours d'aucun autre moyen ; cela eſt même prouvé par plus d'un fait. Ce ſont les circonſtances qui font varier la méthode curative : c'eſt ainſi qu'un régime combiné a eu des ſuccès ſurprenans que la diète la plus auſtère n'auroit jamais produits : d'où on peut conclure que la diète abſolue, celle dont nous avons prétendu faire connoître l'inſuffiſance dans la cure des playes récentes, n'a d'autres propriétés que celles de prévenir l'augmentation des humeurs, & de favoriſer ainſi l'effet des évacuans.

Si je n'ai pas ſuffiſamment démontré dans ma première diſſertation l'utilité, l'importance & la néceſſité des évacuans rapportés à la cure des playes nouvel-

les, ſi je n'ai pas donné aſſez de preuves de la ſolidité des préceptes que j'ai adoptés, ſi n'ai pas enfin pleinement répondu aux objections qu'on m'a faites, je vais y ſuppléer par de nouvelles obſervations recueillies depuis la publication des premières.

Le nommé Étienne *** cavalier au régiment de la Reine, compagnie de Montheille, fut bleſſé d'un coup de ſabre étant yvre, le 3 avril 1782, & le lendemain il entra à l'hôpital. La playe pénétroit dans la cavité du bas-ventre à la région épigaſtrique, ſans léſion des parties contenues. Les accidens étoient preſſans; l'oppreſſion, la tenſion du bas-ventre & ſa dureté douloureuſe n'étoient qu'une partie des ſymptômes qu'il éprouvoit; le pouls étoit d'une foibleſſe extrême, & une ſueur gluante couvroit ſon corps dont la chaleur étoit preſqu'éteinte. Ses extrémités étoient froides & les anxiétés ſi fortes, qu'il portoit

ſes bras de tous côtés. On avoit cru le ſoulager par une ſaignée faite l'inſtant d'après le coup ; mais vu l'état du malade je penſai qu'il étoit plus à propos de lâcher le ventre par l'entremiſe de quelques lavemens purgatifs. Le ſuccès en fut heureux : je ſaiſis l'inſtant pour lui faire paſſer quelques verrées d'eau minérale qui procurèrent une dixaine de ſelles dans la journée. L'état du malade fut changé avec avantage ; il reſpiroit avec beaucoup moins de peine ; le bas-ventre un peu ſouple étoit moins douloureux ; & quelques heures d'un ſommeil tranquille contribuèrent à calmer mes craintes. Le lendemain le pouls étoit développé ; mais le bas-ventre étoit encore empâté & un peu douloureux ; ce qui me décida à l'évacuer avec une tiſane laxative légèrement émétiſée. Là les accidens ceſſèrent, & le 3.e jour le pouls étoit à peine ému : le malade ſortit de l'hôpital le 23 ſuivant pour reprendre ſon ſervice.

Un Grenadier de Normandie, nommé Belle-palme, reçut dans l'ivreſſe un coup de bayonnette le 5 mai de la même année; le coup étoit dirigé entre la 3.e & la 4.e vraie côte du côté droit, & pénétroit, mais ſans léſion. La reſpiration étoit gênée, le bas-ventre douloureux & médiocrement élevé. Moins la foibleſſe de pouls indiquoit la ſaignée, plus la plénitude du malade y répugnoit. Trois lavemens préparés avec une once de lénitif & un gros de criſtal minéral adminiſtrés à des diſtances proportionnées procurèrent quatre évacuations fort abondantes. Le pouls ſe releva peu à peu, & les inquiétudes du malade s'appaiſèrent. Il fut évacué le lendemain avec un minoratif qui entraîna pluſieurs ſelles. La nuit fut tranquille, & le reſte de la journée ſe paſſa aſſez bien juſqu'au ſoir, que l'artère fut dure, les pulſations fréquentes & la chaleur très-vive. L'indication à la ſaignée étoit évi-

dente : elle fut faite, & environ deux palettes & demie de ſang, tirées du côté oppoſé, rendirent le calme. Il fut purgé le 10 ſuivant pour la ſeconde fois, & le 20 il ſortit de l'hôpital parfaitement rétabli.

Jacob Wagner, caporal au régiment d'Anhalt, compagnie de Schmuck, âgé de 40 ans, d'une conſtitution cacochime, reçut le 31 mai un coup de pointe d'un ſabre, qui lui ouvrit la poitrine à ſa partie ſupérieure & latérale droite entre la ſeconde & la troiſième côte. Le poumon étoit léſé ; la toux, l'oppreſſion & le crachement de ſang le dénotoient aſſez. Le pouls étoit petit & concentré, & le corps entier dans une agitation continuelle : la plénitude de l'eſtomac exigeoit qu'on entraînât les alimens par les ſelles : les lavemens & les boiſſons remplirent cette indication. Ces moyens, les ſeuls que je crus devoir employer, opérèrent avec fruit : le pouls ſe relâcha

quatre heures après, & il fut ſaigné ſur le champ du bras gauche. Un lavement purgatif qu'il prit enſuite l'évacua ſept à huit fois. La nuit fut partagée entre le ſommeil & la veille ; & l'heureuſe diſpoſition dans laquelle je trouvai le bleſſé le lendemain me détermina à lui faire paſſer un minoratif qui opéra ſuffiſamment. Les accidens ceſſèrent inſenſiblement depuis cette dernière évacuation, & le bien-être s'eſt ſi parfaitement ſoutenu, qu'il auroit été en état de ſortir de l'hôpital au bout de trois ſemaines, ſi la ſituation qu'il étoit obligé de tenir ſur le côté malade n'avoit réuni les bords de la playe avant que le fond ne fût cicatriſé : il ſortit enfin le quatre juillet pour reprendre ſes exercices militaires.

Le nommé Teſſier, d'une conſtitution phlegmatique, caporal au régiment d'Angoumois, compagnie de Monthardret, fut bleſſé d'un coup de bayonnette entre la quatrième & la cinquième vraie

côte du côté droit près du ſternum. La playe, quoique pénétrante, n'avoit point intéreſſé le poumon. Ce malade entra à l'hôpital le 30 juin 1782 à 7 heures du ſoir, alimenté par une bierre nouvelle de laquelle il avoit fait excès. Une indication auſſi certaine m'engagea à débarraſſer ſur le champ les premières voyes par des lavemens évacuans & des boiſſons analogues. Il étoit oppreſſé, & la douleur qui partoit de la playe, s'étendoit juſqu'à la crête de l'os des îles : le pouls étoit cependant très-flexible. Les évacuations alvines furent aſſez abondantes pour procurer un relâche ſenſible qui donna près de cinq heures de ſommeil au malade. Il fut évacué le lendemain avec trois verrées de décoction de tamarins & de caſſe, ſur leſquels on ajouta un grain d'émétique. Les boiſſons vulnéraires, un régime diſcret & quelques lavemens purgatifs adminiſtrés par intervalle ont amené

les choſes au terme où je les deſirois : il ſortit de l'hôpital le cinq du mois d'août parfaitement rétabli.

Voilà ſans doute encore nouvelle matière à argumenter : on m'oppoſera peut-être que j'aurois dû combattre les accidens par les ſaignées de préférence aux évacuans : mais, ſi c'eſt une loi reçue de ne rien entreprendre en médecine comme en chirurgie ſans des indications, je ne ſuis certainement pas dans mon tort. Le grenadier de Normandie & le caporal d'Anhalt furent ſaignés parceque les ſymptômes l'exigeoient. Mais rien ne s'eſt préſenté d'égal dans le cours du traitement des autres bleſſés ; à quoi bon aurois-je donc employé la ſaignée ? Si l'uſage la recommande, les règles fondamentales de l'art la proſcrivent. Les évacuations étoient indiquées, & tout contr'indiquoit la ſaignée. Les humeurs indigeſtes & impures qui ſeroient inévitablement

rentrées dans la maſſe, étant altérées & expulſées par les évacuans, la fièvre vulnéraire ne pouvoit être que légère. Il ne me reſtoit autre choſe à faire que d'être ſpectateur tranquille des mouvemens de la nature, d'épier les circonſtances où je pourrois lui être utile ; & c'eſt ce que j'ai fait. Quand une fois les agens morbifiques ſont exclus, il eſt rare que les accidens ſoient graves. L'aiſance dans laquelle ſe trouvent tous les viſcères après des évacuations proportionnées à la ſomme des humeurs qui les ſurchargent, influe ſingulièrement ſur ceux de ces mêmes viſcères bleſſés. De cette tranquillité dans les humeurs (les voies excrémenticielles étant ouvertes) ſuit un calme non équivoque que la ceſſation prompte des ſymptômes les plus redoutables démontre ſans déguiſement. Le choix, la préparation & la quantité des alimens reſpectifs à chaque eſpèce d'individus relèvent peu à peu

leurs forces, les ſoutiennent & les diſpenſent par conſéquent des longues convaleſcences dans leſquelles les jetteroient infailliblement les ſaignées abondantes & indiſcrétement faites. Ces motifs ne ſont pas les ſeuls qui réclament contre l'abus de la ſaignée ; il en eſt un autre qui n'eſt point étranger aux connoiſſances même les plus ordinaires : c'eſt du local des villes que les malades habitent dont je veux parler. Le livre d'Hippocrate *de aëre, aquis & locis*, préſente des inductions relatives à l'uſage plus ou moins fréquent qu'on peut faire de la ſaignée. De légères réflexions nous feront convenir qu'il n'eſt point indifférent de conſidérer la ſituation des hoſpices de ſanté, lorſqu'il eſt queſtion de multiplier les ſaignées ou de les *reſtreindre*. Ces hoſpices ſont aſſez indiſtinctement établis dans des lieux bas, humides, peu aérés, froids, environnés d'eau courante ou ſtagnante, comme dans des

endroits élevés, ſecs & chauds, & éloignés des eaux. Cette oppoſition dans le local conduit par conſéquent à des conſidérations auſſi utiles qu'intéreſſantes. C'eſt ainſi qu'on conçoit qu'il faut être plus circonſpect dans l'adminiſtration de la ſaignée, ſi les lieux habités ſont humides, froids & mal ſains comparativement à ceux qui ſont ſecs & chauds. Les ſaignées trop copieuſes ou trop multipliées, appliquées au premier cas, relâcheroient inévitablement trop les fibres, & loin d'être favorables aux malades, elle leur ſeroient nuiſibles ou funeſtes. C'eſt de ce défaut d'attention à obſerver les règles de l'hygiène qu'on voit quelquefois des ſuppurations lentes & viſqueuſes, même dans les playes récentes, ou que ſous peu de jours elles ſont frappées de gangrêne, ou qu'enfin les malades tombent dans la cachexie, dans la leucophlegmatie, ou qu'ils deviennent ſcorbutiques. Il n'en

eſt pas de même des emplacemens ſecs & chauds : les fibres ſe ſoutiennent toujours dans une ſorte d'élaſticité qui les défend contre la débilité & le relâchement : c'eſt alors que les ſaignées peuvent être plus copieuſes & plus fréquentes relativement, ſans crainte d'encourir des inconvéniens. Cette vérité, capable de frapper le ſens le plus commun, peut encore trouver des contradicteurs ; que ſait-on ? N'importe, je ne verrai pas avec moins de regret certains chirurgiens, comme FALCO, qui régloit les jours de diète ſur l'étendue de la playe, n'avoir d'autres conſidérations pour la multiplicité des ſaignées, que par le même motif. Une choſe non moins digne d'obſervation c'eſt que, malgré que les premières ſaignées ne ſoient ordinairement que proviſoires, on débute aſſez volontiers par les faire copieuſes, & je n'en connois pas encore la raiſon. Cette pratique abuſive eſt paſſée d'âge en âge,

& elle eſt encore aujourd'hui un point de doctrine invariable pour quelques-uns, dans le traitement des playes récentes.

Si les chirurgiens qui ſont chargés de veiller à l'éducation des élèves & de les former à la pratique prenoient la peine de leur repréſenter ſous un point de vue réfléchi les cas où elles doivent être plus ou moins fortes, rares ou multipliées; je me plais à croire qu'on parviendroit à ſe déſabuſer en diſſipant l'erreur.

Si je parle de l'uſage inconſidéré de la ſaignée, c'eſt à deſſein de mieux faire connoître ſon importance. Je ſais que les avantages dont elle eſt ſuſceptible dans les cas indiqués, ſont inapréciables; & c'eſt, je crois, faire appercevoir aſſez ces mêmes cas, en prononçant ſur ceux où elle n'eſt pas applicable. La règle la plus ſûre qu'on puiſſe donner en pareilles circonſtances, conſiſte à établir

que la valeur & l'efficacité des moyens qu'on employe ne ſe trouve jamais que dans leur adminiſtration raiſonnée d'après les principes. Je n'ai point cherché dans ce ſupplément à ouvrir de nouveaux points de vue ſur les objets qui avoient le plus fixé mon attention dans ma diſſertation ſur les évacuans; je me ſuis contenté de leur donner l'extenſion convenable, afin qu'on puiſſe mieux juger du fond de la doctrine que j'ai poſée : j'aurois pu m'en diſpenſer; mais il eſt certaines gens qui ne ſe rendent jamais au raiſonnement ni même à l'obſervation, & qui ſe laiſſent entraîner ſans effort dans le ſyſtême des ſpéculations. Bien loin de m'obſtiner à combattre ceux qui, ſous des moyens empruntés & purement imaginaires, voudroient tourner leurs armes offenſives contre moi, je proteſte le plus grand ſilence. Le tems ſeul peut me juſtifier : c'eſt mon eſpoir.

Parmi ceux qui ont plaidé publiquement ma cauſe, Monſieur LAURENT, docteur en médecine de l'Univerſité de Strasbourg, excité par l'amour de la vérité, a eu à cœur de défendre l'auteur & l'ouvrage. Fondé ſur des principes qui lui ſervent journellement de guide dans la pratique la plus heureuſe, M. Laurent n'avoit à redouter de la part de ſes adverſaires que des inculpations dont je ſouffre d'avoir été en quelque ſorte la cauſe. Si le ſentiment de l'amitié lui a arraché des vérités qu'il auroit tu ſans ces inculpations, il n'eſt pas condamnable. La ſupériorité de ſes connoiſſances lui a fourni des armes plus puiſſantes. Sa dernière réponſe eſt une chaîne de raiſonnemens qui entraînent à la conviction par les comparaiſons les plus ſenſibles & les plus juſtes. La manière avec laquelle il a ſaiſi le ſens de ma propoſition ne prouveroit peut-être point encore aſſez pour moi, &

des plumes ſavantes conſacrées à l'équité n'avoient avec lui adopté mes réflexions. L'hommage le plus pur que je rends publiquement à ces meſſieurs, eſt un foible témoignage de ma reconnoiſſance. Puiſſe M. LAURENT, en particulier, le trouver agréable !

Les différens ſuffrages que j'ai recueillis des perſonnes qui tiennent un rang diſtingué dans l'art ne m'enorgueilliſſent point, quoiqu'ils réuniſſent des preuves qui juſtifient les préceptes ſur leſquels je me ſuis appuyé. Ils ne me reprochent pas d'avoir généraliſé l'uſage des évacuans, & ſans les avoir prié de m'être favorables, ils ont jugé mon intention. MM. les journaliſtes m'ont rendu une juſtice que je pouvois attendre de leurs lumières, comme de leur impartialité & de leur franchiſe. M. PAULET, docteur en médecine de la faculté de Paris, auteur de la gazette de ſanté (10), qui

(10) N.° 48. 2 décembre 1781.

eſt le ſeul que j'ai prié de prendre connoiſſance de ma diſſertation, en a fait un extrait ſommaire dans ſa feuille, qui ne m'eſt pas défavorable. M. WILLEMET qui jouit d'une très-haute réputation à Nancy, dont je n'avois pas encore l'honneur d'être connu, en a fait inſérer le précis dans la gazette ſalutaire, N.° XV. du jeudi 11 avril 1782 : il s'explique de façon à ne pas laiſſer le plus léger doute ſur la certitude des préceptes que j'ai embraſſés. M. WILLEMET eſt trop au-deſſus des petites vanités que l'on recherche avec ambition, pour recevoir ici les éloges dus à ſes talens diſtingués & aux ſentimens d'eſtime qu'il inſpire généralement. Je me permettrai de rendre mot pour mot l'extrait qu'il a publié ſur ma diſſertation.

» M. LOMBARD, dit M. WILLEMET, a pour but de vanter l'uſage des évacuans dans le traitement des playes nouvelles ſimples ou compliquées ; ſon intention

n'eſt pas néanmoins d'en faire une régle générale, parceque certains rejettent l'emploi de ces remèdes, quoiqu'il faille remarquer qu'il y a des circonſtances qu'il eſt eſſentiel de ne pas laiſſer ignorer, en ce que les purgatifs n'ayant pas été mis en uſage par défiance ou par crainte, il en réſulte des accidens graves & même mortels. Ce qu'il y a de certain, c'eſt que l'expérience préſente ici, par le ſecours d'une théorie claire & certaine, le beſoin de règler ſon attention ſur les évacuations, & cela pour empêcher les effets pernicieux des humeurs ébranlées, miſes en mouvement par la fièvre vulnéraire. Avec cette précaution on empêchera à coup ſûr le trouble qui pourroit arriver dans toute l'économie animale. Ces dogmes étoient déja adoptés par les premiers pères de la médecine : M. LOMBARD en réunit ici une grande partie qui étoient épars : il y ajoute ſes propres obſervations, & forme ſur ce

point des inſtituts qui fixeront à jamais l'attention de ceux qui doutoient de la ſolidité de cette méthode ».

Cette diſſertation, continue M. WILLEMET, offre deux parties. La première apprend le beſoin d'évacuer pour la cure des playes nouvelles; la ſeconde préſente quelques-unes des circonſtances qui obligent d'admettre les évacuans. Si, par exemple, l'eſtomac & les inteſtins étoient farcis de ſubſtances alimentaires en digeſtion, prêtes à s'introduire dans la maſſe des humeurs, on devroit, ſans balancer, préférer les évacuans à la ſaignée, parcequ'ils agiſſent immédiatement ſur l'eſtomac & le canal alimentaire, & qu'en débarraſſant les viſcères, ils ſoulagent ſingulièrement la nature.

Le rapport que M. EHRMANN a fait de cette même diſſertation dans ſon approbation, en ſa qualité de cenſeur, m'étoit un garant non ſuſpect de la certitude de mes préceptes. La confiance méritée

dont jouit M. EHRMANN, ſon zèle pour le bien de l'humanité, le rang que lui donnent la plupart des ſavans de l'Europe parmi les perſonnes de l'art les plus diſtinguées, celui enfin qu'il occupe aujourd'hui dans cette ville avec une dignité & une intégrité qui s'identifient avec des ſentimens auxquels chacun applaudit, étoient bien faits pour m'inſpirer la plus grande confiance. Ne m'occupant que de la recherche de la vérité, je crus l'avoir trouvée quand M. EHRMANN eut mis ſon ſceau à mon travail; & ſi jamais j'ai eu à me glorifier, c'eſt d'avoir mérité ſon approbation.

Les tours & les détours qu'on a pris pour affoiblir ma doctrine; le mêlange qu'on a fait des ſens que j'ai employés à l'explication des faits variés ſur leſquels j'ai établi cette même doctrine que je n'ai jamais donnée pour nouvelle; la confuſion dans laquelle on a expoſé, ſans la moindre reſtriction, les préceptes

que je poſois d'après l'expérience & l'obſervation ; les liaiſons qu'on a faites des phraſes qui étoient étrangères entr'elles, ſans laiſſer les interceptions néceſſaires pour éviter le déſordre du ſens ; la ponctuation négligée ou omiſe à deſſein ; la ſubſtitution des termes &c. ; tout enfin n'a pas peu contribué à faire paroître mon ſtile peſant & indigeſte, & ma doctrine confuſe & preſqu'inintelligible.

Cette vexation ne m'a point ému, quoique né ſenſible ; j'avois adopté l'impartialité pour mon juge, & c'eſt entre ſes mains que repoſoit toute ma confiance. Je proteſte bien ſincèrement que la méchanceté de mes adverſaires ſera déſormais incapable d'altérer la tranquillité dont je jouis. L'expérience la plus commune m'a appris à connoître depuis long-tems, ainſi qu'à DE HALLER que les génies de l'art regretteront toujours avec amertume la juſte indifférence

du public ſur les petits chagrins perſonnels des auteurs, malgré qu'il cherche la vérité avec plaiſir & qu'il aime à la connoître. Les écrivains qui ſe diſputent quelques étincelles de gloire inſpirent ordinairement de la froideur, & ceux qui ſe font un mérite de ſe couvrir des depouilles des autres, excitent la pitié. Telle fut la circonſtance où DE HALLER ſe trouva, lorſque par une ſuite de la jalouſie que ſes rares talens avoient élevée contre lui, on voulut lui arracher une découverte qui lui méritera un honneur éternel. Si la rigueur avec laquelle ſes adverſaires l'ont attaqué, eſt une occaſion de plus pour lui d'aſſurer ſes droits, elle en eſt une auſſi de faire connoître la douceur de ſon caractère par des réponſes pleines d'honnêteté. A quoi bon, en effet, ſe heurter de front parcequ'on prétendra avoir raiſon ſur ce qu'on aura avancé?

VESALE, qui étoit le flambeau de l'anatomie dans le 16e ſiècle, n'a-t-il

pas eu à eſſuyer les injures les plus vives de ſes contemporains, parcequ'il avoit dévoilé les erreurs de GALIEN, tant en anatomie qu'en médecine, ce que perſonne n'avoit oſé faire avant lui ? Tandis qu'EUSTACHE à Rome, DRIANDER à Marbourg & SYLVIUS à Paris lui faiſoient une guerre ouverte à la face de l'europe entière, VESALE triomphoit en ſecret ; & loin de ſe déconcerter, il ſe ſent inſpiré par un nouveau zèle : l'intrigue & la cabale ne ralentiſſent point ſon activité ; conduit par l'amour de la vérité, il travaille avec ſuccès, & jette les fondemens les plus ſolides ſur l'anatomie. Qu'on ne croye pas que ſa réputation ſouffrit un inſtant des injures qu'on ſe permettoit contre lui : tant s'en faut : CHARLES QUINT, qui dans pluſieurs circonſtances l'avoit déja honoré de ſes faveurs, lui donna de nouvelles marques de ſa bienfaiſance, en lui confiant le ſoin

de ſa ſanté. Vesale, à qui la ſupériorité de ſes talens préparoit une carrière brillante, confondit ſes ennemis par un profond ſilence, & c'eſt ainſi que Sylvius eut la douleur de ſe voir ſurpaſſer par ſon élève, au mépris de tous les reſſorts de la calomnie qu'il avoit fait jouer contre lui, afin de le noircir dans l'eſprit de ſes protecteurs.

La jalouſie a régné dans tous les tems, & il n'eſt point rare de voir encore aujourd'hui des gens de l'art en but à la perſécution, tandis que par des travaux utiles ils cherchent à concourir au bien de l'humanité.

DE L'UTILITÉ
DES ÉVACUANS
DANS LA CURE
DES TUMEURS INFLAMMATOIRES, DES TUMEURS FROIDES, &c.

PREMIÈRE SECTION.

Les écrivains anciens & modernes ont unanimement regardé les tumeurs inflammatoires comme les maladies les plus communes. Quoique généralement d'accord ſur leur dénomination particulière & leurs caractères extérieurs, ils ont varié ſur les moyens curatifs que l'on devoit employer. Incertains ſur la cauſe & la nature de ces tumeurs, chacun s'eſt permis un ſyſtême particulier

ſur lequel il a établi ſon opinion : ſyſtêmes enſuite combattus avec ſuccès par ceux qui connoiſſoient mieux les loix de la nature. La fluxion, la congeſtion, la fermentation humorale occaſionnée par les acides & les alkalis, &c. ont donné lieu à des diſcuſſions qui ont tourné au profit de l'art. Toutes réflexions faites, l'œil vigilant du praticien le plus exercé n'a rien découvert de plus juſqu'ici, que l'utilité d'ouvrir des émonctoires à la faveur deſquels on puiſſe modérer ou réſoudre l'inflammation. La ſaignée & les purgatifs ſont les principaux agens qu'on peut faire ſervir utilement à la circonſtance. C'eſt ſelon l'uſage raiſonné qu'on en fait, que la terminaiſon de la maladie eſt plus prompte & plus heureuſe. Ces deux agens, la ſaignée & les purgatifs, ſont diſtingués par leurs effets; & l'ordre du traitement exige qu'on obſerve attentivement les différens mouvemens de la nature avant que

de ſe décider à l'emploi de l'un ou de l'autre. La pratique de la chirurgie préſente des cas ſans nombre, où cette néceſſité eſt évidemment démontrée, & ce ſont ces cas qu'on ſe propoſe d'examiner dans cette première ſection.

I. Dès que les ſymptômes de l'inflammation phlegmoneuſe & éryſipélateuſe ſe développent, il eſt d'uſage en chirurgie comme en médecine de leur oppoſer la ſaignée. En modérant l'action des vaiſſeaux, elle tempère la chaleur des fluides, & prévient par conſéquent un plus grand engorgement. La ſaignée, conſidérée comme évacuative, ſollicite la réſolution de la matière obſtruante, eſpèce de terminaiſon qui quelque fois a lieu dans le phlegmon.

Cette réſolution ſuppoſe que le ſang qui étoit accumulé dans les extrémités artérielles ou dans les premières ramifications lymphatiques, d'épais qu'il étoit,

eſt devenu fluxile ; ou bien qu'égaré dans les vaiſſeaux ſéreux, il en eſt exprimé & refoulé dans les vaiſſeaux ſanguins qui s'y abouchent, & qu'enfin devenu plus fluide, il rentre dans les voies de la circulation. Si la cauſe de l'inflammation eſt interne, ſi elle dépend de la mauvaiſe qualité des humeurs, ces globules ſanguins, quoiqu'atténués & rendus à leur première forme par l'action des artères, ſeront-ils moins impregnés du vice morbifique qui en avoit primitivement excité l'orgaſme ? Ce principe admis, n'eſt-il pas plus qu'évident que la nature ſe trouvera chargé de nouveau du travail de ſon expulſion ? Il y a plus : quand même les humeurs qui auroient donné lieu à l'une ou à l'autre inflammation ſeroient ſaines, autant qu'il eſt poſſible qu'elles le ſoient ; peut-on être aſſuré qu'elles n'ont point été altérées par leur ſtagnation, ni par le dégré de chaleur qu'elles ont éprouvé, & qu'il ſuffira

qu'elles rentrent dans la circulation pour recouvrer leur état primitif ?

En réfléchiſſant ſur les principes de cette propoſition, principes qui émanent des loix connues de l'économie animale, n'apperçoit-on pas déja une indication réelle aux évacuans ? Eſt-il en effet un moyen plus ſûr de prévenir le retour d'une partie des accidens, ou une ſeconde maladie même ſous une forme nouvelle, que de s'occuper ſur le champ de l'évacuation de ces miaſmes impurs réintégrés dans la maſſe des humeurs ? Qui pourroit perſuader qu'en négligeant cette indication la nature ne fût expoſée tôt ou tard à des troubles plus ou moins ſérieux ? La petite vérole, quoique bien ſuppurée, n'en offre-t-elle pas des exemples par la foule d'accidens dont elle eſt journellement ſuivie ?

II. Les changemens heureux qui ſuccèdent aux évacuans adminiſtrés après les ſaignées néceſſaires dans la cure de

l'inflammation devroient bien concourir à jetter plus de jour ſur la pratique. Les ſaignées peuvent-elles entrer en concurrence avec les purgatifs, relativement à leurs effets eſſentiels ? L'expérience de tous les jours ne prouve-t-elle pas qu'elles ne ſont preſque jamais que palliatives, c'eſt-à-dire, qu'elles n'appaiſent la douleur & la chaleur que pour un inſtant ; tandis qu'au contraire les purgatifs attaquent le mal directement dans ſa ſource, qu'ils expulſent la matière étrangère aux humeurs, ou plutôt cette eſpèce d'hétérogène qui les infecte, qui allume la fièvre & qui eſt inconteſtablement la cauſe de tout le déſordre ? déſordre qui ne ceſſe qu'après que la matière en mouvement eſt réunie & dépoſée ſur une partie de la ſurface du corps. M. BOUTEILLE, médecin de la faculté de Montpellier, traite ce point de doctrine dans un mémoire auſſi court qu'intéreſſant tant par la ſolidité de ſes

raiſonnemens que par le ſuccès de ſa pratique & la force du ſtyle (*a*).

Cette théorie ancienne a commencé par perdre de ſon énergie dans l'eſprit de quelques praticiens puſillanimes qui étoient retenus par la crainte de voir augmenter l'inflammation & les autres accidens. Peut-être auſſi que la difficulté de ſaiſir l'indication poſitive aux évacuans les a maintenus dans l'inaction. L'application que fait M. BOUTEILLE d'une doctrine auſſi ſavante dans la cure de la pleuréſie, eſt bien faite pour éclairer ſur celle des maladies inflammatoires externes eſſentielles. » Pour que les purgatifs produiſent les bons effets qu'on peut en attendre après les premières ſaignées, dit ce médecin, il ne faut point ſe borner à des *dilutum caſſiæ*, à des décoctions de tamarins ; c'eſt,

(*a*) Ce mémoire a pour titre : Uſage des purgatifs dans la cure de la pleuréſie. *Journal de médecine, Janvier 1759, pag. 27.*

ajoute-t-il, vouloir remuer la pourriture plutôt que de la chaſſer; c'eſt vouloir augmenter la maladie. Il faut employer des cathartiques efficaces, aſſociés même s'il eſt néceſſaire, aux émétiques. Tout remède, ſelon lui, qui n'agit qu'à demi n'eſt qu'un demi remède, & ſouvent un remède dangereux. Il applique à ſon ſujet ce que SYDENHAM dit, cap. de Hyd... *Cathartica, quæ ſegniùs operantur, magis officiunt quàm proſunt* ».

Qu'on ne croye pas que ſi cette pratique a été négligée, elle ait perdu de ſon mérite. La baſe de ces préceptes eſt inébranlable; & les chirurgiens des tems les plus reculés nous les ont tranſmis comme des objets dignes de la plus grande conſidération.

III. En accordant au phlegmon le caractère d'inflammation qui lui eſt propre, on le voit ſoumis à la règle générale. Les changemens ſucceſſifs qu'il éprouve, loin d'exclure les évacuans, ſemblent

même les exiger d'après les obſervations pratiques. La réſolution de la matière phlegmoneuſe conſidérée comme ſa terminaiſon la plus ſalutaire, quoique la plus rare & la moins naturelle (*b*), n'exclut pas les évacuans. La cure ne ſauroit être radicale ſans leur uſage réglé ; on ne peut même la juger telle, qu'après avoir détruit la cauſe morbifique. Cette deſtruction néceſſaire une fois admiſe, comment pourra-t-elle avoir lieu, ſi ce n'eſt par des évacuations ordonnées par la nature ou ſollicitées par l'art ? Quoique la ſuppuration ſoit

(*b*) Un mouvement inteſtin par lequel la nature embarraſſée tend à rejetter une humeur étrangère qui l'inquiète, eſt une opération bien digne d'elle. Mais comment concevra-t-on qu'un autre mouvement par lequel elle reprendra cette même humeur étrangère, pour la reverſer dans ſon ſein, puiſſe être une ſuite de ſa ſageſſe ? &c. Si je ne craignois de ſortir de mon ſujet, je me plairois volontiers à faire tomber le voile de l'illuſion à ceux qui prêtent ſi légèrement à la nature des actions qu'elle eſt bien éloignée d'approuver.

la terminaiſon ordinaire du phlegmon, & que le ſiège même de cette maladie ſemble en quelque façon la pronoſtiquer: cette eſpèce de cure que l'on doit regarder comme la ſeule radicale, n'a pas moins à eſpérer des évacuans, quelle que ſoit la circonſtance. Ce ſont ces remèdes placés à propos pendant le cours du traitement, & même après la cicatrice faite, qui aſſurent la cure : ils raſſemblent les débris des humeurs échappées à l'évacuation purulente, & les entraînent. Indépendamment de la promptitude avec laquelle le pus ſe diſpoſe & ſe forme, malgré les ſoins de l'art les mieux dirigés dans la curation de certaines tumeurs inflammatoires, parmi leſquelles on compte celles de l'angle de l'œil, des cavités axillaires, des aines, du périné, & principalement de la marge de l'anus ; indépendamment auſſi de l'abondance ordinaire avec laquelle le pus eſt évacué de ces ſortes d'abſcès ; les pur-

gatifs n'ont-il pas journellement leur utilité ? Eſt-il un moyen plus efficace de tarir les ſources purulentes, que d'employer avec art & intelligence les médicamens capables de ſouſtraire à cette ſuppuration une partie de l'humeur qui y eſt entraînée; de vuider & de deſſécher les cellules trop abreuvées, & de diſpoſer l'ulcère à la cicatrice ?

IV. Lorſque les ſymptômes de l'inflammation font place à ceux de la ſuppuration, & que par des cauſes particulières cette ſuppuration ne ſe prépare qu'avec une lenteur qui tient de l'indéciſion ; peut-il y avoir de l'inconvénient à placer des purgatifs, & peuvent-ils être funeſtes ? L'obſervation fournit invariablement des preuves du contraire; & rien n'eſt plus commun que ce qu'a arrêté l'expérience ſur ce point de théorie pratique. Qu'il reſte de l'eſpoir ou non ſur la réſolution ; les évacuans ne peuvent exciter aucun effet défavorable. En

diſſipant une portion de la matière morbifique, ils augmentent la contraction des vaiſſeaux, & favoriſent ainſi la réſolution de la partie reſtante, ſi elle doit avoir lieu ; ſi non, ils concourent à la réduire en pus par une ſuite de la propriété que ces médicamens ont d'agacer les fibres & de les irriter aſſez pour broyer les fluides ſtagnans qui bornoient l'oſcillation des vaiſſeaux à des ſecouſſes trop foibles. Ces deux effets généralement admis par l'obſervation prouvent l'utilité des évacuans dans l'un ou dans l'autre terme de l'inflammation ; puiſqu'ils attirent & entraînent la matière morbifique par les émonctoires ſur leſquels ils agiſſent, & qu'ils contribuent à opérer ſon changement en pus.

V. Une inflammation plus cuiſante, plus étendue & plus vive peut être que celle du phlegmon, celle de l'éryſipèle enfin, a retenu long tems les médecins anciens dans l'indéciſion ſur l'uſage de

la ſaignée, comparativement à celui des purgatifs. GALIEN (*c*) intimement perſuadé que l'éryſipèle eſt ſuſcité par la bile dont le caractère ſouvent acrimonieux le rend plus malin, tient à ce que l'on commence la cure par une forte purgation, afin de l'entraîner au dehors; ſur-tout ſi la douleur eſt légère. DEVIGO & FALLOPPE ont embraſſé cette opinion quoique vigoureuſement combattue par ÆTIUS, de l'autorité de qui FABRICE D'AQUAPENDENTE s'appuye pour prouver contradictoirement la néceſſité de faire précéder la ſaignée dans la cure de cette maladie; lorſqu'elle affecte la tête. AQUAPENDENTE (*d*) dit, que ſi on ne vuide pas les vaiſſeaux avant que d'évacuer par le vomiſſement ou par les ſelles, il eſt à craindre que les amigdales ne s'engorgent, & que les malades

(*c*) Cap. 3 lib. 14 meth. & lib. ad Glaucon.

(*d*) Cap. 59 lib. 4.

ne ſoient ſuffoqués, ainſi qu'ÆTIUS déclare en avoir été témoin. Quoique le ſentiment de ce célèbre profeſſeur de Padoüe l'emporte ſur celui de DEVIGO & de FALLOPE, relativement aux circonſtances, il s'étaye néanmoins de PAUL D'ÆGINE, de THÉODORE PRISCIAN, d'AVICENNE, d'ACTUARIUS & d'HALY-ABAS qui étoient d'avis qu'on ouvrît tout au moins les jugulaires avant que de purger, lorſque l'éryſipèle avoit ſon ſiège à la tête.

VI. Ce qui peut faire craindre l'engorgement des amigdales & la ſuffocation, ne pouvant pas avoir lieu dans le cas où cette maladie affecteroit une autre partie, on a en quelque façon adopté les principes de GALIEN, qui dit que les évacuans doivent être alors préférés à la ſaignée, à moins que l'éryſipèle ne ſoit compliqué d'inflammation phlegmoneuſe. Ce ſont auſſi les propres paroles de DEVIGO : *Phlebotomia*

non convenit in iſto caſu, niſi fuerit ereſipelas phlegmonides.

FABRICE D'AQUAPENDENTE, un de ceux qui s'étoit le plus élevé contre la ſecte galénique, devient dans ce moment-ci un de ſes zélés partiſans. Il donne la préférence aux évacuans purgatifs ſur la ſaignée dans l'éryſipèle ſimple fixé ſur toutes autres parties, afin d'évacuer la ſurabondance de la bile, & crainte que la ſaignée ne mette des entraves à ſon évacuation. *In ereſipelate vero puro in aliis partibus non eſt ſecanda vena, ſed purgans exhibendum, tum ut redundantia bilis evacuetur, tum ne bilis ad evacuationem deducatur.*

VII. En retournant actuellement ſur nos pas, nous voyons diſtinctement que la ſaignée n'eſt que conditionnelle dans la cure de l'inflammation éryſipélateuſe, puiſqu'elle n'eſt admiſe qu'autant que cette maladie affectera la tête, ou qu'elle ſera compliquée. L'éryſipèle étant conſi-

déré comme l'effet d'une bile acrimonieuſe & ſaline qui infecte le ſang & les humeurs qui en émanent ; on ſent que la première obligation de néceſſité eſt d'employer les moyens capables de l'évacuer. C'eſt enſuite des évacuations qu'on fait utilement uſage des alimens & des boiſſons qui ont la propriété de tempérer l'acrimonie des particules dont le ſang eſt imprégné : telles ſont celles qu'on prépare avec les plantes laiteuſes, ſavonneuſes, nitrées & acidulées.

C'eſt là en quelque ſorte où ſe ſont réunis les ſentimens des plus anciens maîtres de l'art, comme des modernes ; & c'eſt ce que ſuivent encore aujourd'hui nos contemporains. Les ſuccès d'une pratique auſſi ſaine ſont ſuffiſamment avoués pour en conſtater la ſolidité ; & les évènemens fâcheux déterminés par une conduite contraire inſtruiſent aſſez pour ſe garantir contre l'erreur, & pour éviter la ſaignée dans la cure de

l'éryſipèle. Indépendamment des autorités & des raiſonnemens, on voit naître la néceſſité de rapprocher & de comparer les objets ſur leſquels les jeunes chirurgiens pourroient ſe faire illuſion. En conſidérant l'éryſipèle comme une tumeur inflammatoire ſuperficielle accompagnée de chaleur vive & brûlante, de fièvre, d'inſomnie, de ſoif & d'inquiétudes; on eſt totalement diſpoſé à croire que les ſaignées doivent contribuer en très-grande partie à calmer les accidens. Le propre de ces évacuations étant de diminuer la maſſe ſanguine; il eſt ſenſible qu'elles doivent relâcher les vaiſſeaux, ralentir l'activité des fluides, appaiſer leur efferveſcence, & par conſéquent modérer leur chaleur: d'où il ſuit que les boiſſons antiphlogiſtiques recommandées doivent produire des effets ſalutaires. L'idée qu'on ſe forme enſuite du calme qui doit en réſulter, prévient en faveur de la ſaignée, & qui plus

eſt, du ſuccès qu'on peut attendre des évacuans adminiſtrés ſecondairement.

Toute ſéduiſante que paroit cette théorie, elle ne s'accorde nullement avec la cauſe de l'éryſipèle qui doit être le premier objet d'attention du chirurgien. La ſaignée propoſée ne peut en combattre les effets que d'une manière palliative, mais elle n'attaque du tout point la cauſe. Il y a même lieu de préſumer qu'elle eſt plus défavorable qu'avantageuſe quand on l'emploie indiſcrètement; puiſqu'elle affoiblit le principe modérateur qui doit contrebalancer la force mouvante de la maladie. C'eſt ſur l'agent morbifique qu'on doit diriger toutes ſes vues, & c'eſt en l'attaquant par des évacuations proportionnellement ſoutenues, qu'on parvient à l'anéantir. Les inconvéniens & le danger qu'il y auroit de faire ſervir la ſaignée trop indifféremment dans la cure de l'éryſipèle, où la bile joue conſtamment le premier rôle, a rendu

les anciens très-réſervés ſur ſon uſage, & très-circonſpects dans leur déciſion. Ils étoient d'abord fondés à croire d'après l'obſervation que la ſaignée devant infailliblement relâcher le ſyſtème vaſculeux cutanné, déja foible d'ailleurs, elle ne favoriſât le retour du principe morbifique dans les ſecondes voyes.

L'expérience leur avoit déja fait connoître par des exemples frappans que les ſaignées abuſives pouvoient occaſionner une ſource de maux, même dans la cure des maladies où elles ſembloient être le mieux indiquées (*e*). Ces exemples ne ſont rien moins que rares; on voit tous les jours des ophtalmies devenir incurables, & des éryſipèles dégénérer

(*e*) On peut conſulter ſur cet objet un ouvrage qui a pour titre : *Les Abus de la ſaignée démontrés par des raiſons priſes de la nature & de la pratique des plus célèbres médecins.* Il ſera aiſé de juger du mérite de cet ouvrage par le compte qu'en a rendu M. de Vandermonde, journal de médecine, mai 1759.

promptement en gangrène, pour avoir inſiſté avec opiniâtreté ſur les fréquentes ſaignées. Les vaiſſeaux cutanés, affaiſſés coup ſur coup, languiſſent; ils ſe flétriſſent, la peau brunit & la chaleur s'éteint. Les perſonnes cacochymes, celles qui habitent des endroits humides &c. ſont plus expoſées que d'autres à cette fâcheuſe terminaiſon. Les digeſtions dans cette eſpèce d'individus ſe font toujours mal & avec peine; la ſanguification par conſéquent ne peut être qu'imparfaite, & les ſucs dont le ſang ſe charge mal élaborés : auſſi ſeroit-il difficile qu'ils fuſſent ſujets aux maladies inflammatoires eſſentielles & ſimples, & qu'elles ſe terminaſſent heureuſement. Leur ſang eſt d'un caractère qui y eſt tout oppoſé, & celui de leurs humeurs a bien plus de pente à la pourriture qu'à l'inflammation. Les égards que mérite (relativement à la ſaignée) la cure de l'inflammation éryſipélateuſe, de même

que celle de tous autres genres qui affectent les organes les plus délicats, ſont relatifs à la multitude des acceſſoires qui entrent en conſidération avec le principal. C'eſt pourquoi, dès qu'après les premières ſaignées on s'apperçoit que les fibres deviennent un peu ſouples, il eſt prudent de ſolliciter l'évacuation des humeurs impures par la voye de quelques purgatifs appropriés. A meſure que les évacuations ont lieu, on doit chercher à ranimer l'action affoiblie des vaiſſeaux malades. L'application des topiques réſolutifs, aromatiques, ſagement adminiſtrée, en hâte le dégorgement, & contribue ſinguliérement à les fortifier. Si on néglige la circonſtance, & qu'on apporte trop de lenteur à diſperſer & à évacuer la matière humorale déja fixée, elle ſe transforme en pus à l'aide d'une action ſuffiſante qu'auront conſervé les fibres organiques. Les ulcères qui réſultent

des différens points abſcédés ſont d'un mauvais caractère & d'une cure très-laborieuſe, ſi toutefois elle n'eſt pas incertaine. Telle eſt la méthode curative qu'ont laiſſé à leurs ſucceſſeurs les ſavans praticiens de l'antiquité; conduite qu'on tient encore aujourd'hui dans le traitement d'un certain genre d'éryſipèle qu'on regarde comme vénéneux, & à qui on a donné le nom de feu perſique. La chirurgie ancienne s'étoit fait une loi de ne s'ouvrir le premier pas dans la cure de cette maladie qu'à la faveur des purgatifs; mais il faut obſerver qu'on les faiſoit ordinairement précéder d'amples boiſſons rafraichiſſantes, afin d'humecter, de détremper & de délayer les fluides acrimonieux, & d'émouſſer leur cauſticité pour les évacuer enſuite en plus grande quantité à la fois. Ces purgatifs n'excluoient point la ſaignée d'une manière abſolue; elle étoit toujours applicable dans les circonſtances indiquées

par le caractère des ſymptômes, abandonné au jugement & à la ſagacité du chirurgien.

Que conclura-t-on de cette pratique fondée ſur des réflexions judicieuſes qui couvrent d'honneur la chirurgie ancienne ? ſinon que la cure des maladies éryſipélateuſes dépend eſſentiellement des purgatifs, & que leur combinaiſon avec les autres évacuans propres aux circonſtances, ſont des ſecours auxquels la chirurgie moderne a applaudi d'après les préceptes des anciens.

IX. Ces mêmes dogmes peuvent s'étendre ſur la cure de l'herpès & de l'anthrax, lorſqu'on a des ſignes de plénitude dans les premières voies, & que la marche des ſymptômes fait craindre la putridité, comme dans l'anthrax de cauſe interne ſur-tout ; mais principalement lorſque le ſujet eſt d'une conſtitution cacochyme.

On eſt d'autant moins diſpoſé à s'écar-

ter de ces principes que ces deux genres de maladies inflammatoires, l'herpès & & l'anthrax, ſont communément ſuſcités par des humeurs malignes, dont on ne peut trop ſe hâter de modérer la fougue & de dompter la puiſſance; effets qui ne ſont dus qu'aux évacuans. JEAN DEVIGO (*f*); ce chirurgien d'une ſi haute réputation que ſon autorité ne peut être ſuſpecte, met le plus grand intérêt dans la cure de ces maladies : Écoutons-le.

Les deux premières intentions de DEVIGO ſont d'abord de mettre ſous les yeux tout ce qui peut avoir rapport à la cure du côté de l'hygiène, & on peut dire qu'il les remplit bien. Sa troiſième, qui devient plus intéreſſante dans ce moment-ci, conſiſte à ſe rendre inſtamment maître de la matière par des topiques, & de l'évacuer en purgeant utilement le ventre. Il ne rejette point

(*f*) Cap. XI. Lib. 2. p. 68. & Cap. XIX. p. 82.

la ſaignée; mais il y a lieu de croire qu'il la regarde comme un moyen ſecondaire : & c'eſt alors qu'il conſeille d'ouvrir la veine du côté affecté, dans la crainte probablement qu'on ne fît refluer la matière vénéneuſe ſur d'autres parties, ſi on venoit à ſaigner à l'oppoſé. *Tertia quidem intentio, quæ eſt materiam gubernare ipſamque removere, completur adminiſtratione localium, factâ prius utili purgatione ventris, ac per phlebotomiam ex eadem parte, cùm ſemper materia puſtulæ hujuſmodi ſit venenoſa.* PARÉ, qu'une théorie ſavante guidoit dans la pratique, eſt entré dans les vues de DEVIGO, à la ſaignée près. Son premier ſoin eſt, comme lui, de faire obſerver le régime, & le ſecond, de conſeiller les médicamens purgatifs excluſivement, afin d'évacuer la matière viciée qui produit la maladie. » Quant » à la curation, dit ce grand chirurgien, » on aura égard à trois points. Le pre- » mier eſt touchant la manière de vivre

» qui doit être ſemblable à celle qu'a-
» vons dit au chapitre d'éreſipelas. Le
» ſecond, évacuer la matière antécé-
» dente, qui ſe fera avec médicamens
» purgatifs, évacuant l'humeur péchant,
» à quoi faire, ajoute PARÉ, les clyſ-
» tères ſont quelquefois ſuffiſans, ſi le
» ventre eſt de ſoi mol, & ſi les urines
» coulent facilement, d'autant qu'avec
» icelles grande quantité de cette hu-
» meur ſe purge (*g*).

On voit que PARÉ motive avec une préciſion faite pour inſtruire la poſtérité la plus reculée, combien il faut être attentif à obſerver les moyens que la nature employe de préférence pour évacuer l'humeur impure, afin de pouvoir la ſervir plus utilement. Bornons-nous actuellement à ſuivre les conſidérations pour leſquelles il inſiſte ſur les évacuans dans la cure des maladies

(*g*) Liv. 7. Chap. 14, pag. 170.

que nous avons ſous les yeux, & diſons : ſi la première intention de PARÉ eſt d'évacuer l'humeur peccante ; c'eſt qu'il craint que par ſon ſéjour, eu égard à ſon activité, elle ne détruiſe la contexture des parties ſur leſquelles elle ſeroit dépoſée ; qu'elle n'étende même ſon action fort au-delà ; & qui pis eſt, qu'elle n'infecte les ſecondes voies. La pratique n'a jamais varié ſur cet objet, car on ſait que ſi on abandonne la nature à ſon impuiſſance, c'eſt-à-dire, qu'on ne cherche pas à affoiblir les forces de ſon ennemi, elle ſuccombe. Le ſeul moyen par conſéquent de la rendre triomphante, eſt de l'expulſer. Les ſuccès nombreux que l'application de ces préceptes a eu entre les mains des chirurgiens les plus recommandables y a mis le ſceau de l'approbation. FABRICE DE HILDEN (*h*) guérit ainſi

(*h*) Obſ. 80. Cent. 4.

heureuſement un jeune homme de Lauſanne & un bourgeois de la même ville, attaqués l'un & l'autre d'une inflammation gangreneuſe, ſuite d'une piquure de guêpe. Ce célèbre chirurgien, n'imaginant pas pouvoir diminuer l'intenſité de cette inflammation par les ſaignées, crut devoir recourir ſans délai aux médicamens cholalogues, dans l'intention d'évacuer la bile par le bas, & d'entraîner le vice morbifique avec ſon aliment. La promptitude de la cure juſtifia la ſolidité de ſon jugement & l'excellence de ſon procédé.

X. Il n'eſt point de généralités cependant qui ne ſuppoſent des exceptions : auſſi eſt-il des cas où la ſaignée peut être utile malgré certaines indications qui paroiſſent l'exclure. Le genre d'inflammation, la rapidité avec laquelle ſon accroiſſement a lieu, marquent au chirurgien ſurveillant la conduite qu'il doit tenir d'après les ſymptômes carac-

tériſtiques; & la ſaignée peut avoir lieu. L'ampleur du pouls, la lenteur de ſes oſcillations ne ſeroient encore que des ſignes équivoques, ſi on n'y réuniſſoit la cauſe de la maladie, la conſtitution du ſujet, le local qu'il habite, ſes exercices ordinaires, les affections de l'ame qui lui ſont particulières, &c.

Lorſque la ſaignée eſt faite d'après ces conſidérations, elle eſt conſtamment favorable : dans le cas contraire, je veux dire dans celui où il y auroit des ſignes de cacochymie bilieuſe, les évacuans émétiques adminiſtrés dès le principe de la maladie inſpirent beaucoup de confiance, leurs effets étant toujours ſalutaires.

XI. Il n'en eſt pas ainſi de l'inflammation qui ſurvient aux playes des corps cachochymes ; elle n'admet pas généralement la ſaignée. Cette inflammation n'eſt jamais cauſée par l'effervescence du ſang; donc elle ne demande pas qu'on relâche

le tiſſu fibreux par des topiques émolliens, ni par des évacuations ſanguines. Ces engorgemens inflammatoires ſubſéquens ſont l'effet des fluides impurs, accumulés, pour avoir négligé les évacuations convenables dans le principe de la maladie ; auſſi ne les diſſipe-t-on jamais mieux que par les purgatifs. La conſtitution ſeule du bleſſé donnera lieu à d'utiles réflexions ; mais ce qui éclairera encore davantage, c'eſt l'œdématie qui accompagne ce genre d'inflammation, qui ſouvent même la précède & s'étend au loin ſur la partie affectée, tandis que l'inflammation ſe borne aux environs de la playe.

Quelqu'exceſſif qu'on puiſſe ſuppoſer cet engorgement, & quelqu'ample que ſoit le pouls, comme il eſt aſſez ordinaire en pareil cas ; la ſaignée n'en eſt pas moins contr'indiquée. L'expérience rationnelle prouve que, loin de prévenir la gangrène à craindre, elle ne pourroit

que la hâter. Le moyen d'éviter cet accident eſt de réunir ſous un même coup d'œil l'état de la langue & celui des viſcères, & d'en comparer les ſymptômes avec ceux de la partie malade. Il n'eſt pas douteux qu'après cet examen on ne préfère les cataplaſmes & les lotions antiſeptiques ſtimulantes aux relâchans, pendant que par le ſecours des eccoprotiques on cherchera à vuider les humeurs par les ſelles, comme la voie d'excrétion la plus favorable & la plus ſûre.

Les humeurs viciées n'ont pas toutes le même dégré de malignité ; mais quelque légère cependant que ſoit leur altération, elles n'excluent point les ſages précautions par leſquelles on peut détruire le vice dont elles ſont imprégnées ou qui les domine ; & c'eſt encore l'ouvrage des évacuans (*i*).

(*i*) On s'étendra davantage ſur cet objet dans la ſection ſuivante.

XII. Les ſymptômes qui annoncent qu'une maladie inflammatoire externe dépend en partie du vice des premières voies indiquent l'uſage qu'on doit faire des évacuans purgatifs. Chaque maladie porte ſon caractère diſtinctif, indépendamment de certaines affections qui ne lui ſont point eſſentielles, & qui laiſſent néanmoins de vraies indications à remplir. C'eſt enſuite des connoiſſances priſes de ces divers caractères qu'on règle la marche à tenir dans le traitement.

XIII. La cure des tumeurs froides ou par congeſtion nous prépare un nouveau champ. Les tumeurs dures des parties molles, celles qui ſont formées par l'engorgement des glandes, celles qui attaquent la propre ſubſtance des os, ſont tellement ſoumiſes aux évacuans, qu'on peut dire qu'ils décident preſqu'en totalité du ſort de la plûpart de ces maladies. L'avantage qu'on a de les marier avec les fondans appropriés à

l'eſpèce de vice humoral, ne peut manquer de les rendre efficaces. Ceux qui ont attribué des vertus ſpécifiques à certains topiques pour fondre & diſſiper ces tumeurs ſans inconvénient & ſans retour, n'ont pu ſe diſpenſer d'admettre les évacuans purgatifs comme adjoints. Plus le traitement eſt méthodique, plus ils deviennent intéreſſans. Il eſt très-poſitif que les émolliens aqueux ſuivis des réſolutifs fondans ne ſuffiſent jamais pour expulſer l'humeur obſtruante du ſyſtême glanduleux que je prends ici pour exemple. Le ſuccès de la cure dépend de ſaiſir les inſtans où la matière ſtagnante un peu détrempée paroit ſuſceptible d'une certaine ondulation. C'eſt alors qu'il eſt plus facile de la conduire par la route qui doit l'évacuer. Ces effets ſalutaires ne ſont-ils pas dus aux purgatifs répétés ſelon l'ordre des circonſtances ? Pour tirer des réſolutifs tout l'avantage qu'on peut s'en promettre

dans la cure des tumeurs froides, il conviendroit de ne les appliquer qu'après avoir employé les évacuans. La propriété des topiques relâchans humides étant de ramollir la tumeur, comme celle des évacuans d'en diminuer le volume; on conçoit que les réſolutifs en agiſſant ſur les fibres organiques déja débarraſſées, opéreront plus énergiquement: ils précipiteront la fonte de l'humeur la plus épaiſſe, & ils la diſperſeront: ce qui n'auroit pu ſe faire, ni auſſi promptement, ni auſſi utilement, ſi les vaiſſeaux euſſent été exactement remplis. Une pratique auſſi unanimement avouée ne doit pas demander à être étayée par des exemples, qui prouvent toujours mieux l'utilité des évacuans dans la cure générale des tumeurs qui attaquent principalement les organes glanduleux. Si cela étoit, la cure chirurgicale de la plupart des bubons vénériens ſuffiroit.

XIV. L'inſuffiſance des topiques pour guérir radicalement ces tumeurs eſt aſſez connue, ſans qu'il ſoit beſoin de s'y arrêter. En ſuppoſant que ces topiques parviennent à les réſoudre ſi parfaitement qu'il n'y en reſte pas le plus léger veſtige, la cure ſeroit-elle radicale ? Ne faut-il pas, pour que cette cure ne ſoit point équivoque, que la cauſe déterminante de la tumeur, que le germe, en un mot, auquel elle a dû ſon exiſtence, ſoit entièrement détruit ? & cette deſtruction peut-elle avoir lieu ſans le concours d'aucun évacuant ou purgatif, ou ſudorifique, ou diurétique &c. ? Car enfin, en accordant la réſolution de la tumeur à l'application des topiques, comme cela arrive quelquefois, agiſſent-ils autrement qu'en préparant peu-à-peu l'humeur épaiſſie & retenue à une fonte ſuſceptible d'être reverſée dans la maſſe des liqueurs ?

Ce *reverſement* * d'humeurs préſente-t-il autre choſe que ſon déplacement ? On conviendra, après tout, que ce tranſport de matière ne peut ſuffire pour conſtater la cure radicale : elle ne peut être telle que dans le cas où on auroit fait un uſage convenable des évacuans : ce ſont eux enfin qui doivent y mettre le ſceau. En accordant auſſi (comme choſe non moins commune que cette première propoſition) que l'humeur retenue dans le tiſſu de la glande parvienne après un certain travail à ſe convertir en pus ; que le dépôt s'ouvre une iſſue de lui-même, ou qu'il ſoit évacué par art ; que réſultera-t-il encore de ce dernier phénomène ? Se perſuadera-t-on que cette converſion de la matière morbifique en pus doive ſuffire pour anéantir le vice dont une partie des humeurs étoient imprégnée ;

* On voudra bien me paſſer ce terme en faveur de l'expreſſion.

ou qu'une ſuppuration, quelqu'abondante & longue qu'elle ſoit, l'épuiſera & le détruira de manière à tranquilliſer ſur la récidive de la maladie ? Il eſt au moins permis d'en douter juſqu'à ce qu'on ait prononcé affirmativement. M. FABRE eſt un de ceux qui ſont entré dans quelques détails relatifs à cet objet. Il penſe que le danger de la vérole doit être moins grand lorſqu'il ſurvient aux chancres, dans les glandes les plus voiſines, un bubon qui ſe termine par une ſuppuration louable & abondante. Il s'en faut bien que M. FABRE compte ſur l'excluſion de la vérole, toutes les fois que le bubon ſera ſoumis à une ſuppuration abondante : *un danger moins grand* ne ſuppoſe certainement pas qu'on eſt à l'abri de la crainte. Or ce danger exiſte, & il exiſte réellement : rien donc de moins déciſif à cet égard que le prononcé de M. FABRE : nous n'irons pas plus loin. Une expérience fort an-

cienne prouve que les purgatifs fondans aſſociés avec les antiſyphilitiques diviſent, atténuent & évacuent mieux que tous autres l'humeur infecte qui caractériſe eſſentiellement la maladie : ce que l'obſervation la plus commune confirme d'une manière irrévocable. L'effet primitif de ces remèdes eſt d'expulſer la portion d'humeur diſſoute, & le ſecond de provoquer la diſſolution des molécules denſes qui auroient reſiſté à la foibleſſe organique des vaiſſeaux obſtrués, ſur leſquels ces médicamens agiſſent directement. Il en eſt de la tuméfaction vénérienne des teſticules, comme de celle des glandes inguinales : les purgatifs adminiſtrés avec intelligence font dans l'une & l'autre circonſtance la partie la plus eſſentielle de la cure. C'eſt ainſi que la matière formatrice des nodus, des exoſtoſes vénériennes &c, une fois ébranlée par les topiques capables de les pénétrer, eſt diſperſée & évacuée par les purgatifs mercuriaux,

XV. Les véroles confirmées ſoumiſes au mercure en friction, donnent également lieu à des réflexions intéreſſantes ſur les évacuans. Lorſqu'après avoir introduit dans le ſang une certaine quantité de ce minéral, les malades éprouvent quelques douleurs vagues dans les régions du bas-ventre ; que les déjections alvines deviennent plus fréquentes &c.; rien n'eſt mieux indiqué que les évacuans. Ils dégagent les vaiſſeaux ſurchargés par l'affluence des matières humorales diviſées dont le ſort étoit d'être portées ſur la voie des ſelles, & en empêchent le retour dans la maſſe ; ils rétabliſſent l'harmonie, ramènent le calme, & concourent médiatement à la cure.

Il eſt de fait, & j'aime à le répéter d'après M. FABRE, que le mercure adminiſtré ſous quelque eſpèce de forme que ce ſoit, produit invariablement certaines criſes pour leſquelles on n'a pas tous les égards néceſſaires dans la cure, ſoit qu'on

les méconnoiſſe, ſoit qu'on néglige de s'en occuper. C'eſt cependant au mépris de ces criſes qu'on peut imputer la repullulation des ſymptômes qui ſurviennent dans le cours du traitement, au grand étonnement des chirurgiens & des malades, que la prompte diſparition des ſymptômes primitifs, après quelques frictions, avoit d'abord flatté. Pour peu de réflexions qu'on faſſe, on conçoit que la matière morbifique atténuée & préparée à une évacuation quelconque, ſéjournant dans les endroits où elle étoit dépoſée, rentre indiſpenſablement dans les humeurs, & ſe porte alternativement ſur une partie ou ſur une autre. Ces inconvéniens ne peuvent s'éviter qu'en veillant avec attention aux différens mouvemens de la nature, afin de la ſeconder à propos dans ſes opérations, ou afin de lui ouvrir des voies de décharge qu'elle n'attend que du ſecours de l'art. La plus analogue étant la voie des ſelles, on fait

uſage des purgatifs doux après avoir fait précéder quelques lavemens émolliens & des boiſſons adouciſſantes. Il n'eſt point à craindre, comme quelques-uns le croient, que ces légers évacuans, adminiſtrés conformément aux circonſtances, interrompent le traitement & ſuſpendent la cure : tant s'en faut. Si la maladie exige encore quelques nouvelles applications du remède, on les règle avec prudence, ſauf à recourir de nouveau aux évacuans, ſi le cas le requiert ; & quand enfin on eſt parvenu à expulſer tout ce qui étoit diſſous, les ſymptômes étant diſſipés, la cure n'eſt point équivoque.

XVI. Les ſcrophules, dont le caractère eſſentiel eſt en quelque façon auſſi peu connu que leurs productions ſont difficiles à détruire, ont tout à eſpérer des évacuans. Les différens remèdes dont on a vanté juſqu'ici l'excellence pour la cure de ces maladies, ont été la plupart en défaut.

Les ſeuls dont on a eu quelque ſuccès, ſont ceux qui en diviſant la lymphe épaiſſie, fixée dans les cryptes des glandes, procuroient des évacuations relatives, ou par la tranſpiration, ou par les urines, ou par les ſelles. On eſt très-porté à croire que les remèdes publiés tout récemment par M. LALOUETTE docteur régent de la faculté de Paris, ſont de ce nombre. Les ſavons ſolaires & martiaux réunis ou diviſés, & modifiés ſelon les circonſtances avec des purgatifs réſineux, annoncent des propriétés conformes à l'état d'indiſpoſition des humeurs. Les différentes préparations de ces ſavons, dont M. LALOUETTE donne généreuſement la compoſition, étant bien faites & adminiſtrées à la doſe marquée dans ſon formulaire, ne peuvent manquer d'avoir le plus grand ſuccès.

Les remarques qu'on ſe permet ici par digreſſion font connoître, par un calcul fait d'après la plus exacte obſer-

vation, que ſur cent enfans attaqués de ſcrophules ſimples plus d'un tiers guériſſent lorſqu'ils ont atteint l'âge de puberté. Un problême auſſi facile à réſoudre auroit pu inſpirer aux gens de l'art particulièrement occupés à la recherche des moyens curatifs de cette maladie, des réflexions plus ſolides ſur leur méthode.

Quelques praticiens ont cru trouver dans des médicamens purement fondans, ainſi que d'autres dans les ſudorifiques ou dans les apéritifs, un ſpécifique indiſtinctement propre aux différens genres de cette maladie; & cette erreur a probablement borné leurs recherches. D'autres encore, quoique perſuadés que les ſcrophules conſiſtoient dans l'épaiſſiſſement de la partie blanche du ſang, ont penſé qu'il convenoit de l'atténuer & de la rendre ductile par l'uſage ſoutenu du petit-lait; & pour détruire plus efficacement l'acrimonie qu'ils avoient droit

de ſuſpecter dans les humeurs, ils recommandoient le lait pur de chèvre ou d'aneſſe, ou de vache pour toute nourriture. C'eſt ainſi qu'ils réuniſſoient l'inutile au défavorable. Ils auroient pu voir cependant, comme dans l'épaiſſiſſement lymphatique de cauſe vénérienne, que la denſité des ſucs blancs n'eſt ici que l'effet du vice humoral inhérent à la maſſe; qu'il ne ſuffit pas d'en combattre les productions pour obtenir une cure radicale; mais qu'il faut attaquer ce vice même dans tous ſes retranchemens, l'anéantir & l'expulſer par les remèdes oppoſés à ſon caractère. Qui peut ſoupçonner le lait d'avoir toutes ces propriétés ?

XVII. Les cauſes des ſcrophules ſont peut-être infiniment plus multipliées qu'on ne le penſe; & les obſervations ſur pluſieurs cures opérées par des moyens diamétralement contraires pourroient ſervir de preuve à cette aſſertion.

Peut-être auſſi que ce qu'on appelle en ſtyle d'école *ſignes commémoratifs & rationels* ſont un peu trop négligés par certains praticiens : ce qui a pu influer ſur le peu de connoiſſances fondées qu'on a juſqu'ici des diverſes cauſes de cette maladie.

La diſſipation complète de quelques tumeurs ſcrophuleuſes par l'uſage des mercuriaux, en a impoſé trop légèrement à pluſieurs maîtres de l'art : puis enſuite leurs expériences réitérées n'ayant pas eu le ſuccès qu'ils en attendoient, ils ont diſcrédité ces remèdes avec auſſi peu de ménagement qu'ils les avoient adoptés avec peu de réflexion dans toutes ces eſpèces de ſcrophules. S'ils avoient eu égard au chapitre des obſervations, & qu'ils euſſent pris la peine de ne ſe décider qu'après de juſtes comparaiſons, ils auroient vu que, ſi des ſcrophules rebelles à quantité de remèdes propoſés par la chirurgie & l'empiriſme, avoient

été radicalement guéries par l'uſage des préparations mercurielles & du mercure en frictions, il y en avoit d'autres, & c'eſt le plus grand nombre, où ce minéral, employé ſous toutes eſpèces de formes, les irrite & favoriſe leur développement. Cette alternative de bien & de mal dans le traitement d'un même genre de maladies, où l'on s'eſt fait une loi d'employer avec une ſcrupuleuſe attention les mêmes remèdes, n'en dit-elle pas aſſez pour faire connoître la variété des cauſes des ſcrophules? Le ſuccès de l'un ne doit-il pas confirmer le ſuccès de l'autre, quand on adapte uniformément le même remède à la même maladie? Et pourquoi ce même remède enfin guérit-il la première & aggrave-t-il la ſeconde?

Je ſuis bien diſpoſé à douter ſi un peu plus de confiance aux vices héréditaires n'auroit pas contribué à éclairer ſur une des principales ſources de ce mal. Ce

n'eſt pas choſe rare de voir des enfans naître de parens très-ſains, être affectés depuis leur bas-âge d'un vice ſcrophuleux qui leur auroit été tranſmis par des ayeux, dont le ſang étoit imprégné de virus ſyphilitique. Cette dégénéreſcence a paru trés ſingulière d'abord, & a été un objet de profonde méditation pour plus d'un phyſicien. Mais faute d'une explication bien exacte, il n'eſt reſté que des doutes, & la choſe n'en a pas moins conſervé ſon exiſtence réelle. On connoit encore aujourd'hui une famille diſtinguée de l'Alſace, qui depuis plus de trois cens ans eſt le jouet de la nature dans une affection arthritique. La maladie des ayeux paſſe conſtamment aux petits-fils, & ſemble reſpecter la première génération, quoiqu'immédiatement procréée du ſang d'un gouteux. Ce qui ajoute à cette ſingularité qui a étonné & qui étonne encore, eſt que cette maladie ne ſe déclare que dans le

cours de la quarantième année, & que ceux qui en ſont affectés en périſſent communément avant la cinquantième.

Si par malheur des phénomènes auſſi curieux éveillent infructueuſement l'attention des philoſophes, au moins pourront-ils ſe convaincre après de tels exemples, comment il eſt poſſible que les ſcrophules tiennent quelquefois à une maladie dégénérée. Il peut donc être vrai que ſi les préparations mercurielles n'ont pas toujours réuſſi au gré de ceux qui les ont adminiſtrées dans la cure des ſcophules en général, ce ne doit pas être un motif pour les en exclure d'une manière abſolue; puiſqu'il eſt prouvé qu'il y a des cas où leur uſage eſt tellement indiſpenſable qu'on ne peut terminer la cure ſans elles.

XVIII. Seroit-ce un mal de convenir enſuite que la multiplicité & la complication des cauſes de la maladie ſcrophuleuſe jettent beaucoup d'obſcurité ſur

la connoiſſance exacte qu'il ſeroit à deſirer qu'on eût de chacune d'elles en particulier, relativement à l'âge, au ſexe, à la conſtitution, au local habité &c., & que la difficulté de ſaiſir tout ce qui peut y avoir un rapport parfait, rend leur cure très-laborieuſe & ſouvent incertaine?

L'académie royale de chirurgie, dont tous les vœux ſe réuniſſent en faveur de l'humanité ſouffrante, a ſenti l'importance d'avoir parmi ſes faſtes un travail ſolidement digéré & fortifié par l'obſervation, ſur une maladie auſſi commune & auſſi rébelle que les ſcrophules. Elle propoſa en 1749 de déterminer le caractère des tumeurs ſcrophuleuſes, leurs eſpèces, leurs ſignes & leur cure: non ſatisfaite des efforts des concurrens, elle renvoya la même propoſition à l'année 1751. Cette compagnie, guidée par un zèle & une équité qui fait partie de l'éloge dû à

chacun de ſes membres en particulier, déclare que, malgré ſix mémoires admis au concours ſur la quantité qu'elle en avoit reçue, aucun des auteurs n'avoit ſatisfait exactement à toutes les parties de la propoſition. Que ſignifie cette expreſſion de la part de l'académie ? ſinon la difficulté d'établir une méthode générale dans la cure des ſcrophules, précédée de la néceſſité d'en connoître la cauſe matérielle, immédiate & eſſentielle.

XIX. Il eſt tems enfin de ſe rapprocher de la cure de ces maladies & de ſe rendre compte de l'effet des évacuans. Quoique les ſcrophules diffèrent par quantité de cauſes & de complications ; les avantages qui réſultent des traitemens variés qu'elles exigent, n'en ſont pas moins fondés en grande partie ſur l'uſage des médicamens évacuatifs. Pour ne pas s'écarter des règles générales établies d'après l'expérience, on bornera ces réflexions à ce qu'ont décidé à

cet égard les ſavans qui ſe ſont principalement occupé de cet objet, & de qui l'académie a recompenſé les travaux en 1751.

M. FAURE à qui elle a décerné la première palme, admet, il eſt vrai, les évacuans purgatifs dans la cure des ſcrophules; mais il en rejette la fréquence, ſans rien dire du motif qui l'y détermine. Il ſeroit eſſentiel de ſavoir actuellement s'il ſuffit de vuider le ventre de loin en loin avec la manne & la confection hamech. Le peu d'effet qu'on peut attendre de ce remède, dont la confection fait l'énergie, n'équivaut pas à la réſiſtance qu'oppoſe la matière morbifique. Peut-être même ce purgatif n'a-t-il pas toutes les propriétés relatives au genre de la maladie ? Le ſpécifique propoſé d'ailleurs par M. FAURE n'a pas une vertu évacuante bien conſtatée. M. BORDEU, qui a partagé l'honneur d'être couronné avec lui, préſente une pra-

tique bien différente : non-ſeulement il conſeille les purgatifs cathartiques comme curatifs auxiliaires, par des raiſons fournies d'après l'expérience rationnelle ; mais il penſe avec FUSCHIUS qu'on peut tirer certains avantages des vomitifs ; & par la réputation que l'ipecacuanha a de fondre les viſcoſités des premières voies, il lui donne la préférence. M. BORDEU rappelle la pratique de CHAULIAC, de JOUBERT, d'ETMULLER & de BAILLOU, qui propoſoient pour la cure des écrouelles différentes eſpèces de purgatifs relativement à la confiance qu'ils avoient en particulier à l'un ou à l'autre de ces remèdes. Puis après une combinaiſon ſavante ſur les effets avantageux que ces médicamens fréquemment adminiſtrés ont eu entre les mains de GALIEN & de MONTANUS dans la curation des skirres chancreux, il conſeille les évacuans réitérés comme très-propres à la cure des ſcrophules.

M. CHARMETTON, dont la diſſertation a mérité de l'académie d'être imprimée à la ſuite de celles de MM. FAURE & BORDEU, inſiſte pareillement ſur la fréquence des purgatifs, ſur-tout ſi la cauſe du mal a ſon ſiège dans le vice des digeſtions; ſi le malade eſt cacochyme ou d'un tempérament phlegmatique.

XX. La fréquence des purgatifs n'eſt pas ici le ſeul objet de contradiction qui ſubſiſte entre MM. FAURE & BORDEU. La nature ou l'eſpèce de médicamens évacuatifs fixe ſingulièrement l'attention du dernier; & il ne paroit pas montrer à beaucoup près la même confiance que M. FAURE aux remèdes doux, comme la manne & la caſſe, qui, quoiqu'ils procurent des évacuations, ne lui ont pas toujours réuſſi. Il paroit en effet que ces ſortes d'évacuations ne peuvent être que le réſultat des matières excrémenticielles qui ſont pouſſées par les ſelles ſans beaucoup d'effort. Or ces remèdes

ſont-ils capables d'emporter l'enduit glaireux & ténace qui tapiſſe les inteſtins ? enduit que les matières fondues par les pilulles ſavonneuſes augmentent ; tandis qu'on a la preuve qu'il ne peut être détaché & évacué que par des ſecouſſes réitérées de la part des médicamens. Auſſi Mr. BORDEU donne-t-il la préférence aux évacuans draſtiques, tel que le jalap, le ſéné &c.

Un raiſonnement théorique auſſi concluant, ſecondé par des effets qui en juſtifient à chaque inſtant la ſolidité, ne doit pas laiſſer de doutes ſur l'efficacité des évacuans dans la cure des ſcrophules, ni ſur la néceſſité de leur fréquence dans la généralité des cas, ni ſur leur choix. On doit obſerver cependant que, malgré l'uſage preſqu'unanimement admis des purgatifs ſtimulans dans le cas dont il eſt queſtion, il ne faut pas s'en autoriſer de manière à les adminiſtrer habituellement ſans correctifs. Il ſeroit à

craindre qu'en portant leur première action ſur l'eſtomac, ils n'en irritaſſent trop les fibres, & ne reſſerraſſent la bouche des vaiſſeaux gaſtriques au point de retenir les ſucs qu'ils doivent épancher. Peut-être auſſi détermineroient-ils dans la totalité du canal une irritation très-déſagréable qui pourroit donner lieu à des accidens qu'on ſe fait toujours un devoir de prévenir dans l'uſage des moyens qu'on employe avec intention de faire le bien. Ces purgatifs peuvent être aſſociés fort avantageuſement avec les autres remèdes qui ſont réputés comme les plus propres à contribuer à la cure des écrouelles. L'ouverture des cadavres de la plupart de ceux qui ſont morts à la ſuite de ces maladies ayant fait connoître que les glandes méſaraïques étoient engorgées & obſtruées, on conçoit que les purgatifs réunis avec les apéritifs doivent produire de bons effets. Ils diviſent & atténuent

peu à peu les humeurs épaiſſies, & les portent ſur les émonctoires les plus diſpoſés à les évacuer.

XXI. Parmi les différentes eſpèces de tumeurs froides qui naiſſent au col & à ſes environs, on compte le gouêtre ou bronchocèle. Sans entrer dans la diverſité des cauſes qui peuvent donner occaſion à ce genre de maladies, on ſe contentera de conſidérer cette tumeur comme un amas lymphatico-séreux qui s'épaiſſit peu à peu par ſon ſéjour dans ſes propres vaiſſeaux, ou qui s'épanche dans les célulles de la membrane adipeuſe. Ces tumeurs ſont diſtinguées en celles qui ont un ſentiment de chaleur & en celles qui ſont abſolument froides. Cette diſtinction ſuffit pour prévenir ſur la néceſſité de varier la méthode curative. Les ſaignées qui ne ſont rien moins qu'utiles dans la curation des ſecondes, ſont eſſentielles dans celle des premières; parce qu'on eſt fondé

à croire que ce genre de tumeurs participe de l'engorgement des vaiſſeaux rouges (*k*). Elles ſont par conſéquent ſuſceptibles de réſolution, en faiſant ſervir la ſaignée, & en la plaçant avec connoiſſance de cauſe, conjointement avec les autres moyens que l'art propoſe, relativement aux circonſtances qui ont déterminé la maladie. Tels ſont, par exemple, la ſuppreſſion des menſtrues chez les femmes, & du flux hémorroïdal chez les hommes.

XXII. Des autres tumeurs, les unes ſont faites par infiltration & les autres par épanchement; & celles-ci ſont ordinairement enchiſtées. Les abſorbans, les

(*k*) Cette diſtinction pathologique, très-importante dans la cure de ces maladies, eſt une ſuite des obſervations & des ſavantes réflexions de M. LOUIS. Je lui dois de nouveaux témoignages de reconnoiſſance d'avoir bien voulu m'en faire part dans une converſation particulière : me permettra-t-il de les lui offrir ici?

préparations d'éponge priſes intérieurement, ſoit en poudre, ſoit en infuſion dans le vin blanc, réuſſiſſent communément dans les premières ; mais rarement, ou même jamais, dans les ſecondes. La cure radicale de celles-ci eſt entièrement du reſſort de la chirurgie opératoire ; & j'en ai vu pluſieurs d'un volume conſidérable qui ont éte extirpées avec ſuccès. Mais dans le concours des choſes de néceſſité abſolue pour le traitement interne, les évacuans tiennent toujours un rang diſtingué parmi les fondans, par leurs effets tant primitifs que ſecondaires.

Perſonne n'ignore que le mercure adminiſtré intérieurement, ou en frictions ou en fumigations &c., porte quelquefois ſur les glandes ſalivaires, qu'il les tuméfie, & enflamme toutes les parties de la bouche, de l'arrière-bouche & du goſier, quoiqu'il ſoit manié avec circonſpection. On ſait, & l'expérience le con-

firme tous les jours, que les évacuans ſont alors les remèdes les plus efficaces & les plus prompts pour détourner la ſalivation & diriger l'humeur agitée ſur le canal inteſtinal. Les lavemens laxatifs, lorſque la voie de la déglutition eſt abſolument impraticable, n'ont-ils pas journellement les plus grands ſuccès ? Eſt-ce autrement qu'en tenant le ventre mol & libre que l'orage ſe diſſipe inſenſiblement, que les tumefactions, l'inflammation diſparoiſſent, & que les ulcérations ſe guériſſent ?

XXIII. Lorſqu'une dentition, pénible chez la plupart des enfans, les expoſe à des engorgemens inflammatoires ſalivaires, à des ophtalmies, à de violentes douleurs de tête, à des fluxions aigues ſur la gorge & les oreilles, à la fièvre, à la convulſion &c.; eſt-il un moyen plus propre à calmer ces accidens, que de ſolliciter & d'entretenir la liberté des ſelles par de doux évacuans ? & l'expé-

rience, encore une fois, ne démontre-t-elle pas chaque jour, qu'il ſuffit que les évacuations ſtercorales ſoient un peu plus abondantes qu'à l'ordinaire, pour prévenir ces maux?

XXIV. On lit dans des recueils où chacun s'empreſſe de publier les obſervations qui intéreſſent les progrès de l'art (*l*), que M. SOULIER, docteur en médecine de la faculté de Montpellier, eſt parvenu à diſſiper par l'uſage ſeul des évacuans phlegmagogues réitérés, des grenouillettes d'un volume conſidérable, pour la cure radicale deſquelles on n'auroit pu propoſer que l'opération. SAVONAROLA (*m*), médécin du quatrième ſiècle, avoit établi les mêmes dogmes d'après l'obſervation. Il vouloit qu'on attaquât cette tumeur par de fréquens

(*l*) Journal de médecine, année 1759, pag. 24 & ſuivantes.

(*m*) *Praxis medic.* p. 104, trait. VI.

purgatifs, parceque la matière en eſt épaiſſe & éloignée des voies par leſquelles on purge. Quoique notre ſiècle ſoit plus éclairé, n'admettons-nous pas ces motifs d'évacuations comme parfaitement conformes aux plus ſaines connoiſſances? Les préceptes de SAVONAROLA, rappellés par M. SOULIER, ont eu les plus heureux ſuccès dans un cas d'engorgement épidémique des glandes cervicales, qui jettoient les malades dans une perplexité extrême.

Les cathartiques reitérés, en évacuant l'humeur, agiſſoient comme dérivatifs par la correſpondance intime de la bouche avec le canal inteſtinal; & les malades étoient auſſi ſubitement ſoulagés, que les évacuans avoient opéré.

XXV. Même efficacité encore de la part des évacuans dans la cure des épanchemens & des dépôts laiteux; ſur-tout ſi on les aſſocie avec les apéritifs. Dès qu'on eſt parvenu à frayer une voie de

décharge à l'humeur laiteuſe par les ſelles ou par les urines, il eſt aſſez ordinaire qu'elle s'y porte enſuite pour ainſi dire d'elle-même. Quelques légères ſecouſſes par intervalle ſur les viſcères du bas-ventre, par le moyen des ſels purgatifs appropriés, entre leſquels on loue celui de *duobus*, ſuffiſent pour exciter la nature à augmenter les évacuations, & à ſe décharger des matières impures qui imprégnoient les fluides par l'émonctoire avec lequel elles familiariſent davantage.

XXVI. La cure des tumeurs froides des articulations & de leurs enveloppes, la cure de celles qui affectent le corps de l'os ou dans ſes extrêmités ou dans ſa partie moyenne, préſentent les mêmes indications. Les cauſes prochaines & éloignées de ces maladies, ne varient jamais que par rapport aux effets. Dans le premier genre, l'humeur ſynoviale & la ſéroſité tranſpirante des parties s'accumulent autour

des ligamens & dans les ligamens mêmes; ils s'y épaiſſiſſent & retardent le cours des liqueurs qui doivent les pénétrer & en ſortir par la voie de l'exudation. La foibleſſe organique de ces parties dans l'être ſain, dont le jeu n'eſt exercé que par des mouvemens ſoutenus, comparé à leur inaction totale dans les cas de maladie, fait comprendre l'épaiſſeur que ces liens articulaires doivent acquérir ſous l'affluence des fluides; fluides qui s'y fixent d'autant plus volontiers que les vaiſſeaux ſont plus diſpoſés à les retenir.

Quelque puiſſante qu'on ſuppoſe la force des atténuans réſolutifs, ils ne peuvent directement rien contre cet amas humoral concentré. L'effet de ces médicamens ſe borne à échauffer & à raréfier la portion des fluides qui eſt le plus à leur proximité. Ils éminciſſent les tégumens & les diſpoſent à ſe rompre, à meſure que la diſſolution de la matière retenue a lieu. Ces topiques ne peu-

vent guères influer ſur la déſopilation des vaiſſeaux obſtrués qui gonflent la texture ligamenteuſe; & c'eſt alors que les évacuans fondans ou apéritifs pénètrent juſqu'à eux, les ébranlent, les déplacent & les évacuent.

XXVII. Parmi les maladies qui intéreſſent le corps des os ou leurs extrémités, on compte le ſpina-ventoſa & le pedarthrocace. Les cauſes de ces tumeurs ſont toujours enviſagées comme dérivatives d'un vice vénérien, ſcrophuleux, ſcorbutique, rachitique, ou comme l'effet d'une portion d'humeur variolique ou pſorique qui aura pénétré la ſubſtance des os. La variation des cauſes n'influe nullement ſur les effets; ils peuvent être les mêmes par-tout. Le ſiège primitif & le dégré de ces diverſes maladies en font toute la différence. N'ayant pas pour objet de differter ſur les différens phénomènes attachés à chacune des cauſes occaſionnelles de

ces tumeurs, on ſe contentera de dire qu'en appliquant les remèdes diſcuſſifs & fondans ſur celles d'entr'elles qui ſont ſpécialement fixées ſur les ligamens, on doit faire uſage en même tems des médicamens internes capables d'évacuer la matière obſtruante. Les purgatifs, les atténuans, les apéritifs & les ſudorifiques, employés ſelon l'ordre des conſidérations reſpectives à chacune des cauſes ſoupçonnées, ont des droits réels ſur la cure.

Les moyens que la chirurgie manuelle a adoptés en faveur des abſcès ou des caries des os, rapportés aux différentes cauſes de maladies qui les affectent, n'excluent pas plus les remèdes évacuatifs dans leur cure, que ceux à qui on reconnoît la propriété de ſubjuguer le vice eſſentiel de la maladie.

XXVIII. Les tumeurs flatulentes ou venteuſes dont la cauſe matérielle gît dans la viſcoſité & l'épaiſſiſſement des

humeurs, qu'un dégré de chaleur aſſez ſuffiſant peut échauffer au point de raréfier l'air qu'elles contiennent, s'adreſſent d'abord aux évacuans, afin de purger la ſurabondance humorale de tout le corps. AQUAPENDENTE (*n*) penſe que pour diviſer plus facilement l'humeur viſqueuſe & pituiteuſe, il faut réunir les médicamens inciſifs aux évacuans. De concert avec GALIEN, il loue fort les ſtimulans, les alimens ſecs & chauds, & toutes les boiſſons qui ont la propriété de corriger l'intempérie froide des viſcères; boiſſons dans leſquelles il conſeille d'ajouter les ſyrops d'hyſope, de pouliot, l'oximel ſcillitique &c. De plus ſérieuſes réflexions ſur la doctrine d'AQUAPENDENTE ſeroient déplacées dans la circonſtance.

XXIX. On peut, ſans ſortir des bornes qui circonſcrivent l'utilité des éva-

(*n*) Lib. I. de tum. præter nat. Cap. X. fol. 35, 36 & 37.

cuans dans cette diſſertation, terminer cette ſection par des vérités confirmatives des avantages qu'on peut retirer de ces médicamens dans la pratique.

Quoique l'on ſoit convaincu de la néceſſité de vuider le bas-ventre auſſi complettement qu'il eſt poſſible, avant de pratiquer aucune opération d'importance; il eſt néanmoins des cas où l'on croit ſuppléer à ce précepte par les lavemens. Ces remèdes peuvent fort bien ſuffire aux vues de l'opérateur, mais non aux beſoins de la nature, qui ſe trouveroit ſouvent beaucoup mieux d'un purgatif léger dans pluſieurs circonſtances. On ſait que le ſéjour des matières excrémenticielles peut donner lieu à des accidens dont on ne pénétreroit peut-être pas d'abord la cauſe, d'après la confiance qu'on auroit miſe en ces remèdes trop inſuffiſans par fois pour la mériter. Les opérations de l'empième, celles de la taille, de la caſtration, de la fiſtule à

l'anus &c., & principalement celles des hernies, exigent les plus grandes attentions à cet égard. Les évacuations alvines, retardées ou retenues peuvent avoir une influence très-dangereuſe dans la plus grande partie de ces cas.

Les cauſes qui peuvent entretenir les accidens après la réduction des hernies ſont très-équivoques, & elles le ſeroient peut-être encore plus, ſi l'on n'avoit obſervé qu'une d'entr'elles, à qui on donnoit le moins d'attention, dépendoit ſouvent d'un amas de matières fécales qui obſtruoit le canal alimentaire, l'échauffoit, favoriſoit ſon ſpaſme & l'entretenoit. Éclairé aujourd'hui plus que jamais par l'expérience & l'obſervation, on a vu qu'on pouvoit éviter heureuſement ces accidens, en faiſant uſage des minoratifs doux aiguiſés d'un peu de ſel; ou ſelon la méthode de LE GRAND (*r*), d'une diſſolution de deux

(*r*) Mémoire de l'acad. R. de chirurgie, t. 4, pag. 268 *in* 4°.

onces de ſel d'eſpſom dans deux pintes d'eau commune, de laquelle on fait boire au malade un gobelet de quart-d'heure en quart-d'heure. Ce remède peut avoir des ſuccès dans la cure des hernies anciennes dont l'anneau eſt aſſez dilaté pour avoir laiſſé aux matières ſtercorales une libre circulation dans la tumeur, ou lorſque par faute de reſſort les matières ne cheminent plus. J'ai pluſieurs faits où il m'a réuſſi, qu'il ſeroit ſuperflu de rapporter ici : il ſuffit de dire que la précaution de faire paſſer un lavement purgatif avant l'uſage de cette diſſolution, ne peut que favoriſer ſes effets, & qu'indépendamment du réſultat le maniement doux de la tumeur, à meſure que les évacuations ont lieu, procure de grands avantages, principalement dans celles qui ſont formées par engorgement de matières. Mais les purgatifs placés après l'opération ont bien une autre influence, lorſque les accidens ſubſiſtent

encore. La pratique chirurgicale, enrichie par des obſervations précieuſes, s'eſt fait une loi de placer déſormais un minoratif peu d'heures après l'opération, afin de diſſiper les accidens, s'ils exiſtent, ou afin d'en prévenir le retour, toujours à craindre juſqu'à ce que l'opéré ait eu quelques ſelles. DIONIS, à qui on doit d'avoir expreſſément donné le précepte qu'il dit ingénument tenir de M. MOREAU premier médecin de Madame la Dauphine, mérite pour cela ſeul bien de la reconnoiſſance. M. LOUIS, ſans ceſſe animé par l'amour du bien, rappelle cette doctrine avec des réflexions très-ſavantes tirées de ſes propres obſervations, dans un mémoire ſur les cauſes de l'étranglement dans les hernies, inſéré *loc. cit.* Ces dogmes ne ſont pas encore aſſez généralement répandus dans les livres élémentaires qui doivent ſervir de guide aux jeunes chirurgiens dans la pratique, pour me ſavoir mauvais gré de les répéter ici.

XXX. Il me reſte à dire un mot de l'utilité des purgatifs dans le cas des corps étrangers avalés, & je finis. L'hiſtoire de la chirurgie fournit plus d'un fait qui prouve que l'expulſion qui ſe fait par les ſelles des corps étrangers, avalés & précipités dans l'eſtomac, a ſouvent été ſoumiſe à l'effet des évacuans. Pluſieurs praticiens, guidés par des vues adroitement raiſonnées, les ont employés avec beaucoup de fruit. M. HEVIN, dans ſon excellente diſſertation ſur les corps étrangers arrêtés dans l'œſophage, en donne pluſieurs exemples, & cite les obſervations de FABRICE DE HILDEN, d'ETMULLER & de SEGERUS, qui conſeillent les huileux, les ſavonneux, les balſamiques & les purgatifs, dans l'intention de prévenir les ſuites dangereuſes de certains corps dont l'exiſtence peut être funeſte en bleſſant l'eſtomac ou les inteſtins par leurs pointes ou par leurs aſpérités. Si les purgatifs ne déterminent

pas d'abord la ſortie de ces corps, ils peuvent les déplacer, tandis que les huileux & les balſamiques appaiſeront les douleurs, détergeront & conſolideront les ulcérations produites par le contact de leur capacité. Si on conſulte les chirurgiens à qui la pratique a fourni pluſieurs de ces évènemens, on les trouvera tous d'accord ſur la confiance qu'ils ont dans la voie des ſelles pour en précipiter l'expulſion: & de qui attendre cette expulſion anticipée, ſi ce n'eſt des évacuans? ETMULLER entr'autres propoſe, comme un moyen de ſoulager plus ſûrement ceux qui ont avalé des corps étrangers qui ſeroient tombés dans l'eſtomac ou paſſés dans les inteſtins, de faire uſage des bouillies & des crêmes de riz, d'orge & de millet, ou de panades, dans la vue d'entraîner ces corps par le canal en les enveloppant. Il ajoute même que, pour rendre ces alimens plus propres à ſatis-

faire à cette intention, il ſeroit à deſirer que les malades ne buſſent point après ces alimens, afin que ces mêmes corps enveloppés par des ſubſtances gluantes & épaiſſes puſſent parvenir ſans inconvéniens à la voie des ſelles, pour être enſuite expulſés plus facilement par quelques purgatifs doux. C'eſt ainſi que SEGERUS trouva le moyen de faire rendre dans l'eſpace de ſix jours, deux groſſes aiguilles à un homme qui les avoit avalées.

La ſection ſuivante dans laquelle j'ai pour objet de parler de l'utilité des évacuans dans la cure des playes anciennes, des ulcères &c, ne m'a pas paru moins intéreſſante que celle-ci. Le but que je me ſuis propoſé ſeroit rempli, ſi j'avois pu contribuer aux progrès de mes élèves. Il pourroit ſe faire cependant que, malgré l'attention que j'aurai toujours de leur témoigner mon attachement en développant leurs

connoiſſances & en excitant leur émulation, mes travaux fuſſent inſuffiſans par la manière dont ils ſont préſentés. Je compte beaucoup ſur l'indulgence des ſavans qui voudront bien m'éclairer de leurs lumières, & dont les diſcuſſions ſe borneront au bien de l'humanité. Je reſpecte le ſavoir aimable, & je lui ſaurai toujours bon gré des doutes qu'il me propoſera & des raiſonnemens plauſibles qu'il oppoſera aux miens.

DE L'UTILITÉ DES ÉVACUANS

DANS LA CURE DES PLAYES ANCIENNES, DES ULCÈRES, &c.

SECONDE SECTION.

I. L'ANCIENNE chirurgie confondoit les playes avec les ulcères : les arabes ſont les premiers qui aient reconnu la néceſſité de les diſtinguer. GALIEN employoit indifféremment ces mêmes noms, playe & ulcère, pour déſigner une ſolution de continuité aux parties molles, récente ou ancienne. PARÉ, qui a ſuivi la définition de GALIEN, appelle « playes toute » diviſion récente, ſanguinolente & ſans » putréfaction complette ou purulente, » faite aux parties molles; & il nomme » ulcères cette même diviſion non-ſan-

» glante ; mais invétérée, de laquelle il » ſort pus ou ſanie ». La chirurgie moderne ayant égard aux différens tems que parcourent les playes pour leur conſolidation, diſtingue celles qui ſont recentes des anciennes, & fait une claſſe particulière des ulcères. La playe, ſelon la chirurgie moderne, eſt une diviſion des parties molles, récente & ſanglante, faite par cauſe externe. Elle comprend enſuite cette même chirurgie, ſous le nom de playes anciennes, toutes diviſions dans les chairs qui n'ont pu ſe conſolider qu'à la faveur d'une ſuppuration relative à différentes cauſes tant naturelles que ſubſéquentes. Lorſque la ſuppuration des playes anciennes eſt excitée ou entretenue par la participation des ſolides, ou par le vice des humeurs; elle les range alors dans la claſſe des ulcères. On conviendra en effet qu'entre une playe récente & une playe ſuppurante, la ligne de ſéparation eſt très-petite; puiſque ſouvent on ne peut pas

éviter, même avec beaucoup de précautions & de ſoins, la ſuppuration d'une playe qui préſente toutes les diſpoſitions poſſibles à ſe réunir.

Quoique GALIEN ſemble confondre les playes avec les ulcères, on ne peut pas lui reprocher d'avoir négligé de donner la définition de ces derniers. L'ulcère, dit GALIEN, « eſt une éroſion invété-» rée des parties molles, qui au lieu de » ſang rend une eſpèce de pus ou de » ſanie ; ce qui empêche la conſolidation. ETMULLER eſt encore plus expreſſif « : Il appelle ulcère une ſolution de » continuité provenant de quelque acidité » corroſive qui ronge les parties, & con-» vertit la nourriture propre du corps » en une matière ſanieuſe ». HEISTER, en parlant des ulcères, convient qu'on peut en donner une idée nette & préciſe, & ſa définition en effet ne laiſſe nulle équivoque. « L'ulcère, dit-il, eſt une » diviſion des parties molles de notre

» corps & de la peau, produite par cauſe » interne, comme par une inflammation, » un abſcès, des humeurs âcres & ſta- » gnantes &c. » Puis il ajoute : « L'uſage » veut néanmoins qu'on place encore » parmi les ulcères & qu'on appelle » de ce nom les playes & les contu- » ſions qui reſtent long-tems à guérir » ou qui s'invétèrent. »

II. Toutes les définitions, devenues ſucceſſivement plus exactes, ne ſont pas ſans intérêt dans la pratique de l'art, relativement à la cure des playes anciennes & des ulcères, puiſqu'elles ont pour objet de déſigner la cauſe procatarctique ou primitive des unes & des autres. C'eſt encore par ces définitions que, dans l'expoſé des rapports en juſtice, on évite une confuſion qui pourroit être fatale à l'accuſé, ſi le plaignant parvenoit à en impoſer en faiſant paſſer un ulcère pour une playe récente en ſuppuration.

En ſuivant la définition d'HEISTER, qui

paroit la plus juſte & la plus déciſive, on conſidère l'ulcère comme la ſuite de l'abſceſſion de toute eſpèce de tumeurs, ou de quelques éroſions cutanées, décidées par des cauſes internes. Ce caractère particulier de l'ulcère établit la diſtinction qu'il y a entre lui & les playes anciennes entretenues par un vice humoral.

III. Lorſque la mauvaiſe qualité des ſucs eſt la cauſe immédiate de la durée de la maladie dans une playe quelconque, la première indication conſiſte à la corriger. Les accidens & les ſymptômes qui ſurviennent dans le principe de la playe ou pendant le traitement, ſont les indiquans. Un exercice un peu ſoutenu dans la chirurgie des playes & des ulcères, fait connoître avec aſſez de facilité la nature du vice qui entretient la maladie. C'eſt par l'inſpection du local, aidée des ſignes commémoratifs, qu'on porte communément un jugement certain ſur l'exiſtence & le dégré d'acrimo-

nie de certains virus, tel que le vénérien, le ſcorbutique, le ſcrophuleux & le cancéreux.

L'application qu'on fait ici de la corruption des humeurs occaſionnée par un vice interne à la nature de certains ulcères, a lieu dans la nature des playes anciennes. La difficulté qu'elles ont quelquefois de ſe cicatriſer, eſt une preuve aſſez conſtante de la préſence d'un vice humoral qui entretient la ſuppuration & la mauvaiſe qualité des chairs. Si les remèdes qu'on a cru juſques-là les plus propres à l'obtenir, n'ont pas eu le ſuccès qu'on pouvoit s'en promettre, au moins auront-ils pu ſervir à modérer les accidens ou à les prévenir.

Telles ſont les circonſtances où la chirurgie éclairée par des relations juſtes, fait ſervir efficacement les remèdes internes. Les évacuans, par des propriétés connues, commencent ordinairement la cure, y concourent réellement, & ce

ſont eux qui toujours la terminent. Quand une fois les humeurs ſont dépravées, les altérans ne ſuffiſent pas pour changer leur diſpoſition vicieuſe : les évacuans placés à propos ſont indiſpenſables pour ſatisfaire à l'indication.

IV. Les playes ſuppurées ſont ſujettes à des viciſſitudes ſi manifeſtes, qu'il eſt rare de ne pas s'apperçevoir de quelques changemens, en bien ou en mal, dans la révolution de quelques panſemens. Ces viciſſitudes paroîtront d'autant moins extraordinaires aux yeux du vrai chirurgien, qu'il ſaura qu'elles ſont l'effet immédiat des ſolides ſur les fluides, & *vice verſâ*, & que les différentes agitations qu'ils éprouvent les uns & les autres dépendent de l'influence de toutes les choſes qui nous environnent, & que nous faiſons journellement ſervir à notre conſervation.

Il ſuit de ce principe général que la matière de la ſuppuration doit être le

ſeul guide dans l'uſage des moyens à employer pour la cure des playes & des ulcères : auſſi s'y bornera-t-on pour rendre compte dans cette ſection de l'utilité des évacuans.

Après avoir conſidéré dans la première, les tumeurs humorales ſous l'état inflammatoire d'abord, & ſous l'épaiſſiſſement des fluides blancs ſans inflammation; voyons à rapprocher les cas où les évacuations ſollicitées peuvent être utiles par rapport à la ſuppuration; puiſqu'elle eſt une de leurs terminaiſons la plus ordinaire, & qu'elle accompagne néceſſairement les playes contuſes & anciennes, ainſi que les ulcères.

Quand les ſolides ont été tendus à un point extrême, ils ſe rompent, & verſent les fluides qui les embarraſſoient ſous la forme d'une matière blanchâtre plus ou moins épaiſſe, à qui on donne le nom de pus. Tant que les vaiſſeaux jouiſſent d'une action proportionnée à la

nature & à la quantité des fluides, & que ces fluides ſont ſains d'ailleurs, la ſuppuration ſe maintient dans une diſpoſition louable. A meſure que ces vaiſſeaux recouvrent leur énergie, la matière purulente s'épaiſſit & devient moindre, au point que les fibres qui avoient été précédemment écartées ſe rapprochent & ſe lient. C'eſt ainſi que les playes les plus conſidérables par la perte de ſubſtance ſe cicatriſent facilement, en ſe bornant à des panſemens très-ſimples ſoutenus d'un régime analogue, ſans le concours d'aucun évacuant.

V. Lorſque par des effets relatifs à la conſtitution du ſujet, ou produits par des cauſes éloignées, la quantité du pus, ſa couleur, ſa conſiſtance &c. éprouvent quelques changemens ; ce ſont autant de différentes indications ſur leſquelles la perſpicacité du chirurgien doit l'éclairer dans l'uſage des purgatifs.

Si les cauſes qui peuvent déterminer

les ſuppurations trop abondantes ſont nombreuſes, les ſecours par leſquels on peut y remédier ſont très-multipliés. Il ſeroit difficile d'admettre un terme fixe pour placer les évacuans dans les playes ſuppurées. Si cependant on en croit à M. PETIT, ils ne peuvent être employés que le vingt-deuxième jour. Le motif pour lequel ce grand chirurgien en défendoit ſi expreſſément l'uſage avant cette époque, eſt d'autant moins facile à pénétrer, qu'il marquoit la plus grande attention à ne les preſcrire que dans les cas abſolument néceſſaires. Auroit-il craint qu'ils ne donnaſſent occaſion à des métaſtaſes ou à des reflux de matières purulentes ? Mais quoi ! ces remèdes peuvent-ils jamais être défavorables, quand ils ſont adminiſtrés après des indications certaines ? On ne doit pas appréhender d'être ſurpris, quand on aura pour l'âge, la conſtitution du malade & ſon état poſitif les conſidérations qu'ils

méritent. C'eſt toujours ſur l'âge qu'on doit régler la doſe de ces médicamens ; & ce ſont les divers caractères des maladies & leurs accidens qui doivent en indiquer le genre. Y a-t-il du mérite, avec l'attention ordinaire qu'exigent les circonſtances, à éviter les ſuperpurgations qu'on ſoupçonne être l'objet de crainte de M. PETIT, & qui lui inſpirent tant de défiance dans l'uſage de ces remèdes ? En admettant même que la ſuperpurgation puiſſe avoir lieu ; la médecine manque-t-elle de moyens propres à borner l'effet d'un médicament purgatif, ſi on ſe trouvoit contraint à le faire ? & au pis le mal ſeroit-il irréparable ? Ces évènemens, ſi communs dans la pratique, ne ſont pas toujours auſſi malheureux qu'on ſe le repréſente. Je dirai même plus : il eſt douteux que la crainte d'une ſuperpurgation dût s'oppoſer à prévenir, par des évacuans prudemment adminiſtrés, les maux dont on eſt menacé d'après les

ſymptômes qui en indiquent l'utilité. Car enfin, ou la purgation eſt indiquée, ou elle ne l'eſt pas ? Si elle l'eſt ; peut-on la négliger ou l'omettre ſans craindre de voir ſurvenir inceſſamment des accidens tout auſſi graves au moins qu'auroient pu être ceux qu'on redoute d'une ſuperpurgation qui n'arrivera pas ?

Que d'exemples l'hiſtoire de l'art n'offre-t-elle pas, où pour avoir négligé de combattre les ſymptômes de la plénitude ou de la cacochymie par des évacuans placés à propos, la fièvre s'eſt allumée avec une force dont le début ſeul a fait craindre pour les jours du bleſſé ! On a vu toutes les évacuations reſter ſuſpendues, ou devenir tout-à-coup ſi abondantes qu'elles ont jetté les malades dans un épuiſement mortel. Ces faits ſont aſſez généralement connus, & le chirurgien le moins exercé peut, avec une attention médiocre, en avoir été plus d'une fois témoin.

VI. Les circonſtances où l'uſage des purgatifs eſt indiqué dans le paragraphe de la ſuppuration, ſont 1.° lorſque l'excès de la matière purulente eſt une ſuite immédiate de la conſtitution du ſujet qui péche par une ſurabondance des fluides blancs; 2.° lorſqu'il ſubſiſte dans les environs de la playe, & même au-delà, un engorgement pâteux ou des duretés éparſes, qui ſont, pour ainſi dire, autant de réſervoirs où l'humeur ſe dépoſe & croupit; 3.° lorſqu'il paroit des bourſoufflemens du tiſſu cellulaire à l'entour de la playe, occaſionnés par la ſtaſe des liqueurs qui s'y dénaturent; 4.° lorſque les chairs ſe tuméfient & produiſent des hyperſarcoſes, que des panſemens méthodiques répriment foiblement ou qui répullulent peu de tems après; 5.° lorſqu'enfin les fluides trop groſſiers s'arrêtent à l'extrémité des vaiſſeaux & donnent lieu à une élévation dure qui circonſcrit la playe, & qui, en comprimant

les tuyaux organiques du fond, ralentit l'oſcillation de tous ceux qui y abordent. Les topiques émolliens, les mouchetures & les ſcariſications, qu'on emploie à deſſein de ramollir ces matières épaiſſies & d'en ſolliciter le dégorgement, ne ſuffiſent pas toujours. Les médicamens, qui par des propriétés particulières atténuent la lymphe, la rendent plus fluxible & évacuent ſes parties impures, vont plus directement au but. L'utilité des purgatifs eſt ſi bien démontrée dans cette circonſtance, qu'on voit conſtamment renaître ces duretés après les avoir entièrement exciſées, toutes les fois qu'on a négligé d'attaquer la cauſe qui les produit.

VII. La réſorbtion purulente eſt un accident dans les playes, du genre de ceux où les évacuans purgatifs agiſſent efficacement. La cauſe déterminante de cet accident eſt l'irritation, le ſpaſme & la conſtriction des vaiſſeaux de la playe

même, auxquels la cacochymie donne communément lieu. C'eſt alors que le pus refoulé dans la maſſe décide ſur le champ des ſymptômes dont la gravité égale la promptitude avec laquelle ce tranſport paroit : ce qui diſtingue la réſorbtion du reflux qui ſe fait peu à peu. Le ſigne eſſentiel de cette réſorbtion eſt lorſque d'un panſement à l'autre la playe eſt échauffée & aride : tandis qu'au moyen des évacuans on provoque l'expulſion de l'humeur rentrée, on employe les topiques émolliens & relâchans, afin d'aſſouplir les fibres & d'y rappeller ce jeu & cette oſcillation douce capables de ramener la ſuppuration. Les évacuans dont on fait uſage en pareil cas, n'ont d'autre préférence que celle qui eſt indiquée par la nature & le ſiège des ſymptômes, relativement à la diſpoſition des fonctions qu'on croit les plus propres à ſervir utilement la nature.

Quand la matière purulente n'a ſouffert

qu'une diminution qu'on peut attribuer à un régime indiſcret ; une diète ſévère, les délayans aqueux, les lavemens & les minoratifs ſuffiſent preſque toujours. Pendant que les boiſſons humectent & détrempent les humeurs rentrées & celles qui ſont infectées par la contagion, qu'elles en appaiſent la chaleur trop vive, en émouſſent l'âcreté & les déterminent ſur les glandes inteſtinales ; les lavemens calment l'éréthiſme des parties intérieures, en relâchent le tiſſu, & entraînent ce qui ſe préſente d'impur. Les purgatifs légers opèrent avec d'autant plus de facilité, que les matières qui doivent être évacuées y ſont préparées (*f*). Ces minoratifs peuvent être répétés & ſoutenus ſelon l'exigence du cas, ſans crainte de produire des effets fâcheux. En débarraſſant les viſcères du bas-ventre, ils rétabliſſent l'ordre de la circulation

(*f*) QUESNAY, traité de la ſuppuration, pag. 336.

dans la partie malade, de concert avec les topiques ſtimulans.

VIII. La couleur de la matière purulente eſt ſuſceptible de pluſieurs changemens qui peuvent fournir des indications quelquefois équivoques aux évacuans. La rigidité des fibres, en ralentiſſant le cours des fluides, influe ſur l'épaiſſiſſement du pus, comme cet épaiſſiſſement influe réciproquement ſur ſa couleur. Des comparaiſons ſur la réunion des globules ſanguins qui font paroître la liqueur rouge plus colorée, témoignent en faveur de la réunion des globules purulens qui, étant de plus en plus rapprochés, donnent au pus une couleur jaune au point même de la rendre verte. Ces obſervations peuvent avoir lieu ſur toutes les parties du corps indiſtinctement, principalement dans les ſujets bilieux : elles ſont toujours plus ſenſibles cependant aux ulcérations qui affectent les endroits où le tiſſu cellulaire eſt plus rare, plus denſe

& plus ſerré. Les ſuppurations du cuir chevelu, celles de la paume de la main, de la voûte du pied & celles auſſi du canal de l'urètre, lorſque l'écoulement de la gonorrhée eſt dans ſon principe ou ſur ſon déclin, en ſont des exemples. Ces nuances dans la couleur de la matière purulente étant une ſuite immédiate du ſiège de la maladie, n'ont que très-peu de choſe à eſpérer des évacuans. Il y auroit même lieu de craindre que ſi on ſe laiſſoit ſéduire par ces apparences, ſans avoir pour tous les acceſſoires les égards qu'ils exigent, les évacuans, bien loin de changer la couleur & la conſiſtance du pus, y ajouteroient encore s'il étoit poſſible. Les boiſſons délayantes nitrées rempliſſent infiniment mieux l'objet. En s'inſinuant dans les plus petits vaiſſeaux, elles atténuent, diviſent les humeurs & les font couler d'autant plus aiſément que les fibres ont repris de la flexibilité; ce qui eſt ſuffiſant pour

changer la conſiſtance du pus & ſa couleur. La playe ou l'ulcère ſe déterge ; & alors une matière purulente louable eſt d'un heureux préſage pour la cicatrice. Les boiſſons altérantes n'excluent pas toujours les évacuans ; ils ſont même eſſentiels dans les cas où on a pour objet de prévenir la ſurcharge des vaiſſeaux malades & de maintenir la playe dans une diſpoſition prochaine à la cure.

IX. Un fluide homogène, ni trop épais ni trop ſéreux, annonce le juſte équilibre qui règne entre les ſolides & les fluides ; équilibre ſans lequel la nature ne travaille que nonchalamment à la cicatrice. C'eſt dans la ſoupleſſe de la fibre que réſide toute ſon énergie & ſon aptitude à la cure. En comparant l'activité avec laquelle les playes guériſſent chez les enfans, à la lenteur avec laquelle elles ſe cicatriſent chez les viellards ; on a la preuve de ce fait.

La fluidité & l'abondance du pus eſt un ſigne rarement équivoque du relâche-

ment des ſolides & de la ſurabondance des fluides blancs. On ne peut combattre avec plus d'avantage cette quantité d'humeurs que par une diète exacte, & par les évacuans réſineux alliés aux ſtimulans doux. Cet excès de fluidité, particulier aux tempéramens froids & humides, demande qu'on deſſèche le corps, afin de rappeller ſur les fibres l'élaſticité qu'elles ont perdue par l'humide ſurabondant dont elles ſont abreuvées ; humide qui les prive de cette propriété énergique ſi néceſſaire pour la préparation & la perfection des ſucs cicatriſans. C'eſt par ce défaut d'énergie que les ſucs s'épanchent avec profuſion ſur la playe ou ſur l'ulcère ; & quelque conſidérable qu'on ſuppoſe leur évaporation, la cicatrice eſt toujours foible & peu ſolide : *Corporibus humidâ carne præditis imperanda fames, fames enim corpora exſiccat* (*t*). HIPPOCRATE n'exclut point

(*t*) Aphor. 39, ſect. 7.

l'uſage des évacuans par cet aphoriſme ; c'eſt en parlant du régime qu'il recommande la plus grande diète, comme un des premiers moyens à employer pour diminuer l'excès des liqueurs. Mais lorſqu'il ſe rencontre des indications qui demandent à être remplies ſans trop différer & auxquels la diète ne pourroit ſuffire qu'en jettant le corps dans une maigreur dont la conſtitution du malade auroit à ſouffrir ; doit-on évacuer, ou doit-on attendre de la nature épuiſée qu'elle travaille efficacement à la cure ? Les excroiſſances charnues qui ne ſont, à proprement parler, qu'une ſuite du développement des cellules de la membrane adipeuſe, ſont plus promptement & plus ſûrement affaiſſées par l'uſage approprié des purgatifs que par la diète, ſur-tout dans les conſtitutions pituiteuſes.

Les ſucs trop fluides ſont communément imparfaits ; ce qui ſuppoſe deux motifs également puiſſans pour avoir

recours aux remèdes évacuatifs. Ces faits qui ſe répètent journellement dans la pratique laiſſent voir une vérité inconteſtable. L'expérience & l'obſervation prouvent d'une manière certaine, que les purgatifs favoriſent l'évacuation des fluides importuns dont la diète n'auroit pu opérer la diminution qu'en ſupprimant la ſource qui les renouvelle. Les purgatifs influent ſenſiblement ſur cette faculté énergique ſi néceſſaire aux ſolides, & ſur le dégré de chaleur qui convient aux fluides pour hâter la cicatrice.

X. L'utilité des évacuans n'eſt pas moins prouvée dans la cure des ſuppurations glaireuſes. Lorſque les fluides commencent à devenir viſqueux, ils engourdiſſent peu à peu le reſſort des ſolides; leur oſcillation devient ſucceſſivement plus lente; la circulation enfin eſt plus pareſſeuſe, & elle ne dépoſe plus dans la playe qu'une matière puriforme, indigeſte & imparfaitement travaillée,

malgré l'uſage ſoutenu des topiques les plus propres à émouvoir les fibres.

Cette diſpoſition vicieuſe des fluides vient communément du mauvais état des organes digeſtifs, & de tous les ſolides en général; ce qui peut être conſidéré ou comme l'effet de la maladie, ou comme ſa cauſe, ſelon les divers ſymptômes qui l'ont accompagnée depuis ſon origine. Quelle que ſoit la ſource première du mal, les diſpoſitions étant telles, on a toujours lieu de préſumer que les fluides viciés doivent influer ſur les autres viſcères digeſtifs éloignés, qui, comme les premiers, ſont enduits d'une couche glaireuſe plus ou moins forte à laquelle des alimens groſſiers & mal préparés, l'abus de la chair des jeunes animaux, celui des ſubſtances farineuſes & laiteuſes peuvent aiſément donner lieu. Aura-t-on de la peine à ſe perſuader enſuite que le chyle qui émane des ſucs extraits de ces ſubſtances, puiſſe pro-

duire un amas d'humeurs viſqueuſes, ſur-tout dans une conſtitution humide & froide ? Connoît-on après cela des moyens plus ſûrs de diviſer ces humeurs, de fondre ces viſcoſités, de rendre aux ſucs leur qualité première, & d'en évacuer le ſuperflu & l'impur, que ceux qu'offrent les purgatifs draſtiques, combinés avec les boiſſons fortifiantes amères ou diaphorétiques, ou ſudorifiques ou diurétiques chaudes ?

XI. Ce n'eſt pas aſſez d'avoir fait connoître l'utilité des évacuans purgatifs dans la cure de ces différentes eſpèces de ſuppuration. La douleur qui accompagne quelquefois les playes anciennes & les ulcères eſt ſi vive & ſi cuiſante, qu'on ne peut l'imputer qu'à une acrimonie humorale. Les ſymptômes de la ſuppuration acrimonieuſe ſont les dégoûts, les diarrhées, les vomiſſemens, la fièvre, les délires, les mouvemens convulſifs & les aſſoupiſſemens. Les playes & les

ulcères abreuvés par cette ſanie corrompue ſont d'un très-mauvais caractère. On ne peut parvenir plus heureuſement à la ceſſation de ces divers accidens, qu'en tempérant l'âcreté des fluides par des boiſſons mucilagineuſes, & en les évacuant par les ſelles au moyen des purgatifs doux. Ces évacuans doivent être ſoutenus conformément à la quantité des humeurs qu'on ſuppoſe devoir être évacuées, & pour s'expliquer plus clairement encore, juſqu'à la diſparition totale des ſymptômes généraux, & de ceux qui ſont particuliers à la playe.

Ce que l'expérience autoriſe d'après des circonſtances conformes à l'état repréſentatif des maladies qu'on a ſous les yeux, doit ſervir de guide dans la pratique : tout ainſi qu'ARBUTHNOT (*u*) régloit le choix & la quantité des alimens dans la cure de la ſuppuration,

(*u*) Eſſais ſur les alimens, p. 86.

on doit régler l'utilité & la néceſſité des évacuans en pareils cas. » C'eſt, dit ce ſavant, dans les vaiſſeaux ouverts d'une » playe ou d'un ulcère qu'on doit » obſerver les effets des différentes ſubſ- » tances ſur les fluides & les ſolides ». Ce médecin, un de ceux qui a jetté le plus grand jour ſur l'influence du régime dans la cure des playes & des ulcères, a trop bien ſenti malgré cela l'utilité des purgatifs dans pluſieurs cas, pour ne point en conſeiller l'uſage.

XII. Les anciens comme les modernes n'ont pas eu moins de conſidérations que nous, pour tout ce qui peut avoir quelques rapports à la diététique, conſéquemment à la cure des maladies chirurgicales; mais ils n'avoient garde de croire que l'attention la plus ſcrupuleuſe à ſuivre ces règles dût ſuffire à tout. Ils avoient tellement apprécié les effets des purgatifs dans la curation des playes anciennes & des ulcères, qu'ils étoient

perſuadés que leur fréquence devenoit indiſpenſable pour détruire le vice impur qui les entretenoit, ou pour favoriſer ſon altération. C'eſt ce qu'ARCEUS (*v*), qui a très-bien traité de ces maladies, fait ſentir en inſiſtant ſur les purgatifs répétés, dans la cure de ces maladies. *Namque hæc pars omninò neceſſaria eſt, & non ſemel ſed ſæpè etiam repetenda.*

XIII. Lorſque la qualité des ſucs qui entretiennent la ſuppùration eſt eſſentiellement mauvaiſe, il eſt queſtion de s'aſſurer ſi c'eſt de la dépravation humorale, ou de l'uſage des choſes non naturelles, ou enfin de quelques panſemens vicieux que dépend le caractère impur de cette ſuppuration. Convaincu de l'exiſtence de la première cauſe, les évacuans deviennent indiſpenſables; tandis qu'on corrige la ſeconde par les contraires, ſans qu'il ſoit beſoin d'évacuer,

(*v*) De curatione vulnerum, lib. 2, p. 123.

on s'obſerve ſur ce que l'on doit à la troiſieme de ces cauſes, en variant les topiques, & en ſe réglant ſur les principes de l'art dans l'application des pièces de l'appareil. Les élémens de la chirurgie ſont ſi étendus relativement à ce dernier objet, qu'il ſeroit difficile de pécher par ignorance.

XIV. L'économie animale conſidérée dans l'état de maladie n'eſt pas la même à beaucoup près que dans l'état ſain. Il n'eſt perſonne qui, en ſuivant l'ordre des connoiſſances anatomiques & phyſiologiques, ne puiſſe en quelque ſorte expliquer les cauſes qui entretiennent la vie, ſans crainte d'être démenti. Mais ſi la machine eſt déréglée, la multitude & la complication des reſſorts qui la font mouvoir, laiſſeront de l'obſcurité ſur la cauſe du dérangement; & ce n'eſt qu'à grande peine qu'on parviendra à connoître la véritable ſource du déſordre. Je penſe, par la même raiſon, que

la difficulté de ſavoir ſi les ſubſtances nuiſibles mêlangées avec nos humeurs peuvent en être ſéparées, eſt encore aujourd'hui un objet de méditation. Il n'eſt pas moins difficile de ſavoir quels ſont les tuyaux ſecrétoires qui doivent leur permettre le paſſage, & le genre d'évacuans qu'on doit employer pour en procurer l'expulſion. Les règles tracées par les premiers maîtres de l'art inſtruiſent ſur la difficulté de ſaiſir ces points capitaux. Quoiqu'on ſoit parvenu à connoître à peu près toutes les voies par leſquelles la nature ſe décharge de ſes impuretés, & à évaluer en quelque façon la quantité des humeurs qu'elle peut ſouſtraire de la maſſe dans un tems donné, rien n'eſt plus incertain que la manière avec laquelle elle s'exécutera quand elle ſera aux priſes avec la maladie.

La curation des playes anciennes & des ulcères n'eſt pas expoſée aux mêmes viciſſitudes que celle des maladies inflam-

matoires. L'économie animale n'eſt point dérangée, les humeurs découlent ſucceſſivement par les vaiſſeaux rompus, ſouvent même ſans produire que de légères ſenſations douloureuſes. Les fonctions ne ſont jamais déréglées qu'indirectement, & l'eſpèce de ſuppuration eſt l'indiquant des remèdes avec leſquels on doit ſolliciter la cure. L'uſage des dépurans & des évacuans purgatifs, placés d'après des connoiſſances tirées du fond de la conſtitution, du genre de maladies & de l'état des humeurs, eſt conſtamment indiqué.

XV. On entend par l'état des humeurs, leur impureté, leur dépravation, leur perverſion & leur diſſolution putride. Ces différens états on donné lieu aux anciens d'établir autant d'eſpèces d'ulcères que les humeurs pouvoient éprouver de changemens, par rapport à leur genre & à leur dégré d'altération : delà ces qualifications d'ulcères ſordides,

ichoreux, rongeans, cancéreux, putrides, peſtilentiels, vermineux &c.

Le but qu'on s'eſt propoſé conſiſte ſeulement à examiner ſi les évacuans peuvent être utiles dans la cure de ces différentes maladies. L'idée générale qu'on a priſe de leurs cauſes fait apprécier la néceſſité de ces remèdes, puiſqu'elles ont toujours pour objet un vice quelconque dans les humeurs. Sans avoir égard à la manière dont les fluides ont pu être infectés, on ſent le beſoin de détruire juſqu'au germe du vice humoral pour parvenir à la cure. Or cette deſtruction totale ne peut avoir lieu, ſans ouvrir des iſſues à l'humeur, à meſure qu'on porte dans le ſang des fluides capables de changer ſa diſpoſition vicieuſe. Une loi établie depuis l'origine, pour ainſi dire, de la chirurgie, nous impoſe de ne commencer la cure de ces maladies, qu'après avoir fait précéder les remèdes généraux, parmi leſquels les évacuans

purgatifs ſont déſignés comme indiſpenſables. Les ulcères qu'on prétend n'être entretenus que par un vice local, ne devroient pas toujours être exclus de cette règle générale, quoiqu'en penſent quelques praticiens; puiſqu'on a la preuve qu'on ne vient à bout de les cicatriſer que par des ſoins particuliers qui n'ont pas ſeulement le vice local pour guide. Cette réflexion conduit à d'autres non moins intéreſſantes : la qualité vicieuſe des chairs dépend-elle du local même de la partie ou de l'impureté des humeurs, & quel eſt le moyen de s'en aſſurer ? En ſuppoſant qu'elle dépende du local, il ſeroit important de ſavoir ſi la matière ſanieuſe qui ſort de ces chairs eſt produite par des ſucs nourriciers changés par le mouvement organique, ou par des ſucs excrémenteux trop élaborés pour ne pas être déja vicieux ? ſucs qui prennent une voie différente de celle qu'ils auroient dû ſuivre

pour parvenir à l'ulcère; ce qui doit inévitablement augmenter leur dépravation. De toutes ces cauſes il n'en réſulte cependant qu'un même effet qui ne peut être combattu que par les évacuans; puiſqu'il eſt ſenſible, dans l'un comme dans l'autre cas, que ces ſucs ſont également viciés.

Il paroitroit aſſez naturel de croire d'après cela, que les vices locaux (en matière d'ulcères) tiennent trop du caractère des humeurs, pour ne pas préſumer qu'ils y ont quelque part. On a peine à ſe perſuader que les chairs ſoient mauvaiſes, qu'elles jettent une liqueur ſanieuſe, ſans que les fluides n'y participent; ne fût-ce même que par la voie de la réſorbtion inſenſible. C'eſt pour éviter cette réſorbtion qu'on évacue par intervalle dans la cure des ulcères qui ſont entretenus par des corps étrangers.

La théorie de cette dépravation locale, préſentée par un des auteurs le plus

recommandable & le plus ſavant du ſiècle (*x*), ne laiſſe point de doute ſur l'utilité des évacuans en général, c'eſt-à-dire, des purgatifs, des apéritifs, des expectorans &c, ſurtout ſi les ulcérations ſont anciennes, & que les perſonnes ſoient avancées en âge.

XVI. La dépravation humorale peut être partielle ou totale. Les ſubſtances délétères fixées ſur une ſeule partie, comme dans la puſtule maligne & l'anthrax de cauſe externe, produiſent par le concours du ſyſtême nerveux des effets ſemblables à ceux qui ſeroient la ſuite d'une dépravation générale ; tels que les défaillances, les nauſées, le flux de ventre, les diſſenteries, les convulſions & les aſſoupiſſemens. Lorſque ces ſubſtances putrides ſéjournent dans les premières voies, elles agiſſent localement

(*x*) QUESNAY, Précis de la ſuppuration putride, p. 61, 63 & ſuivantes.

ſur les viſcères & cauſent les mêmes accidens. L'évacuation de ces ſubſtances putrides ſuivie d'un calme prompt prouve bien, comme le remarque QUESNAY, que ces accidens peuvent exiſter, ſans que la maſſe des humeurs ſoit infectée. On pourroit comparer ces effets à ceux de certains poiſons qui, pris intérieurement, donnent lieu à des ſymptômes très-graves, qui ceſſent dès qu'on eſt parvenu à les faire rejetter par le vomiſſement (*y*).

XVII. Les différens vices dont les humeurs ſont ſuſceptibles n'ont pas tous le même dégré de malignité. Le développement plus ou moins rapide de l'acrimonie humorale dépend autant de la conſtitution du ſujet, que de ſes habitudes : d'où on conçoit que les troubles qui

(*y*) Les accidens qui ſubſiſtent enſuite n'étant plus conſidérés que comme des effets locaux, ils ſont ordinairement attaqués avec ſuccès, quand on eſt prévenu aſſez tôt pour en détruire la cauſe.

s'élevent dans la nature, n'ont pas les mêmes cauſes, quoiqu'ils aient quelquefois une même terminaiſon. Ces variétés proviennent généralement de l'aptitude des humeurs à recevoir plutôt certaines impreſſions que d'autres. On peut expliquer par là comment une maladie de la plus petite conſéquence peut avoir les ſuites les plus fâcheuſes, attendu que le germe exiſtant du vice morbifique n'attendoit pour s'exalter que le moindre ébranlement. Les maux qui en réſulteront ſeront d'autant plus prompts que les humeurs ſeront plus ou moins dépravées, ou qu'elles auront infecté la maſſe, d'un commencement de diſſolution putride.

Il eſt poſſible par conſéquent que l'ordre naturel des combinaiſons étant toujours le même, les fluides puiſſent ſe tempérer les uns par les autres. Le ſang pourra modérer le vice acrimonieux de la lymphe, comme la lymphe

pourra modérer celui du ſang ; de manière que ſi l'un ſuffit pour annuller l'effet de l'autre, & que les fluides ſoient ſoumis à une action uniforme, la vie pourra ſe conſerver pendant quelque tems ſans inquiétude apparente : venons à la preuve.

M. B. auditeur en la chambre des comptes de . . . paſſant un matin ſa robe de chambre dans ſes bras ſe déchira très-ſuperficiellement le dos de la main droite avec une épingle qui en traverſoit la manche. Une bleſſure auſſi légère ne parut pas devoir mériter ſon attention, & il vaqua à ſes affaires ſans la moindre peine pendant la journée entière. Les choſes changèrent ſingulièrement pendant la nuit ; la main ſe tuméfia, les douleurs s'éveillèrent, elles devinrent exceſſives, & une inflammation cuiſante occupoit toute la circonférence de l'égratignure. Les ſecours furent très-prompts, & quelque bien

dirigés qu'ils fuſſent, ils n'oppoſèrent rien à la gangrène qui fit périr le malade le troiſième jour.

On demande actuellement à quoi il eſt poſſible d'attribuer la cauſe & la rapidité d'un évènement ſemblable, ſi ce n'eſt à la dépravation totale des humeurs ? M. B. paroiſſoit cependant d'un excellent tempérament ; rien n'avoit encore troublé juſques-là l'heureuſe ſanté dont il avoit joui : malgré les travaux fatiguans que lui impoſoit ſa charge, dont il rempliſſoit les devoirs peut-être avec trop de zèle, il conſervoit un caractère enjoué qui faiſoit le plaiſir entier de ſa famille & les délices de ſes ſociétés.

Le R. P. de B. prieur du couvent des petits Carmes à V . . . fut ſaigné du bras droit pour une médiocre douleur de tête qui l'inquiétoit depuis quelque tems. Il ſe loua de la légéreté de la main de celui qui avoit fait cette

opération. Le lendemain au matin la playe étoit douloureuſe & enflammée ; une douleur ſourde & profonde s'étendoit depuis le pli du bras juſqu'à l'épaule. Environ deux heures après l'application d'un cataplaſme de *micâ panis*, le bras & l'avant-bras ſe gonflèrent avec douleur ; la chaleur y étoit foible, & on ne voyoit plus la moindre trace d'inflammation. Quelque preſſante que fût la circonſtance, & quelque habiles qu'étoient les chirurgiens qui en prenoient ſoin, l'état du malade empira ; l'extrémité toute entière fut frappée d'une gangrène humide, à laquelle il ſuccomba le troiſième jour à dix heures du ſoir (ζ).

(ζ) Ce qui pourroit mériter de la part des lecteurs quelques réflexions intéreſſantes ſur ces évènemens, eſt que deux frères, de trois qui lui reſtoient, ſont morts d'une gangrène ſpontanée ; l'un à la ſuite d'une fracture de la clavicule, & l'autre à la ſuite d'hémorrhoïdes qui ſe gangrénèrent dans vingt-quatre heures, & dont les progrès furent ſi actifs, qu'il mourut dans quatre jours & demi.

On ſent trop l'injuſtice qu'il y auroit d'attribuer la cauſe de ce malheur à l'opération de la ſaignée qui vingt-quatre heures auparavant avoit mérité des éloges au chirurgien qui l'avoit faite. A en juger d'après les évènemens, on ne peut imputer une cauſe de mort auſſi prompte qu'à la diſſolution putride des humeurs. La conſtitution du ſujet ſembloit forte, & il n'avoit jamais éprouvé que des maladies légères. Sa nourriture ainſi que celle du malade précédent étoit frugale, & la ſeule choſe qu'on ſe croiroit peut-être autoriſé à lui reprocher, ſeroit l'abus qu'il faiſoit du caffé, comme au premier ſon travail exceſſif.

XVIII. Comment rendre raiſon de ces obſervations auxquelles on eſpère que quelqu'un en réunira d'autres, ſinon par l'exiſtence d'une diſſolution occaſionnée

---

Je n'ai que des notes ſur ces deux particularités, & elles ſont inſuffiſantes pour donner le récit du début de la maladie & de ſes progrès.

par des ſubſtances dont le mêlange avec des parties putrides amaſſées dans les premières & ſecondes voyes, a infecté inſenſiblement la maſſe humorale; effets, comme l'obſerve QUESNAY (*a*), qui peuvent avoir lieu indépendamment d'aucune fièvre? Peut-être auſſi exiſte-t-il dans nos humeurs des ſubſtances capables de produire ſeules cette diſſolution? mais c'eſt ce qu'on ne ſait pas encore d'une manière bien certaine. Sans prétendre expliquer ces eſpèces de phénomènes par des cauſes encore trop obſcures, ne pourroit-on pas trouver dans le jeu accéléré des vaiſſeaux une occaſion de déterminer la déſunion des parties élémentaires fluides, par l'impulſion d'une chaleur trop active & trop ſoutenue, ou par une diſſipation trop grande des principes qui conſtituent leur eſſence?

(*a*) Mémoires de l'académie Royale de Chirurgie, tom. 1 pag. 134.

Ces obſervations n'ont point été préſentées à deſſein de faire valoir les évacuans ; il eſt cependant vrai de dire que ces circonſtances les admettent préférablement à la ſaignée. Les antiſeptiques les plus vantés, tels que le kina, le camphre ſeul ou mêlangé avec la gomme ammoniaque & le ſel du même nom, ne peuvent être d'aucun avantage dans des cas ſemblables. C'eſt moins aux ſubſtances capables d'augmenter le ton des fibres, qu'il faut avoir recours pour préſerver les parties ſaines de la corruption, qu'aux acides minéraux & végétaux noyés dans des véhicules appropriés à l'état du malade. Ces boiſſons en pénétrant dans la maſſe des fluides tendent à en rapprocher les principes déſunis ; elles ralentiſſent leur mouvement, appaiſent la chaleur inteſtine & combattent la putridité. C'eſt bien moins la diverſité des cauſes de la diſſolution putride qu'on doit

enviſager, que cet état de diſſolution. On vient d'obſerver que ſi les troubles qui s'élevoient dans la nature n'avoient pas toujours les mêmes cauſes (en fait de dépravation humorale) leur terminaiſon étoit aſſez communément la même. Cela eſt d'autant plus vraiſemblable, que c'eſt uniquement du dégré de malignité des humeurs & de leurs effets actifs & réactifs, que dépendent leur acrimonie & leur cauſticité, quelle que ſoit la cauſe qui les ait dépravées ou corrompues. Mais les humeurs une fois diſſoutes, elles attendent plus des médicamens qui tendront à leur rendre la conſiſtance qu'elles auront entièrement perdue, que de ceux qui borneroient leurs propriétés à augmenter le reſſort & le jeu des ſolides. L'expérience y ajoute même qu'ils hâtent plutôt la gangrène qu'ils ne la modèrent. Il eſt peu de praticiens qui ne connoiſſent l'inſuffiſance du kina

dans la diſſolution ſcorbutique que je cite ici comme la plus commune ; tandis qu'il pourroit ſe faire qu'il fût utile dans le principe de la maladie ; mais la plus grande partie des praticiens applaudiſſent en revanche aux heureux effets des acéteux.

On peut lire dans les obſervations des chirurgiens, qui ont été le plus à portée de traiter ces maladies, les ſuccès qu'ils ont eu de l'uſage de ces remèdes. J'ai expoſé dans mes réflexions ſur la complication du virus vénérien & du vice ſcorbutique, ceux que le citron ſeul avoit procurés dans la curation de pluſieurs gangrènes par diſſolution. L'éloge qu'AMBROISE PARÉ fait des acides, & particulièrement du ſyrop de *acetoſitate citri*, pour la cure des ulcères peſtilentiels, doit contribuer à en faire connoître l'efficacité, & à donner la préférence aux acéteux dans tous les cas où l'on ſoupçonne que la gangrène

eſt la ſuite d'une diſſolution humorale partielle ou totale. L'obſervation va même plus loin ; car on ne trouve guères d'anti-ſeptiques plus puiſſans, relativement à la circonſtance, que les acides & l'eſprit de ſel, ſur-tout quand il eſt queſtion de borner la gangrène, ou de hâter la chûte des eſcarres. On porte ces liqueurs, au moyen d'un pinceau de charpie, ſur toute la circonférence de l'ulcère ainſi que ſur les ſcarifications ſouvent plus funeſtes qu'utiles, qu'on fait à deſſein de favoriſer le travail de la nature dans la ſéparation du vif d'avec le mort. Tandis que le plumaſſeau qui recouvre l'ulcère gangréneux eſt imbibé de liqueurs acides, on enveloppe la partie malade d'un cataplaſme préparé avec

ſon de froment . . . . . ℔ j
ſel marin . . . . onc. ji

faites cuire à un feu lent avec S. Q. de vinaigre de vin.

XIX. Les purgatifs & les autres évacuans ſeroient nuiſibles dans le tems même de cette diſſolution (*b*), à moins qu'ils ne ſoient indiqués par des déjections fétides. Ces remèdes ſont d'autant plus néceſſaires alors, que la vie du malade dépend de l'évacuation des matières putrides, diſſoutes, corrompues, & de leur épuiſement. Dès que les ſignes de la décompoſition des parties fibreuſes & conglutineuſes du ſang ſe manifeſtent, & qu'on s'apperçoit que les humeurs nuiſibles ſont diſpoſées à s'échapper, on doit recourir aux évacuans. Ces médicamens ne ſont pas moins utiles dans la circonſtance des gangrènes ſéches, ſuite de la malignité des ſucs corrompus. Il ſeroit même poſſible qu'on pût prévenir ces eſpèces de gangrènes qui ſurviennent dans les fièvres

(*b*) QUESNAY, Traité de la gangrène humide, page 84.

putrides, par une purgation non interrompue qui évacueroit les humeurs infectes à meſure que la contagion putride feroit des progrès. Il y a tout lieu de préſumer qu'on éviteroit par ce moyen une plus grande corruption dans les humeurs qui altéreroient infailliblement toute la maſſe du ſang, pour peu qu'on les laiſſât ſéjourner.

Ces remèdes adminiſtrés avec choix & circonſpection conviennent auſſi dans le ſecond cas, c'eſt-à-dire, quand les humeurs rendues à peu près à leur conſiſtance primitive, la nature tend à ſe débarraſſer des portions humorales vicieuſes qui n'ont pu être évacuées lors de l'orgaſme, ou réintégrées dans la maſſe. En expulſant le vice hétérogène, ils préviennent les rechûtes ou de nouveaux accidens qui ſeroient toujours à craindre, tant qu'il y reſteroit encore dans le ſang quelques reſtes de diſſolution putride.

XX. Toutes les fois que le choc d'un corps en mouvement a été aſſez violent pour rompre la texture des fibres vaſculeuſes, il en réſulte une contuſion qui a le plus grand rapport à la gangrène par l'atonie où ſe trouvent alors les ſolides, & par la ſtagnation des fluides contenus ou extravaſés.

XXI. Quand il y a épanchement dans la tumeur contuſe, il occupe toujours le centre du point frappé, & ſon exiſtence non apperçue d'abord, mais ſoupçonnée, ſera d'autant plus préſumable que le corps lancé aura porté ſur des parties où les os auront oppoſé une réſiſtance égale à la puiſſance qui les aura frappés.

Lorſque les remèdes généraux, parmi leſquels les purgatifs ſont recommandés, ont opéré la réſolution des fluides ſtagnans contenus ou extravaſés, il faut croire que les fluides ont été repris, & que par conſéquent les vaiſſeaux contus ont acquis une force oſcillatoire

ſuffiſante pour ſe defendre déſormais contre l'engorgement des humeurs qui y circulent. Sans cette acception, il n'eſt pas douteux que toute action venant à ceſſer dans les fibres vaſculeuſes, elles perdent peu à peu leur reſſort, ſe flétriſſent & tombent en gangrène.

Quoique la contuſion ne ſoit pas toujours ſuivie de rupture totale des vaiſſeaux frappés, il n'en eſt pas moins vrai que la force du choc comparée à la délicateſſe des fibres & à la réſiſtance des parties dures qu'elles recouvrent, fait toujours craindre la gangrène.

Les livres de l'art abondent d'obſervations qui prouvent la poſſibilité de ces faits. On lit dans QUESNAY entr'autres, qu'un garçon de billard ayant reçu un coup de maſſe ſur le bras, la partie contuſe fut promptement ſuivie de gangrène. Ces vérités auſſi généralement connues font deſirer de ſavoir ſi l'âge & la conſtitution ne fourniroient pas un

moyen d'expliquer pourquoi, toutes choſes égales d'ailleurs, les contuſions ſont ſuſceptibles d'une réſolution plus prompte chez certains individus, & pourquoi cette réſolution a lieu chez les uns, tandis qu'elle a une terminaiſon différente chez les autres.

XXII. Le moyen d'expliquer ces eſpèces de phénomènes ſe trouve dans la conſtitution même de la fibre & dans l'état poſitif des liqueurs. Pour rendre les nuances de cette différence plus ſenſibles, il ſuffit d'oppoſer l'enfance à la vieilleſſe. On ſait ſans doute que dans ce premier âge les fibres ont une grande ſoupleſſe, que les vaiſſeaux ſont très-nombreux, & leur action très-fréquente; d'où on peut déja appercevoir que la réſolution des maſſes globuleuſes ſanguines arrêtées dans les vaiſſeaux contus, doit être plus facile & par conſéquent plus prompte que dans la vieilleſſe, où les fibres ſont roides, où le nombre des

vaiſſeaux eſt diminué par l'âge, & où leur action organique eſt ralentie.

Si on continue de comparer ces deux états, l'enfance & la vieilleſſe, on verra d'un côté une fibre molle, humide & ſouple, & de l'autre une fibre dure, aride & preſqu'inflexible : ici la circulation eſt active, la chaleur vive & les fluides atténués ; là au contraire, la circulation eſt lente, la chaleur foible & les fluides épais.

XXIII. Toutes ces différentes conſidérations étant réunies, il ſera non-ſeulement facile de donner une ſolution ſatisfaiſante ſur le réſultat d'une contuſion, à parité égale, mais encore on ſentira la néceſſité de varier la méthode curative relativement à la tumeur contuſe dans l'un & l'autre de ces individus. Ce qui a lieu ici par rapport à la diverſité des âges eſt applicable à celle des conſtitutions, ſi on ne perd pas de vue l'état de la fibre. C'eſt ainſi qu'on concevra comment

la réſolution des fluides extravaſés eſt plus prompte & plus ſûre chez les ſujets d'un tempérament humide, que chez ceux d'un tempérament bilieux & ſec: ſecond motif qui doit inſpirer la néceſſité de diverſifier la pratique dans l'un & l'autre cas; premier objet des mes réflexions.

L'obſervation a toujours prouvé que les topiques ſpiritueux qui réuſſiſſent avec tant d'éfficacité dans les contuſions les plus fortes des enfans, comme dans celle des adultes d'une conſtitution humide, étoient abſolument contraires dans les meurtriſſures les plus légères des vieillards, & dans les ſujets d'un tempérament ſec. Là il importe de relever l'action des vaiſſeaux froiſſés, de leur imprimer une force énergique & de ranimer les fibres languiſſantes par des topiques & des boiſſons vulnéraires actives. Ici, tout au contraire, il convient d'humecter & de relâcher ces fibres par des fomentations émollientes & par des boiſſons analo-

gues, afin de ſuppléer à l'humidité dont elles ſont dépourvues, & de donner de la fluidité aux ſucs épaiſſis en favoriſant la détente des ſolides.

La diminution progreſſive de la contuſion eſt l'indicatif des évacuans. Ce ſont eux qui tranſmettent au dehors les ſucs croupiſſans altérés par leur ſtaſe & par leur ſéjour, ſucs dont le retard dans les liqueurs pourroit donner occaſion à divers accidens. Ces médicamens doivent être répétés ſelon les circonſtances, puiſqu'ils coopèrent eux-mêmes à la réſolution de la matière épanchée.

XXIV. Ces différences d'âge & de conſtitution, pour leſquelles on n'a pas communément les égards convenables dans la cure des contuſions, ont dû donner lieu à des remarques utiles d'après des événemens triſtes, qui loin de deſſiller les yeux de certains chirurgiens, n'ont fait que les rendre moins clairvoyans.

L'eau de vie, le camphre, le ſel ammoniac, le kina, &c, ont été trop inconſidérément accueillis dans la cure de toute eſpèce de contuſions qui pouvoient faire craindre la gangrène. Parmi ceux qui cultivent l'art de guérir, il y en a beaucoup qui ne s'arrêtent point à la diverſité des cauſes de cette maladie & à ſes différens genres : perſuadés que ces remèdes ſont ſpécialement conſacrés là a cure de la gangrène ; quelle qu'en ſoit la cauſe & l'eſpèce, ils en abuſent. On ne voit pas que, s'il eſt des circonſtances où de tels remèdes peuvent être ſalutaires, il en eſt d'autres où ils ſont funeſtes : en voici un exemple.

Un ſeptuagénaire tomba de ſa hauteur ſur le pavé, & ſe froiſſa violemment la face externe de la jambe gauche. Cette partie froiſſée fut beaucoup plus douloureuſe le lendemain que le jour même de l'accident. A la levée du premier appareil qui conſiſtoit dans

des compreſſes imbues d'eau marinée avec un mêlange d'eau de vie, on vit une contuſion qui s'étendoit depuis la malléole externe juſqu'à la partie moyenne de la jambe qui etoit déja conſidérablement tuméfiée. Le chirurgien, irréſiſtiblement attaché à l'uſage, n'héſita pas d'appliquer les infuſions aromatiques les plus animées. Les progrès de la maladie lui firent naître enſuite de nouvelles reſſources; il crut trouver plus d'efficacité dans les cataplaſmes toniques auxquels il ajouta le kina en poudre avec profuſion. Loin de diminuer le mal, il y a apparence que ces topiques l'augmentèrent, car le quatrième jour la partie contuſe étoit froide, le ſentiment y étoit preſque éteint, ce qui ne laiſſa plus de doute ſur une prochaine mortification.

Une abſence de quarante heures que fit ce chirurgien jetta les parens du malade dans la plus grande perplexité; éloignés des reſſources de la ville, ils

imaginèrent, au défaut des topiques dont l'homme de l'art leur avoit expreſſément recommandé l'uſage, d'appliquer un cataplaſme préparé avec la mie de pain, le lait & le jaune d'œuf. Ce remède, placé par le haſard, ne fut point indifférent. Vingt-quatre heures après, on vit déja un cercle rouge qui ſembloit borner la gangrène apparente, à un pouce au deſſous de la tubéroſité du tibia; & dans un eſpace de douze heures enſuite, on apperçut un ſuintement purulent, léger à la vérité, qui circonſcrivoit la portion gangrénée. Quelque flateur que parut l'eſpoir lorſque je le vis, j'appris que le retour du chirurgien le convertit bientôt en un pronoſtic fâcheux. Ayant toujours dans l'idée qu'une gangrène ne pouvoit être ſubjuguée que par les antiſeptiques les plus forts, le mieux-être ne tarda pas à diſparoître, le mal prit de nouvelles forces & le vieillard périt.

Si les principes ſur leſquels on vient de faire ſentir la néceſſité de varier l'application des topiques dans la cure des contuſions par rapport à l'âge & au tempérament, devoient être éclairés par des comparaiſons qui les rendiſſent plus palpables & plus ſenſibles, il ſeroit difficile d'en trouver de plus propre à remplir cet objet que la cure des playes d'armes à feu. L'hiſtoire récente de la chirurgie militaire nous apprend qu'on employoit autrefois les topiques antiſeptiques, aromatiques, incendiaires &c, dans le principe de la curation de ces playes, comme les plus capables de ſatisfaire aux différentes indications. C'étoit même une règle aſſez univerſellement reçue d'imbiber pluſieurs fois par jour l'appareil d'eau de vie camphrée ou ammoniacée. Un raiſonnement ſuggéré par de juſtes & de ſolides réflexions, tant ſur la cauſe de ces playes que ſur les effets qui en réſultent a fait, enfin changer

d'opinion à la plupart des chirurgiens. La douleur violente, la fièvre aigue, l'inflammation exceſſive, les dépôts plus ou moins multipliés & plus ou moins profonds, ainſi que la gangrène, ayant été regardés avec raiſon comme une ſuite de l'éréthiſme conſidérable des fibres contuſes & déchirées, on a penſé que la ſomme de ces accidens venoit en très-grande partie de l'uſage où l'on étoit, de couvrir ces playes de topiques irritans, dans la vue de décider une ſuppuration plus prompte. Ce raiſonnement théorique confirmé par l'expérience, & relatif aux effets d'une cautériſation opérée par des corps obtus, chaſſés avec la plus grande force, on n'a pas tardé à concevoir enſuite que la ſuppuration lente & indigeſte des playes d'arquebuſade étoit un effet inſéparable de l'état de ſtupeur, d'engourdiſſement & d'éréthiſme où ſe trouvoient néceſſairement toutes les eſpèces de fibres

contuſes ou déchirées, ſymptômes que les médicamens ſtimulans ne pouvoient qu'accroître. Des réflexions un peu ſérieuſes ſur cette diſpoſition locale ont inſenſiblement ramené les chirurgiens modernes à l'évidence, & dès-lors ils ont cru devoir adopter une méthode curative toute oppoſée.

Les topiques émolliens ont paru préférables, comme plus propres à appaiſer les troubles de la nature émue & bouleverſée, à raſſurer le ſyſtême nerveux étonné, & à rappeller le cours des fluides ſur des parties que la percuſſion auſſi violente que ſubite d'un corps enflammé avoit, pour ainſi dire, fait rétrograder.

Les lotions, les fomentations, les cataplaſmes émolliens combinés avec un régime, des boiſſons & des médicamens internes qui vont au même but, ont reçu les témoignages d'une confiance bien méritée. C'eſt par ces moyens que

les voies de la ſuppuration ſont plus promptes à s'ouvrir ; que la tuméfaction inflammatoire & la fiévre ſont infiniment moindres ; les dépôts par conſéquent plus rares, les autres accidens bien moins redoutables & la cure plus rapprochée.

Je n'étendrai pas plus loin mes réflexions, il ſeroit difficile d'ajouter quelque choſe aux travaux de ceux qui ont répondu avec tant de ſatisfaction aux vœux de l'académie, & qui ont réuni dans leurs excellentes diſſertations tout ce qu'on pouvoit deſirer ſur la théorie & la pratique des contuſions & des playes d'armes à feu. J'aurai rempli mon objet, ſi j'ai laiſſé appercevoir que la cure de ces maladies étoit ſuſceptible de pluſieurs variétés dans la méthode du traitement.

FIN.

Je joins à cette dissertation une lettre confirmative de mes réflexions sur l'utilité des évacuans dans le traitement des maladies chirurgicales. Cette lettre m'est adressée par M. CHAUSSIER *de l'académie de Dijon, qui a été chargé par cette célèbre compagnie, concurremment avec M.* MARET *son sécrétaire perpetuel, de lui rendre compte de ma dissertation.*

On trouvera dans les observations de M. CHAUSSIER *des faits probatifs de l'abus de la saignée. Il est incroyable comment ces faits, multipliés qu'ils sont dans l'exercice de l'art, n'ont encore pu arracher, une grande partie de ceux qui le cultivent, à l'habitude enracinée de saigner* sur le champ *un blessé quelconque, dans quelqu'état qu'il soit.*

J'ai toujours devant les yeux un exemple frappant de cette pratique offensive & meurtrière. Il y aura bientôt trois ans qu'on avoit réuni toutes les troupes de la garnison, dans la plaine des bouchers, afin de les exercer. Ce spectacle y attira beaucoup de monde. Une femme dans le nombre ne put éviter un peloton de cavalerie qui avançoit sur elle au grand galop, elle fut renversée; j'ignore cependant si les chevaux de file la froissè-

rent, car elle n'avoit ni excorations, ni tumeur contuſe, ni fracture. Cette miſérable femme fut arrachée de la foule ſans connoiſſance; quoiqu'elle eût le viſage & les mains froides, le pouls annonçoit encore un filet de vie que je conſeillai de faire ſervir à ranimer ſucceſſivement les autres organes, en eſſayant de rappeller l'irritabilité dans les fibres vaſculaires où la frayeur, peut-être plus que le mal, concentroit tous les eſprits. Mais il étoit probablement arrêté que cette femme devoit mourir ſous la lancette, car il fut contradictoirement ordonné qu'elle ſeroit ſaignée ſur le champ, *elle le fut en effet, & elle expira.*

Si la lettre de M. CHAUSSIER *ne développoit pas auſſi parfaitement qu'elle le fait, les inconvéniens qui réſultent de cet abus digne de la réclamation de toutes les perſonnes inſtruites dans l'une & l'autre médecine, j'aurois pu expoſer mes réflexions. Au reſte, on peut lire dans une lettre imprimée à Strasbourg 1782, fol. 32. la baſe des préceptes curatifs applicables à cette circonſtance.*

LETTRE
DE M. CHAUSSIER,
DE L'ACADÉMIE DE DIJON,

Dijon, 23 mai 1783.

MONSIEUR ET CHER CONFRÈRE,

J'AI été chargé par l'académie de lui rendre compte, dans une de ſes ſéances particulières, de votre diſſertation ſur l'utilité des évacuans dans le traitement de pluſieurs maladies chirurgicales. L'académie a vu avec ſatisfaction cette nouvelle production de votre zèle & de vos talens; on y reconnoit le praticien inſtruit par l'expérience, attentif à conſulter la nature, à ſaiſir l'indication, à

varier les procédés curatifs ſuivant les circonſtances. Convaincu qu'une méthode unique eſt ſouvent inſuffiſante, quelquefois dangereuſe, le praticien ſage ne rejette aucun moyen, il n'adopte aucun ſyſtême : s'il ſe plaint d'un abus, il ne proſcrit pas l'uſage modéré & bien entendu ; s'il préconiſe une méthode, il ne donne pas l'excluſion aux autres moyens, mais il la circonſcrit dans de juſtes bornes, & n'a jamais d'autre guide que l'obſervation, d'autre but que le vrai & l'utile. Voilà exactement ce que l'on trouve dans votre diſſertation.

Quand on connoit les détails de la pratique la plus ordinaire, on peut avec juſtes raiſons ſe plaindre de l'inſouciance de certains praticiens. Une fois initiés dans l'exercice délicat de la pratique, ils ſe laiſſent entraîner ſans réflexion au torrent de l'habitude, *ſervum pecus !* Souvent le traitement des playes, des tumeurs & de quelques autres maladies

chirurgicales eſt circonſcrit dans des bornes trop étroites : des panſemens plus ou moins compliqués, des applications topiques plus ou moins variées, des ſaignées plus ou moins répétées ſont en quelque ſorte toute la reſſource de certains chirurgiens. Un homme eſt-il bleſſé ? on le panſe, on le met à la diète, on le ſaigne, parceque la ſaignée eſt généralement recommandée, & parceque la routine l'autoriſe : tout autre moyen paroit ſuperflu, on n'y penſe pas même, & l'on croit avoir ainſi rempli les préceptes de l'art (*a*).

(*a*) Ceci me rappelle la manière dont maître TACQUET exerçoit jadis la médecine. Il avoit en ſon cabinet trois crocs : en l'un étoient enfilées des recettes de médecine de *ſucco roſarum* & de *diacarthami ;* au ſecond étoient des ordonnances pour les *ſaignées*, & au troiſième pour des *clyſtères*. Or quand par une petite fenêtre qu'il avoit à ſa ſalle, il avoit jugé ce qu'il falloit au malade, il tiroit de l'un des crocs la recette pour la ſaignée ou pour la médecine. *Recherches ſur l'origine de la chirurgie. tome 1, page 22.*

Cet abus, reſte de l'ancienne barbarie où la chirurgie avoit été plongée pendant quelque tems, doit être combattu avec force : on ne peut, on ne doit ſe laſſer de répéter au chirurgien, qu'il eſt indigne de ce nom, s'il ne réunit pas toutes les connoiſſances de l'art de guérir, s'il ſe borne à des panſemens & à des applications topiques : on ne peut trop faire ſentir que le traitement des maladies chirurgicales exige quelquefois le concours de tous les moyens curatifs, & qu'il n'exclut aucun genre de remèdes. Les évacuans étoient généralement trop négligés ; on aura obligation à votre zèle & à vos talens d'avoir ramené l'attention ſur cet objet important. Les anciens, comme vous le remarquez fort bien, n'en avoient pas méconnu les avantages, ils les recommandent dans leurs ouvrages ; mais leurs obſervations étoient oubliées, leurs préceptes étoient tombés en déſuétude. Vous raſſemblez ces pré-

ceptes épars, vous les confirmez par vos obſervations, vous en faites un corps de doctrine que vous préſentez d'une manière nouvelle, *ſi non novum, ſaltem novo ordine digeſtum.* Rien n'eſt indifférent dans la pratique de l'art de guérir; la réforme d'un abus, la publication d'une méthode utile, mais tombée dans l'oubli ou trop généralemant négligée, ſont aux yeux du praticien des découvertes utiles & précieuſes à l'humanité. Non-ſeulement vous expoſez d'une manière préciſe les avantages que l'on doit attendre des évacuans, vous préſentez des obſervations capables de ramener ceux qui donneroient une excluſion entière à ces remèdes; mais encore il eſt dans votre ouvrage deux autres objets qui ne me paroiſſent pas moins intéreſſans : l'abus de la ſaignée, qui ſouvent eſt pratiquée trop inconſidérément, qui par certaines perſonnes eſt conſidérée comme le ſeul

moyen acceſſoire dans le traitement des bleſſures ; l'inſuffiſance d'une diète ſévère, qui quelquefois eſt dangereuſe & devient l'origine de pluſieurs maux, ſur-tout lorſqu'elle eſt prolongée au-delà du terme néceſſaire, & qui dans aucun cas ne peut ſuppléer aux évacuans, lorſqu'ils ſont réellement indiqués.

La lecture de votre mémoire m'a fourni quelques réflexions, & m'a rappelé quelques obſervations qui me paroiſſent propres à confirmer votre ſentiment : je commence par la ſaignée.

C'eſt un préjugé généralement répandu, qu'auſſitôt qu'une perſonne eſt bleſſée, le premier ſecours à lui donner eſt de la ſaigner, & cette opération ne peut jamais être pratiquée trop promptement au gré des amis : nous avons eu, il y a quelques années, une exemple bien funeſte de cette méthode.

Quatre perſonnes montent dans un cabriolet pour aller paſſer quelques heu-

res à la campagne ; mais après un trajet de deux milles toiſes hors de la ville, le cheval ombrageux & mal conduit renverſe la voiture.

Dans la chûte, Mad^e. R... fut bleſſée à la tête, mais ſi légèrement, qu'à peine pouvoit-on l'appercevoir. Elle reſſentoit ſi peu de douleur & de mal-aiſe, qu'elle auroit deſiré continuer la route ; mais entraînée par l'avis des autres perſonnes, elle revint ſur le champ à pied dans la maiſon d'un ami. Comme elle avoit été effrayée de la chûte, on crut ne pouvoir mieux faire que de la ſaigner dans cet inſtant de trouble & d'effroi : mais pendant la ſaignée même elle ſe trouve mal, perd la connoiſſance ; il ſurvient une ſueur, des mouvemens convulſifs, tous les ſecours ſont inutiles, la malade eſt dans un état léthargique. On raiſonne, on ſoupçonne un épanchement, on raſe la tête, mais on ne trouve nulle part ni contuſion ni ſenſibilité dou-

loureuſe ; le pouls eſt lâche, mol, il paroit plein, on réitère la ſaignée : non-ſeulement les accidens perſiſtent, mais ils augmentent. Enfin, dans l'idée d'un épanchement ſur le cerveau, on fait une inciſion aux tégumens du crâne, on applique le trépan, mais infructueuſement. La jeune Dame périt le ſixième jour. A l'ouverture du cadavre on ne trouva ni épanchement ni engorgement ; en un mot, rien qui put faire ſoupçonner la plus légère léſion du cerveau.

Ce fait malheureux & étonnant, qui pour lors fit beaucoup de bruit dans la ville, fut regardé par tous les gens de l'art qui étoient ſans intérêt & ſans prétentions, comme l'effet de la ſaignée pratiquée trop précipitamment, dans un tems où la digeſtion n'étoit pas faite, dans un tems où la frayeur avoit porté du trouble, de l'irrégularité dans la circulation, & cauſé une ſorte d'*étonnement* général dans le ſyſtême nerveux. Je com-

parerois volontiers cet état ſpaſmodique produit par la frayeur à ces friſſons vagues & irréguliers qui précèdent certaines fièvres : on ne doute point que dans ce cas la ſaignée ne prolonge le friſſon, ne rende la fièvre plus grave, & ne puiſſe même cauſer la mort preſque dans l'inſtant. THOMAS WITHER, dans ces excellentes obſervations ſur l'abus des remèdes (*b*), remarque fort judicieuſement que dans l'état de ſanté il eſt un équilibre d'action & de réſiſtance entre les ſolides & les fluides ; qu'il exiſte une ſorte de balance naturelle entre la quantité des fluides qui pénètrent dans le corps pour la nutrition & ceux qui s'en exhalent, ſoit par les ſécrétions, ſoit par la tranſpiration ; la ſanté entretient ce rapport, la maladie le change, l'intervertit, & la ſaignée tend à détruire artificiellement cette balance naturelle

(*b*) Obſervations ou thé abuſe of. de médecine, London 1775, ſect. I. of. Blood-leeting, pag. 5.

& ſi eſſentielle dans la conſtitution..... « Ainſi, ajoute-t-il, une ſeule ſaignée » pratiquée ſans néceſſité, eſt une impru- » dente violation de la nature & du ſens » commun. » Ce ſont ſes expreſſions.

Dans l'état où étoit la jeune Dame, dont je viens de vous parler, le repos, la tranquillité, quelques boiſſons légèrement diaphorétiques euſſent ſans doute ſuffi pour remédier aux troubles de la circulation, mais la ſaignée ne fit que les augmenter, & à l'état de tenſion irrégulière ſuccéda un affaiſſement mortel. Auſſi avons-nous grand ſoin de recommander à nos élèves de ne jamais ſaigner ſur le champ dans le cas de chûte & de bleſſure, d'attendre que non-ſeulement le pouls ait perdu cet état de concentration que la frayeur lui imprime toujours, mais encore d'attendre que la chaleur ſoit bien rétablie, & que la dureté & la tenſion du pouls indiquent réellement ce genre de remède. Je

m'étendrois moins ſur le danger de la ſaignée pratiquée trop précipitamment dans les premiers inſtans de la bleſſure, ſi ce préjugé étoit ſeulement répandu dans le public ſans être adopté par les gens de l'art; mais de nos jours un praticien reſpectable, POTT, le célèbre POTT, dans ſon traité des playes de tête, ne craint pas (*c*) d'avancer que de tous les moyens connus, la ſaignée eſt le ſeul qui promette du ſuccès; il recommande des ſaignées abondantes, & il veut qu'on les pratique auſſitôt après le coup : ſuivant lui, il faut ſaigner autant que le pouls l'exige & que les forces le permettent, &, ajoute-t-il, tant qu'il exiſte dans le pouls de l'élevation & une certaine vivacité dont il n'eſt point aiſé de donner une idée.

Il paroit que ce qui a engagé M. POTT à recommander avec tant de force la ſaignée, eſt la crainte de l'inflammation,

(*c*) On Wounds, of the head, pag. 67.

ſuite néceſſaire, dit-on, de l'engorgement & de l'obſtruction des vaiſſeaux ; mais cette crainte eſt-elle bien fondée, & le moyen propoſé pour y remédier, pour la prévenir, eſt-il bien aſſuré ? eſt-il confirmé par la raiſon & l'expérience ? W. BRONFIEL (*d*), qui s'eſt élevé contre l'abus des ſaignées, *uſque ad deliquium*, prétend que la plupart des accidens, ſuite des bleſſures de la tête, doivent être conſidérés comme des accidens ſpaſmodiques ; & en conſéquence il conſeille *les diaphorétiques anodins*, *la teinture anodine antimoniale*, *la poudre de* DOWAR, qui, comme l'on ſait, eſt compoſée de ſels neutres, d'ipecacuanha & d'opium. Cette méthode qui a eu des ſuccès frappans entre les mains de l'auteur, mérite quelque attention. Vouloir en faire une règle générale, ce ſeroit éviter un défaut pour tomber dans un autre, mais on ne

(*d*) Chirurgical, obſervations and caſes, page 9.

peut diſſimuler qu'elle ne convienne dans certains cas, & ſur-tout pour les bleſſés dont le genre nerveux eſt très-ſenſible.

Un jeune homme d'un tempérament nerveux, & qui avoit déja éprouvé quelques accidens ſpaſmodiques, fit une chûte. Après pluſieurs ſaignées les accidens perſiſtoient; il étoit preſque continuellement dans un état de délire obſcur: on le purgea; il tomba dans un aſſoupiſſement léthargique qui fit préſumer qu'il y avoit fracture & épanchement. Cependant les inciſions que l'on pratiqua à l'endroit de la contuſion des tégumens, firent reconnoître l'état ſain de l'os. L'aſſoupiſſement léthargique ceſſa ſpontanément, mais les premiers accidens perſiſtoient. On donna au malade *la liqueur d'Hoffman*, mais infructueuſement; enfin on lui fit prendre *les gouttes anodines de Sydenham*. Bientôt les accidens ſe calmèrent, la raiſon revint peu à peu, & le malade ſe rétablit parfaitement.

W. DEASE (*e*) fait au ſujet de la ſaignée quelques réflexions qui m'ont paru bien ſages ; & comme ſon ouvrage eſt peu connu en France, je crois vous faire plaiſir de détacher une morceau de la traduction que j'en ai faite, non dans l'intention de la publier, mais pour l'inſtruction de mon fils.

Après quelques conſidérations pratiques ſur la diſpoſition des vaiſſeaux ſanguins, l'auteur penſe d'après WHYTT, que toute inflammation eſt le réſultat d'une irritation locale, qu'elle ne dépend point de l'augmentation de la force du cœur & des groſſes artères, comme quelques auteurs célèbres l'ont avancé ; mais bien plutôt de la force contractile des plus petits vaiſſeaux.

« Quelques réflexions, ajoute-t-il, » ſur les effets généraux de la ſaignée,

(*e*) On Wounds of the head : London 1776, pag. 64 & ſuiv.

» ſuffiront pour nous faire ſentir combien » peu elle eſt indiquée dans les playes » de tête », & à plus forte raiſon pourroit-on ajouter dans le traitement général des playes.

« Le grand avantage que les praticiens » retirent des ſaignées abondantes dans » la cure des maladies inflammatoires, » en général, eſt trop bien connue pour » qu'il exiſte aucun doute à ce ſujet. » La ſaignée diminue l'impétuoſité des » fluides & l'irritabilité des ſolides ; mais » les inflammations locales ne dépendent » point de l'accélération du mouvement » dans les groſſes artères, & la fréquence » du pouls qui ſuit néceſſairement ces » ſortes d'inflammations dépend uniquement de la ſimpathie générale qui exiſte » entre tous les ſolides. Le Docteur » WHYTT a fort bien expliqué cette » action ſympathique (*f*) : le ſang vicié

(*f*) On the motion of the fluids in the Small Veſſels, pag. 230.

» qui fait le noyau de l'inflammation,
» arrêté par l'obſtruction & l'inflamma-
» tion, agit ſur les petits vaiſſeaux,
» comme un ſtimulant plus fort qu'à
» l'ordinaire ; & ſi l'inflammation eſt
» grande, ou ſi la partie enflammée eſt
» fort ſenſible, le ſyſtême nerveux eſt
» tellement affecté par la douleur qu'il
» excite, qu'il augmente l'irritabilité du
» cœur & des plus groſſes artères.

» Or, quoique la ſaignée ſoit bien
» indiquée pour modérer les ſymptômes
» d'une inflammation générale, cepen-
» dant dans le cas qui fait le ſujet de
» notre conſidération, comme la partie
» enflammée eſt formée par la plus
» petite ſérie des vaiſſeaux de la pie-
» mère du cerveau, ſur leſquels l'ac-
» tion des groſſes artères a à peine quel-
» que influence, nous pouvons donc,
» avec raiſon, douter des bons effets
» des ſaignées abondantes dans ce cas,
» & même dans toutes les autres inflam-

» mations locales : c'eſt auſſi l'opinion des
» médecins les plus inſtruits de ce ſiècle.
» Si ces réflexions ſont vraies, même
» par rapport aux parties qui ſont dans
» un état actuel d'inflammation, pouvons-
» nous donc, avec quelque confiance,
» conſeiller les ſaignées dans des cas où
» nous n'avons aucun ſujet de ſoupçon-
» ner que les vaiſſeaux ſont dans un état
» d'obſtruction inflammatoire ; quoique
» cependant cela puiſſe arriver par la ſui-
» te. WHYTT obſerve fort bien qu'une
» obſtruction ſans irritation dans la par-
» tie affectée, n'occaſionne jamais une
» inflammation. Tous les bons effets
» que nous pouvons eſpérer des ſaignées
» abondantes dépendent donc de la
» diminution de la ſenſibilité nerveuſe,
» de la diminution, de l'impulſion du
» ſang, ce qui rend moindres les effets
» de l'irritation ; mais nous n'appercevons
» pas comment il eſt poſſible que des
» ſaignées agiſſent immédiatement ſur

» les parties affectées, en rétabliſſant
» l'oſcillation première des petits vaiſ-
» ſeaux.

» Il eſt dans les playes de tête une
» circonſtance fort malheureuſe: ſouvent
» le bleſſé n'éprouve aucun ſymptôme
» fâcheux qui mérite notre attention;
» ſouvent même il ne ſe plaint pas, &
» cependant une inflammation ſourde s'eſt
» formée peu à peu dans la piemère
» ou le cerveau, & a fait des progrès
» ſi rapides, qu'elle s'eſt terminée par
» la ſuppuration.

» En conſidérant toute inflammation
» locale comme l'effet d'une irritation
» particulière bornée à l'endroit affecté,
» nous devons en même tems la regar-
» der comme une augmentation du mou-
» vement oſcillatoire des vaiſſeaux capil-
» laires: augmentation qui, comme nous
» l'avons déjà fait voir, doit perſiſter
» quelque tems avant d'exciter dans la
» circulation générale une altération

» ſenſible, & ſouvent même l'altération
» ne ſe manifeſte que lorſque la partie
» eſt déjà tombée en ſuppuration; enfin,
» ſi nous ajoutons combien peu l'action
» des gros vaiſſeaux ſe fait ſentir ſur les
» plus petits, qui ſont le ſiège & le
» noyau de l'inflammation, nous trou-
» verons, même en reconnoiſſant les
» avantages des ſaignées pour diminuer
» les ſymptômes inflammatoires; nous
» trouverons, dis-je, que ce moyen eſt
» bien peu efficace, & qu'il n'agit point
» immédiatement ſur la cauſe de la ma-
» ladie. Un écrivain judicieux l'a fort
» bien remarqué: lorſqu'une forte irrita-
» tion, dit M. FABRE (g), attire le ſang
» vers une partie, la ſaignée qu'on nom-
» me révulſive eſt incapable de le dé-
» tourner, parceque la force de l'at-
» traction élude les loix par leſquelles

(g) Eſſai de phyſiologie & de pathologie, pag. 257.

„ les fluides doivent ſe porter vers les
„ parties où l'on diminue la réſiſtance :
„ auſſi, dans des cas ſemblables, mul-
„ tiplie-t-on ſouvent en vain les ſaignées,
„ ſoit pour diſſiper un dégorgement
„ dangereux, ſoit pour prévenir une
„ ſuppuration funeſte ; on égorgeroit,
„ pour ainſi dire, plutôt les malades
„ par une évacuation outrée de ſang,
„ avant de détourner le dépôt qui ſe
„ forme dans une partie.

„ Pour confirmer cette doctrine, nous
„ pourrions rapporter beaucoup d'exem-
„ ples, comparer la marche de diffé-
„ rentes maladies inflammatoires, telles
„ que les ophtalmies, les panaris, &
„ même les hernies étranglées, ſur-tout
„ lorſqu'il n'y a qu'une petite portion
„ de l'inteſtin pincée ; ce qui arrive
„ ſouvent. Dans ce dernier cas, n'eſt-il
„ pas évident que le bon effet des ſai-
„ gnées abondantes dépend principale-
„ ment de la ſuſpenſion momentanée des

„ ſymptômes, en conſéquence de la „ foibleſſe & de l'inſenſibilité du ma- „ lade; moment quelquefois précieux „ au chirurgien pour procurer la réduc- „ tion de l'inteſtin ? Mais ſi cet inſtant „ favorable ne ſe préſente pas, ou s'il „ eſt échappé, quand la foibleſſe ceſſe, „ l'irritation qui avoit été ſuſpendue ſe „ réveille, & nous voyons tous les „ ſymptômes reparoître avec la même „ violence qu'auparavant. Les clyſtères „ âcres, & principalement la fumée de „ tabac, contribuent plus efficacement „ que la ſaignée à la réduction des „ inteſtins „.

A ces réflexions de M. DEASE, ſur la ſaignée, ajoutons ce que la pratique & l'expérience journalière demontrent. En affoibliſſant, en émouſſant le principe de ton & d'irritabilité générale, en diminuant la proportion des globules rouges, les ſaignées copieuſes augmentent néceſſairement la quantité des

ſucs blancs, & préparent ainſi des ſuppurations ſéreuſes, des empâtemens dans le tiſſu cellulaire, des excreſcences fongueuſes, des chairs mollaſſes, & ſouvent même diſpoſent à la cacochymie & aux affections ſcorbutiques. C'eſt principalement dans les hôpitaux où l'œil attentif du praticien trouve la preuve de ces aſſertions : là de tous les côtés les malades ſont environnés de cauſes qui favoriſent la diſſolution, qui augmentent la quantité des ſucs ſéreux. D'une part, le ſéjour dans le lit, néceſſité par leurs bleſſures, la privation d'un air frais & pur, l'interruption de leurs exercices habituels qui facilitent la tranſpiration ; & d'autre part, la diète relâchante à laquelle ils ſont ſoumis : que de cauſes toujours agiſſantes pour conduire les bleſſés aux maladies ſéreuſes, colliquatives, &c. ! Les ſaignées copieuſes, ajoutent encore à l'effet de toutes ces autres cauſes inévitables, & le praticien

ſage doit s'occuper non-ſeulement du préſent, mais encore de l'avenir, & conſidérer le tems & les lieux.

Dans les priſons de cette ville, où malgré les ſoins, l'air n'a pas la ſalubrité qu'on pourroit deſirer, j'ai toujours vu que la ſaignée occaſionnoit aux bleſſés des ſuppurations vicieuſes, des chairs fongueuſes; & lorſqu'une circonſtance véritablement urgente a néceſſité une ou pluſieurs ſaignées, j'ai toujours vu la convaleſcence accompagnée du ſcorbut avec œdême aux jambes & bouffiſſure au viſage; quelquefois même il ſe formoit un épanchement dans l'abdomen. Inſtruit par une obſervation trop ſouvent répétée pour laiſſer aucun doute, quand il eſt des cas qui exigent la ſaignée, j'ai ſoin de preſcrire au malade, pendant ſa convaleſcence, un tiſane faite avec les bois ſudorifiques, & coupée avec le lait de tems en tems : j'emploie les purgatifs, & je préviens ainſi les

affections ſcorbutiques auxquelles ſont ſujets tous ceux qui négligent ces attentions. Mais c'eſt trop s'arrêter ſur cet objet : je finis par quelques obſervations ſur l'importance des évacuans, & leurs avantages dans le traitement des maladies chirurgicales. Avant de vous expoſer des faits pratiques, permettez-moi de m'arrêter à quelques conſidérations générales ſur les playes & ſur l'effet des évacuans.

Une playe récente dans un corps ſain, qui n'intéreſſe aucune partie eſſentielle, qui n'a porté ni commotion au ſyſtême nerveux, ni trouble dans les organes digeſtifs; qui eſt ſans perte de ſubſtance, ſans contuſion; qui n'eſt accompagnée ni de douleur, ni d'hémorrhagie; une telle playe eſt ſans contredit une maladie ſimple, purement locale, dont la guériſon ne donne aucune inquiétude, & qui n'exige qu'un ſeul moyen; l'approximation des lévres de la diviſion, objet

que l'art remplit par la ſituation, les bandages & quelquefois les emplâtres agglutinatifs : tout autre moyen ſeroit ſuperflu : ici la nature ſuffit ; pourvu qu'on ne la trouble pas par des applications indiſcrettes, elle verſe bientôt les ſucs qui doivent former une cicatrice ſolide.

Mais ces cas de playes ſi ſimples ſont les moins ordinaires. Souvent les plus légères en apparence ſont accompagnées d'accidens qui exigent le concours de différens remèdes intérieurs. Il eſt entre les organes du corps une liaiſon, une correſpondance ſi intime, que la léſion d'une partie détermine quelquefois l'engorgement ; l'irritation dans une partie éloignée (*e*), met en jeu tout le ſyſtême nerveux, ou développe tout-à-coup une cauſe morbifique déja préexiſtante, mais aſſoupie & encore inerte.

(*e*) Voyez la note à la fin de la Lettre.

Quelquefois dès les premiers inſtans d'une bleſſure, la frayeur, la colère, les paſſions dont la perſonne a été agitée d'une manière plus ou moins vive, ou ſeulement la douleur cauſée par la diviſion, ont déja porté le trouble dans l'économie animale, & deviennent ainſi l'origine des maladies les plus graves: c'eſt un objet important & qui n'a pas été encore ſuffiſamment conſidéré. Que dès les premiers jours, même avant le temps où ſe développe la fièvre vulnéraire, il ſurvienne à un bleſſé une fièvre, une dyſenterie, on l'atttibue à une cauſe particulière indépendante de la bleſſure. On ne fait plus attention combien dans certains ſujets une irritation locale même très-légère peut entraîner de maux. CHARLES LE ROI (*f*), fondé ſur l'obſervation & l'expérience pratiques, n'héſite pas à avancer que cer-

(*f*) Mêlanges de mèdecine, 2 partie, pap. 183.

taines playes, certaines fractures peuvent exciter des fièvres qui ont la plus grande analogie & la reſſemblance la plus marquée avec les fièvres malignes. » Une charrette paſſe ſur la jambe d'un » vieillard, on le porte dans ſon lit, on » examine ſa jambe, on la tire par le pied, » on croit qu'il n'y a point de fracture ; » cependant la fièvre ſe déclare dès le même jour ; elle développe bientôt les accidens les plus formidables : le pouls » petit, mol, foible, très-fréquent, le » délire, un aſſoupiſſement léthargique. » Quelques perſonnes de l'art attribuent » ces accidens à une fièvre maligne produite par un ſimple effet de la peur ; » cependant, à meſure que les accidens » graves ſe développent, la jambe contuſe préſente des ſignes de dépôt, » de gangrène ; le malade ſuccombe le » ſixième jour ». Et ſans doute, ajoute l'auteur, l'irritation occaſionnée par les eſquilles de la fracture a cauſé les

dépôts de la jambe, & en même temps la fièvre & les accidens qui l'ont accompagnée.

Pluſieurs fois j'ai vérifié l'aſſertion de ce célèbre praticien, & c'eſt principalement dans les playes de tête que l'on en reconnoîtra la juſteſſe d'une manière plus frappante. La bleſſure a-t-elle porté du trouble dans le cerveau, ſi l'eſtomac eſt plein d'alimens, auſſitôt la digeſtion devient putride, l'haleine fétide (*g*); bientôt la langue ſe ſéche, ſe noircit; le pouls eſt petit, foible, fréquent; on y reconnoit une fièvre continue qui examinée avec attention, préſente d'une manière frappante le caractère d'une fiè-

(*g*) Ces obſervations pratiques ſe trouvent confirmées par des expériences anatomiques. BRUNN rapporte dans les *Acta Helvetica*, *tom. II*, qu'ayant fait la ligature des nerfs de la huitieme paire à un chien, il trouva que l'eſtomac étoit fort deſcendu, & que ce qu'il contenoit étoit putride, avoit une couleur verte & une odeur auſſi fétide que les matières ſtercorales.

vre maligne, nerveuſe. La bleſſure eſt-elle moins grave, on apperçoit encore ſes effets ſur toute l'économie par une proſtration de forces plus ou moins marquée, par une difficulté dans la digeſtion, par la conſtipation du ventre, à laquelle ſont ſujets preſque tous ceux qui ont la tête affectée.....; mais ici ces détails ſeroient déplacés, il ſuffit, pour mon objet, de remarquer l'influence de quelques playes ſur toute l'économie animale.

D'autres fois, & ces cas-ci ſont plus ordinaires, ſur-tout dans les grands hôpitaux, la fièvre vulnéraire qui précède & qui accompagne les premiers inſtans de la ſuppuration des playes, s'annonce avec plus de force, prend plus d'intenſité que la nature de la playe ſembloit d'abord l'indiquer, & s'étend bien au-delà du terme néceſſaire pour la formation du pus. On la voit obſerver une marche réglée, affecter des redouble-

mens, ſuivre un cours périodique & ſe terminer d'une manière plus ou moins ſenſible par des excrétions critiques : tantôt elle dure cinq ou ſept jours ; tantôt elle s'étend juſqu'au quatorzième jour, & même au vingt-unième ; enfin elle prend différens caractères ſuivant l'état du ſujet, la ſaiſon, la conſtitution régnante & les lieux. Avec un peu d'attention le praticien exercé reconnoit aiſément la nature de la maladie qu'il a à combattre. Une fièvre qui s'étend au-delà du terme néceſſaire pour la confection du pus, dont la force eſt plus grande que ne l'indique l'état de la playe, dépend certainement d'une cauſe intérieure, & la playe n'a été que l'occaſion déterminante. Toujours, ou du moins preſque toujours, ces fièvres dans les bleſſures doivent ſe rapporter a ce que notre célèbre QUESNAY a nommé fièvres ſtercorales. » Nous donnons ce » nom, dit-il, (*Tr. des fièvres, T. II.*)

» à celles qui ſont cauſées & entretenues
» par des matières retenues & dépravées
» dans les premières voies, & qui ſe
» terminent par l'évacuation de ces ma-
» tières, lorſqu'on a recours à la pur-
» gation avant qu'elles aient infecté la
» maſſe des humeurs. Nous comprenons
» ici, ſous le nom de matières ſtercora-
» les, toutes les matières nuiſibles par
» leur préſence ou leurs accès dans les
» premières voies; telles ſont les matiè-
» res fécales dépravées & retenues dans
» les inteſtins, les matières perverties
» contenues dans l'eſtomac, &c.»

Ainſi, qu'un homme ſoit bleſſé dans un temps où l'eſtomac eſt farci de matières alimentaires ou de ſabure humorale, voilà une cauſe prochaine de maladie qui ne tardera pas à être excitée par l'irritation de la playe : de là une ſérie de maux plus ou moins fâcheux, ſi on ne les prévient par des évacuans. On ne peut diſſimuler que tel eſt le cas.

le plus ordinaire dans les hôpitaux. Les évacuans ſont donc bien indiqués dans les premiers inſtans des playes un peu conſidérables ; ils ſont même d'une néceſſité urgente, ſi le pouls a le caractère inteſtinal : en voici un exemple.

Le cocher de M. D. M. étant ſur ſon ſiège éprouva par le choc de la voiture un ſoubreſaut qui le fit tomber ; il perdit ſur le champ connoiſſance, il lui ſurvint une ſueur froide. Il y avoit aux tégumens de la tête une bleſſure peu conſidérable ; cependant les yeux étoient égarés, le jugement n'étoit point ſain ; il y avoit propenſion au ſommeil & le pouls avoit une intermittence marquée. Lorſque le bleſſé fut un peu échauffé, il prit le tartre ſtibié qui débarraſſa l'eſtomac de beaucoup de ſubſtances alimentaires à demi digérées, & procura des ſelles abondantes ; la tête revint auſſitôt : deux purgations placées les jours ſuivans rétablirent complettement le malade.

Les inductions que l'on peut tirer de ce fait & de pluſieurs autres ſemblables que je pourrois vous rapporter ſont trop frappantes pour nous y arrêter : les évacuans placés à propos dans les premiers inſtans de la bleſſure diſſipent non-ſeulement des accidens graves, préviennent ces fièvres ſtercorales qui ſe compliquent ſi ordinairement avec les bleſſures, ſur-tout dans les hôpitaux (*h*), ou au moins rendent leurs périodes plus douces, moins formidables, mais encore contribuent beaucoup au bien-être de la bleſſure, en prévenant ces ſuppurations ſéreuſes, ces chairs fongeuſes que l'on a quelquefois tant de peine à détruire

(*h*) On doit diſtinguer avec ſoin la pratique dans les hôpitaux, & celle chez des particuliers aiſés, livrés à des paſſions vives & fréquentes, dont le ſyſtême nerveux eſt très-ſenſible. Vouloir indiſtinctement employer les évacuations, ce ſeroit un abus bien dangereux : vous en avez déja fait la remarque, & tout praticien équitable y applaudira avec empreſſement.

par les ſeuls topiques. Je l'obſervai tout récemment chez M. P... Sur la fin d'une fièvre catharrale, il lui ſurvint une parotide qui m'engagea à appliquer la pierre à cautère ; la ſuppuration étoit ſéreuſe, abondante, de mauvais caractère ; les chairs étoient pâles, mollaſſes ; toutes les fois qu'il étoit purgé, la ſuppuration diminuoit, les chairs reprenoient de la conſiſtance, & les évacuans ſeuls ont déterminé la cicatrice.

» En purgeant de temps en temps, dit » W. DEASE (*i*) non-ſeulement nous » diminuons conſidérablement la quan- » tité des fluides circulans & principa- » lement des fluides ſéreux ; mais encore » ſi on en fait uſage dès le commence- » ment comme moyen préſervatif, les » évacuans peuvent beaucoup contri- » buer à rétablir dans les petits vaiſſeaux » l'oſcillation naturelle que la commo-

(*i*) Dans l'ouvrage anglois déja cité pag. 70.

» tion & l'ébranlement du coup avoit
» altérée ou ſuſpendue. Nous devons
» attribuer cet effet à leur action ſur
» le ſyſtême nerveux, au changement
» qu'ils procurent dans la circulation &
» plus particulièrement dans les petits
» vaiſſeaux. Auſſi, ajoute l'auteur, dans
» les autres inflammations les évacuans
» ſont également utiles pour détourner
» de la partie enflammée l'impétuoſité
» du ſang. «

L'ouvrage de M. DEASE contient pluſieurs obſervations ſur l'avantage des évacuans. Je ne vous en citerai qu'une, c'eſt la XIX du 12 avril 1774.

» JEAN LÉESON, âge de 40 ans
» reçut obliquement ſur le pariétal
» gauche un coup de ſabre qui emporta
» à peu près un pouce de la première
» table. Dès le commencement il fut
» évacué abondamment ; mais le hui-
» tième jour je fus appellé en conſul-
» tation avec les deux chirurgiens qui

» le voyoient, parceque depuis deux
» jours il éprouvoit quelques légers friſ-
» ſons, de la douleur de tête, de la
» fréquence, de la vivacité dans le
» pouls, &c. La playe étoit belle, les
» bourgeons qui s'élevoient de l'os étoient
» fermes, & le pouls, quoique fréquent,
» étoit mol; ce qui nous engagea à
» différer le trépan, à moins qu'il ne
» ſurvînt quelqu'accident preſſant. Nous
» ordonnames un clyſtère & un julep
» ſalin (*k*); le lendemain il étoit mieux,
» il n'éprouva plus de friſſons, & ſe
» rétablit en peu de temps.

L'utilité des évacuans eſt plus généralement reconnue dans les ulcères, les tumeurs, & ſur-tout celles qui ſont froides & indolentes; mais, comme vous le dites fort bien, il faut dans ces cas allier aux purgatifs les fondans, les toniques appropriés à la nature particu-

(*k*) Ce julep ſalin eſt un purgatif compoſé de ſels neutres & de rhubarbe.

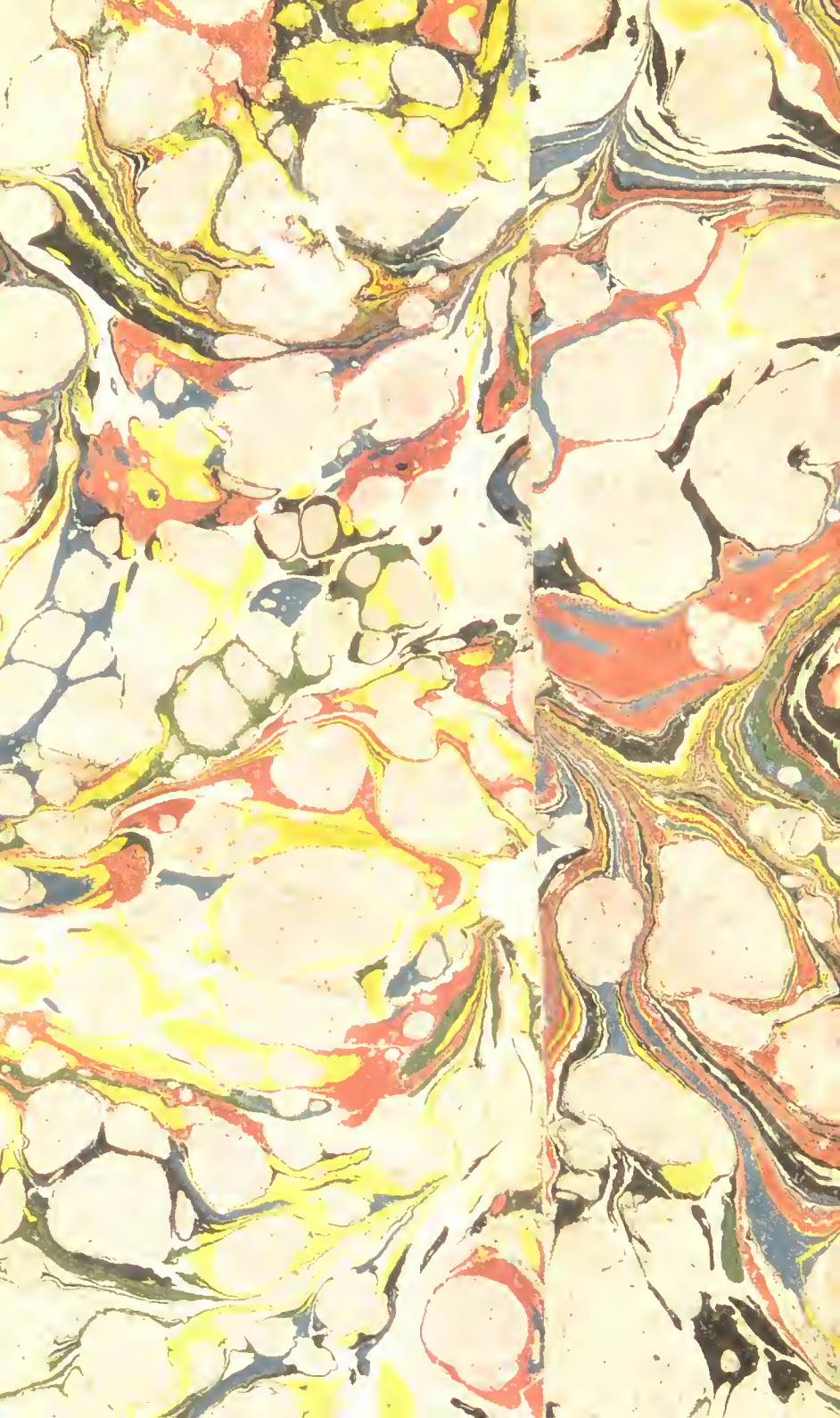
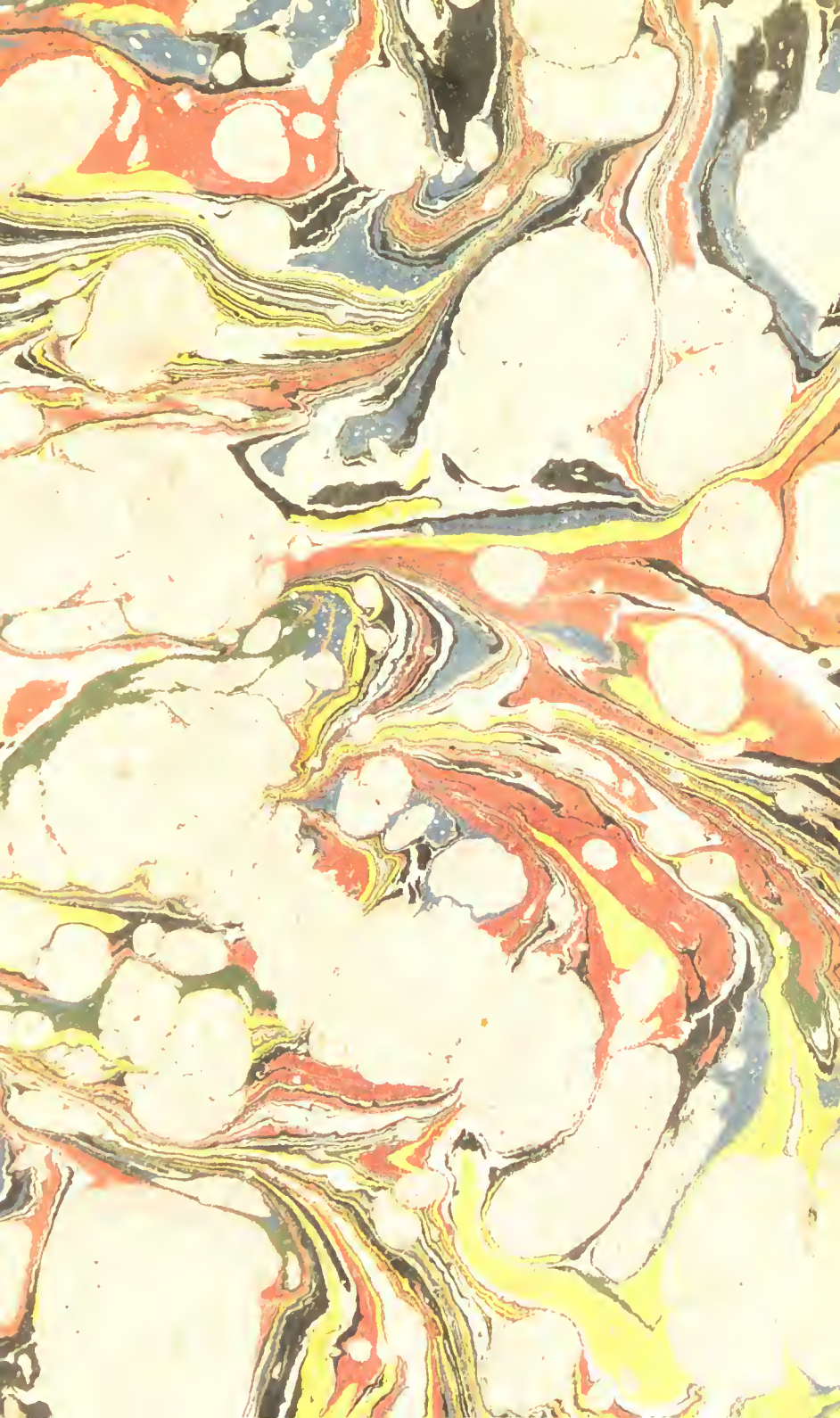
lière du mal que l'on a à combattre; par cette combinaiſon on détruit peu à peu la cauſe humorale ſans affoiblir l'action de l'eſtomac. Vos remarques ſur l'uſage des purgatifs dans la ſalivation mercurielle, dans le traitement des maladies ſcrophuleuſes méritent la plus grande attention. L'académie les a entendues avec ſatisfaction, & ne peut qu'y applaudir; je n'ajouterai rien à ſon approbation : mais il eſt temps de finir. Le plaiſir de m'entretenir avec vous m'a entraîné bien au-delà des bornes d'une lettre ordinaire. Adieu, Monſieur & cher confrère; agréez, je vous prie, mes complimens & les aſſurances de la reſpectueuſe conſidération avec laquelle je ſuis,

MONSIEUR ET CHER CONFRÈRE,

Votre très-humble
& très-obéiſſant ſerviteur,
CHAUSSIER.

P. S. J'ai dit dans le cours de cette lettre que la léſion d'une partie détermine quelquefois l'engorgement & l'irritation dans une partie engorgée. C'eſt une vérité inconteſtable, mais il arrive quelquefois que l'on prend l'effet pour la cauſe : en voici un exemple. Dans une lettre inſérée dans le journal de Paris & dans la gazette littéraire M. Radenel annonce que M. S.... a découvert le ſiège de la rage, qui, dit-on, dépend d'un engorgement inflammatoire de la moëlle épinière, qui diminue d'intenſité à meſure que l'on s'approche des vertèbres dorſales : mais à ces raiſons ſéduiſantes nous oppoſerons des expériences réitérées, des obſervations faites depuis long-temps avec impartialité, & fondées ſur des connoiſſances anatomiques. J'ai vu cet engorgement de la moëlle épinière du col dans le cadavre d'une perſonne qui avoit terminé ſes jours par un accès épileptique. Je l'ai

démontré dans mes cours publics d'anatomie en 1780 ſur le cadavre d'un homme qui étoit péri d'un tétanos à la ſuite d'une bleſſure à la main.

Je l'ai également obſervé dans le cadavre d'un enfant mort avec des convulſions occaſionnées par des vers. Enfin on le trouve également dans les animaux qui périſſent avec des convulſions. Ainſi ſi on fait prendre à un chien de la noix vomique ou quelqu'autre ſubſtance capable de déterminer les convulſions & la mort, quoique la cauſe de l'irritation ſoit dans l'eſtomac, les vaiſſeaux ſanguins de la moëlle épinière du col ſont tellement engorgés & diſtendus d'un ſang noir & fluide, que la ſurface de la moëlle épinière du col *ſeulement* en paroit rouge & enflammée. Cette expérience répétée pluſieurs fois, & notamment dans mon dernier cours d'anatomie, fait aſſez ſentir que l'engorgement de la moëlle épinière du col

ne peut être regardé comme le ſiège de la rage, mais qu'il eſt evidemment l'effet des dernières convulſions. Si l'on demandoit pourquoi cet arrangement eſt borné à la moëlle épinière du col, pourquoi il diminue à meſure qu'on s'approche des vertèbres dorſales, je ferois voir qu'il eſt une ſuite naturelle & néceſſaire du méchaniſme des parties, de la diſpoſition & des ramifications des artères & des veines vertébrales qui, en paſſant dans le canal formé par les trous des apophyſes tranſverſes des vertèbres cervicales, fourniſſent des branches à la moëlle épinière du col.